Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

VOYAGE

AU CANUMÃ

O. COUDREAU

VOYAGE
AU CANUMÃ

21 Août 1905 — 16 Février 1906

OUVRAGE ORNÉ DE 105 VIGNETTES ET DE 12 CARTES

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1906

VOYAGE AU CANUMÃ

CHAPITRE PREMIER

De Manáos a Canumã.

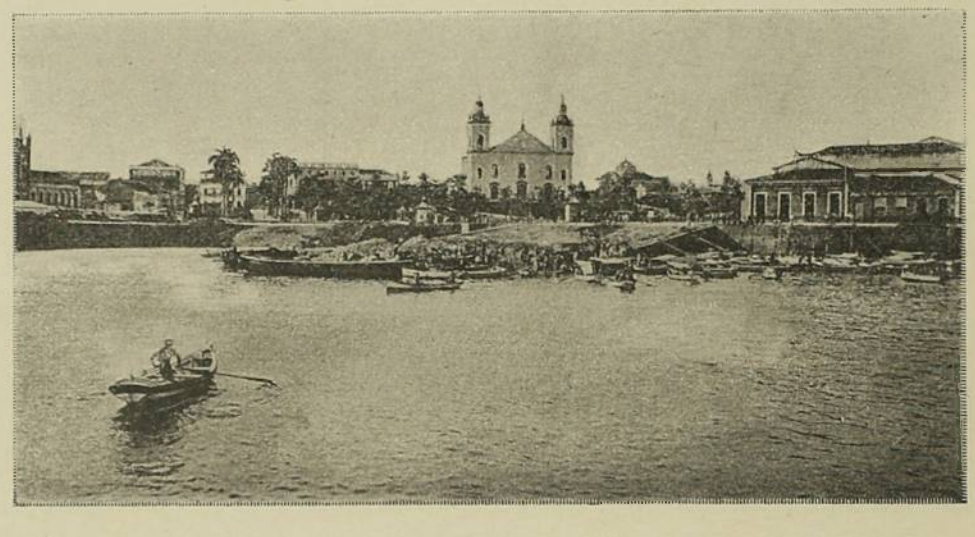
Ville de Manáos. — Visite à M. A. Constantino Nery. — Proposition de mission. — Acceptation. — Préparatifs. — Recrutement de marins. — Conditions de l'engagement. — Départ de Manáos sur le *Rio Jutahy*. — A bord. — Amatary. — Itacoatiara. — Silverio Nery et ses notables. — Rio Urubu. — Rio Uatumã. — Le Cabory. — Parintins. — Parana de Urariá. — Barreirinha. — Maués. — Le Guaraná. — Abacaxy. — Parana do Abacaxy. — Lac de Canumã. — Débarquement avec... un bœuf. — Première demi-journée. — Le soir et son cortège. — Carne secca. — Les canots. — Visite d'un mameluco. — A la ville. — Le curé. — Canumã.

En mai 1905, j'étais allée au Para, sans but bien défini, pour le seul plaisir, je crois, de revoir l'Amazonie, de respirer encore une fois l'odeur, — inoubliable pour moi, — de ma Forêt Vierge. On s'attache beaucoup à un pays lorsqu'on y a souffert. Ceci est tellement vrai que, revenant en France, je sens que je laisse dans le Grand Bois un peu de moi. Oh! un rien. Cependant, un rien assez fort pour m'obliger à y revenir.

Et avant de quitter le Brésil peut-être pour toujours, je me décidai d'aller à Manáos, la capitale de l'État d'Amazonas.

C'était une chose inadmissible que je ne connusse pas Manáos, l'Amazone ne traversant que deux provinces brésiliennes. J'ai déjà voyagé onze ans, sur ce grand fleuve et ses affluents, et mon ignorance était une lacune dans ma connaissance de l'Amazonie. Je devais combler cette lacune.

J'avais ouï dire, depuis quelques années, que le Gouvernement d'Amazonas avait entrepris de grands travaux pour l'embellissement de sa capitale. Mais ma surprise fut grande, en arrivant à Manáos, de voir une ville ressemblant à nos villes d'Europe; de belles avenues, des rues larges et plantées d'arbres, des



Porto de desembarque.

jardins publics bien entretenus, des tramways électriques parcourant la plupart de ses rues; et, un peu partout, des travaux faits ou en cours, d'une réelle valeur, vraiment stupéfiants pour un pays chaud où, par devoir, on doit être indolent. Manáos s'est prodigieusement transformée en peu de temps.

C'est en 1852 seulement qu'elle eut le droit de changer son nom de comarca[1] contre celui de capitale et celui de Barra do Rio Negro contre celui de ville de Manáos. Ce n'était alors qu'une bourgade avec des maisons faites en bois et en torchis, quelques-unes étaient couvertes avec des tuiles, les autres n'avaient pour toitures que des feuilles de palmiers. Maintenant c'est une grande ville très moderne et l'on reste rêveur devant ce travail gigantesque accompli en si

1. *Comarca* : district, canton

peu d'années. On ne peut s'empêcher de penser qu'est privilégiée la province qui possède des hommes capables de diriger une ville dans la voie de progrès aussi rapides; qu'avec les richesses que recèlent leur sol et leurs forêts, ces hommes feront de leur patrie un grand pays.

Pendant que j'étais à Manáos, la plus élémentaire politesse voulait que j'allasse présenter mes très respectueux compliments au Gouverneur de l'État qui m'avait fait, l'année précédente, l'honneur d'une visite à Rio de Janeiro.

Tous ceux qui connaissent M. A. Constantino Nery savent quelle urbanité il

Porto de Manáos.

met dans ses relations et quel souci il a des destinées et de la grandeur future du pays que ses concitoyens l'ont appelé à gouverner.

« Madame, me dit Son Excellence, il faut nous faire des explorations dans cet État que l'on connaît mal, que l'on ne connaît pas assez, et qui peut devenir un des plus riches de la République, lorsque ses richesses seront connues, et surtout lorsque des routes permettront de s'avancer dans l'intérieur de nos magnifiques forêts. »

Quel bonheur infini serait celui d'un prisonnier à qui l'on offrirait la liberté! Aussi, M. A. C. Néry n'avait pas fini sa phrase que je tressaillais de joie à l'idée de repartir en exploration, à la recherche de choses inconnues, de revivre avec mon amie la Forêt Vierge, et surtout, de laisser pendant quelque temps cette excellente vie civilisée où je me sens une intruse. Sauvage m'ont faite quatorze

années passées dans le Grand Bois, sauvage il me faut rester pour être heureuse.

Ma pensée envisagea rapidement les difficultés de l'entreprise. Mon excellent personnel que j'avais entretenu pendant six mois de mes deniers personnels, à la fin de ma dernière exploration[1] était dispersé, mes barques disparues. Cette mission aura pour moi, je le crains, financièrement parlant, un résultat négatif. N'importe, j'acquiesçai à la demande qui m'était faite, et, lorsque je sortis du

Mercado publico.

palais du Gouvernement, Son Excellence et moi étions d'accord sur tout ce qui concernait une expédition. A vrai dire, l'accord n'a pas été très difficile, j'ai trouvé très bien tout ce que me disait M. Nery, je n'ai eu qu'à opiner du bonnet.

J'avais accepté, donc il fallait partir; le plus difficile était d'informer ma famille : j'avais tant promis de revenir très vite auprès des miens. Mais qu'y

1. M. le Gouverneur de l'État du Pará, — où j'ai exploré pendant près de 9 ans, — avait *oublié* de me dire, en janvier 1903, lorsque je partis malade du béribéri contracté en exploration, que les finances de l'État du Pará ne lui permettaient plus d'avoir un explorateur officiel. Je ne reçus la nouvelle que fin septembre ; je me vis donc dans l'obligation, non d'après la loi brésilienne, mais d'après la loi de *Justice*, de payer mes mariniers sur ma cassette particulière. Oh! les deniers d'un explorateur! Quel mythe!!

faire ? Est-ce ma faute ? Sur notre planète Terre, chacun naît avec des aptitudes différentes : les uns sont attirés par les sciences, les autres par les arts, moi je suis née avec des goûts errants et vagabonds. L'enseignement que j'ai été forcée de subir, en faisant dévier ce précieux don de vagabondage, l'a discipliné, dit-on. Oui, discipliné, mais non anéanti, voilà pourquoi j'ai un amour effréné des voyages, le feu sacré de l'exploration. Je mis neuf jours à faire mes préparatifs, et ce fut vraiment un tour de force extraordinaire.

Je ne connaissais pas la ville de Manáos, et il me fallut en neuf jours recruter

Igreja da Matritz.

un personnel de marins, ce qui était presque une impossibilité. Aussi quels spécimens! des mauvaises têtes, ayant à peu près tous quelques peccadilles à leur actif, ce qui les obligeait à éviter momentanément les yeux bienveillants que la police avait sur eux.

Je ne peux pourtant pas prétendre avoir des modèles de bonne conduite et de bon caractère. Lorsqu'un homme se présente chez moi pour s'engager, je lui demande d'abord s'il a *très* besoin de travailler, car dans ce pays fortuné où personne ne meurt de faim, beaucoup ne travaillent que lorsqu'ils en ont *trop* besoin, et encore... le bon Dieu est si bon ! et les gens si charitables que les paresseux ont toujours raison.

Après que mon homme m'a affirmé qu'il voulait véritablement travailler, je

lui dis les conditions de l'engagement : « Vous travaillez de 6 heures à 6 heures, vous devez faire tous les travaux que je vous commande, et sans discuter; chacun a son jour de cuisine, à tour de rôle; quand il n'y a rien à manger, il faut chasser ou pêcher, si la chasse donne on mange, si non.....; s'il y a besoin de réparer le canot, vous devenez bûcheron, charpentier, forgeron; dans les cachoeiras[1], vous transportez les bagages sur votre dos; quelquefois vous êtes dans l'eau toute la journée pendant plusieurs jours de suite.

Rua da Installação.

« Le voyage durera 6 mois, je ne fais d'avance que pour acheter des vêtements, le reste vous est payé ici à mon retour. Raisonner serait très ennuyeux pour vous, car je ne suis pas très patiente, et comme de votre obéissance dépend le succès de ma mission, si vous vous révoltiez je n'hésiterais pas.....; de plus, la consigne est de n'avoir peur de rien, s'il y a rencontre avec les Indiens, ne pas fuir, ou je vous tire dessus, etc., etc. »

Un homme qui s'engage à tout cela, pour 150 milreis par mois, donne à penser, qu'il est tellement mauvaise tête, qu'il ne peut rien trouver ailleurs. Et j'ai toujours constaté que cela était vrai!

1. *Cachoeira*, cataracte.

Je n'ai de bons matelots qu'après deux ou trois voyages faits avec moi. C'est pourquoi j'ai tant regretté mon précédent personnel. Depuis plus de huit ans j'avais à mon service des marins expérimentés qui à cette heure me faisaient bien défaut.

Je m'embarquai, le 21 août 1905, à 6 heures du soir, à bord du vapeur *Rio Jutahy* qui faisait, alors, la ligne subventionnée de Manáos à la bourgade de Canumã située sur la rive droite de la rivière du même nom.

Je partais avec un pilote de cachoeiras qui était Estevão de Brito[1] et dix marins de 20 à 50 ans, au lieu de douze, car deux avaient fui au dernier moment[2].

Je n'espérais point à bord de ce vapeur me reposer complètement des fatigues que m'avait occasionnées la préparation précipitée de ma mission, car depuis déjà une douzaine d'années, je connaissais le bien-être et la tranquillité qui règnent, à bord des bateaux spéciaux, qui naviguent sur l'Amazone et sur ses affluents, mais, vraiment, le tumulte et le sans-gêne ont surpassé mon attente. Aussi ai-je dormi quand je l'ai pu, et je me suis laissée réveiller sans le vouloir, et surtout sans me fâcher, ce qui m'a permis de constater que j'avais fait des progrès étonnants en patience.

Il paraît que j'ai vu Amatary cette nuit en dormant, c'était notre première escale.

Amatary, autrefois S. José de Matary, situé à 120 kilomètres environ en aval

1. Voir mes précédents voyages d'exploration dans l'État du Pará, des trois frères de Brito, qui étaient avec moi depuis 1895, deux sont morts à mon service, Raymondo et João, il ne me reste plus que mon fidèle Estevão.

2. Mes mariniers étaient :

José Bello, Mineiro (de la province de Mines-Geraes), mon ancien cuisinier de Cuminá.
Lauro Antonio d'Oliveira, également Mineiro, mulâtre (métis blanc et négresse).
Francisco Nunes, Pernambucano mameluco (métis d'Indienne et de blanc).
Manoel Vicente de Nascimento, Paraense cafuzo (métis d'Indienne et de nègre).
Jose Lyra Nascimento, Paraense nègre.
Raymond Alves Teixeira, Paraense caboclo (Indien).
Julio Carvalho, Cearense mulâtre clair.
Antonio Nunes, Cearense mameluco.
José Antonio de Souza, cafuzo.
Raymond Piris, Maranhense mulâtre

de Manáos est également sur la rive gauche de l'Amazone; c'était, autrefois, une aldéia[1], Mura, fondée par Manoel João, Indien de la tribu Juma (il commandait aux Muras qui l'avaient volé lorsqu'il était jeune). Un peu plus tard, vers le milieu du siècle dernier, le frère José das Chagas transporta l'aldéia un peu en amont et y fonda une mission.

Mais il ne subsiste à peu près rien de l'ancien village; aujourd'hui il n'y a plus que de riantes fermes de bestiaux qui réjouissent les yeux du voyageur.

Le 22 à 8 heures du matin, deuxième escale : *Itacoatiara* (de *ita*, pierre, *coa-*

Avenida Eduardo Ribeiro.

tiara, peinte). Ce nom lui vient de ce qu'un peu en aval de la ville, sur des rochers, on peut admirer, mais seulement aux basses eaux, de la pictographie de très anciens Indiens.

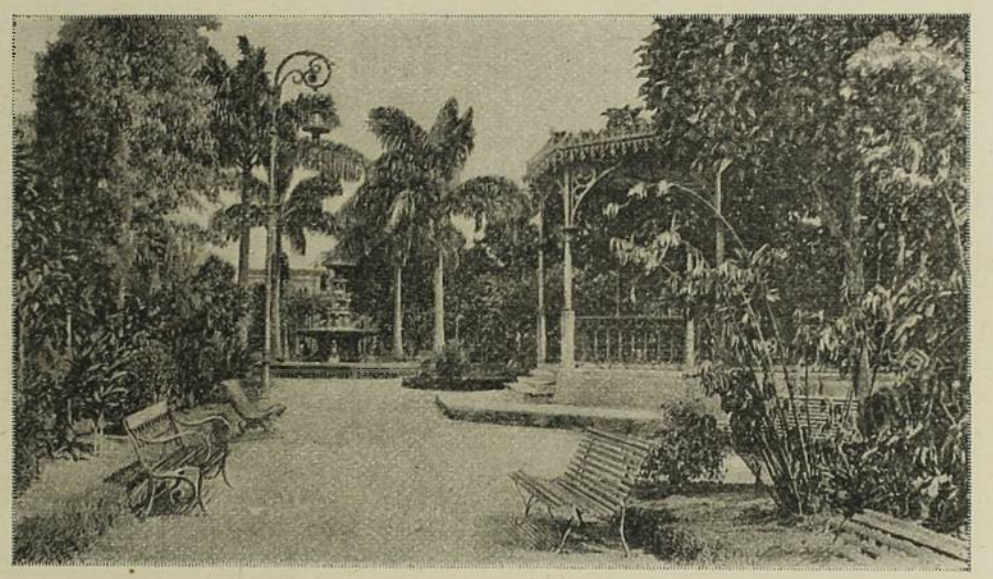
Itacoatiara avait été élevée à la qualité de ville en 1759, sous le nom de Serpa. Elle devint village par une loi de 1833. Enfin le 10 décembre 1857 elle reprit sa qualité de ville avec son nom d'Itacoatiara.

Itacoatiara a eu une existence mouvementée, c'est une ville vagabonde. Elle a été établie sur la rive orientale du Madeira à la bouche de la rivière Mataurá; puis elle changea pour aller dans le Canumã, de là elle s'en fut à Abacaxy, ensuite elle revint dans le Madeira sur la rive droite, un peu en aval du furo du

1. *Aldëia* : hameau d'Indiens.

Canumã dans l'île des Tupinambaranas, où elle était en 1759. Enfin elle se fixa définitivement où elle est actuellement. Tous ces changements étaient causés par les attaques continuelles des Indiens Muras.

Cette ville est à environ 200 kilomètres de Manáos, elle est située rive gauche, sur une berge haute, en face, dit-on, mais en réalité un peu en aval de la bouche du Rio Madeira. (Le rio Madeira est affluent rive droite de l'Amazone.) Son port est excellent, il permet aux plus grands navires, qui sillonnent l'Amazone, de s'y arrêter pour y prendre et y laisser de la charge.



Jardim publico.

Un peu en amont, il y a eu autrefois un cimetière indien qui peut-être possède encore de belles igaçabas (urnes funéraires).

Si l'on en jugeait par le nombre des commerçants établis, Itacoatiara ferait un trafic énorme, j'en ai compté vingt-deux.

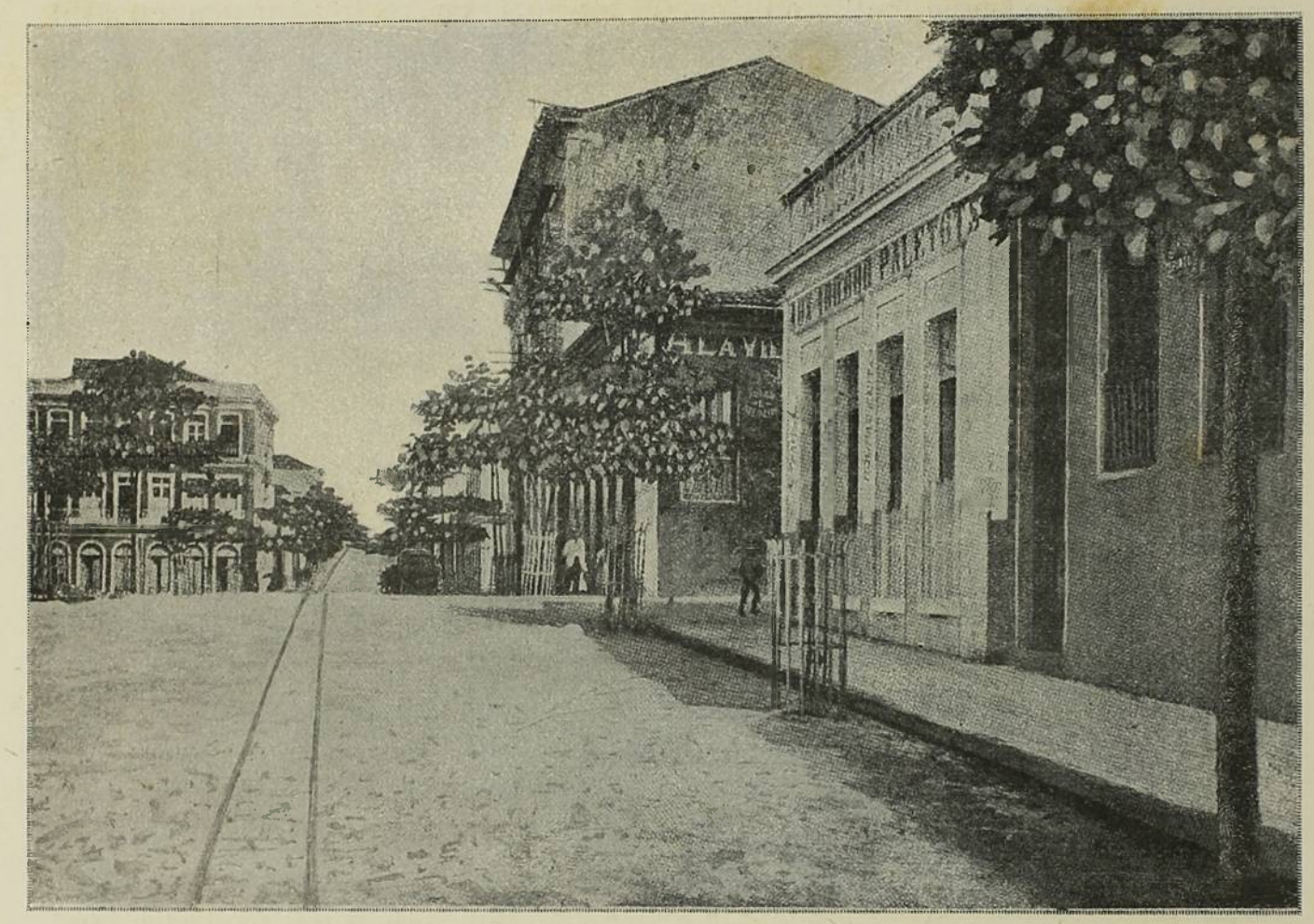
Bien qu'il n'y eût pas de charge à prendre, nous subîmes à Itacoatiara un arrêt de trois heures. Nous reprenons le fil de l'eau, peut-être arriverons-nous de jour à la prochaine escale. On met cependant beaucoup de bonne volonté pour qu'il en soit autrement.

Nous avons pu admirer Silverio Nery, un village en formation, longtemps avant d'y accoster, car, le commandant du *Rio Jutahy* adore la pêche et il

s'est tellement oublié en pratiquant son sport favori, qu'il est déjà quatre heures lorsque les amarres sont jetées à terre.

J'aurais désiré visiter Silverio Nery, et pourtant je me suis abstenue.

La raison qui m'a déterminée est que j'ai eu peur, oui, peur de parcourir



Rua Municipal.

une bourgade, très civilisée. Qui croirait cela d'un explorateur qui voyage en pays sauvage depuis près de quatorze ans!

C'est que, nous avons eu de nombreuses visites : tous les fonctionnaires et notables du pays, tous les habitants qui portent paletot, et même quelques-uns qui n'en ont pas, sont venus à bord pour me voir. Ils ne m'ont point causé, point salué, j'ai cette justice à leur rendre, mais ils m'ont toisée si drôlement, d'un air si soupçonneux, ont si bien fait le tour de mon hamac, dans

lequel j'étais assise, m'ont examinée si attentivement de face, de dos, de profil, se sont avec tant de sans gêne plantés bien devant moi, et, m'ont regardée avec des yeux si féroces, que, — il faut bien l'avouer —, le peu de courage que j'avais en réserve m'a subitement abandonnée, je n'ai plus osé bouger.

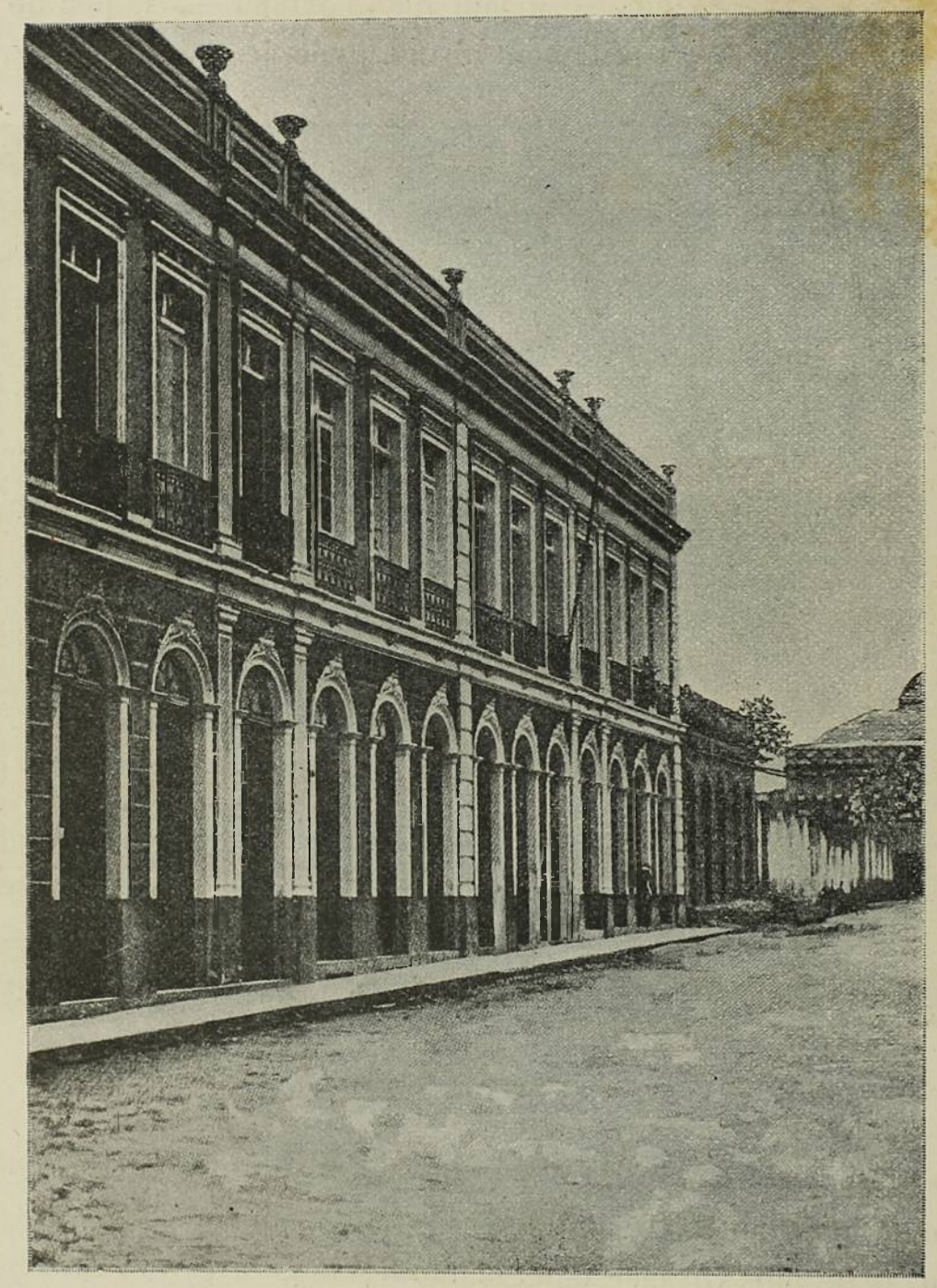
Rua Henrique Martins.

Que me vouliez-vous, MM. les notabilités de Silverio Nery. Peut-être était-ce mon costume, pourtant bien simple de bicycliste qui vous offusquait? Raisonnablement, je ne puis voyager dans la Forêt Vierge avec des souliers découverts et une robe à queue!

Du port j'ai vu une très belle cacaoyère et un magnifique défrichement qui s'étend à perte de vue. Il doit y avoir aussi des maisons....

En face, sur la rive gauche de l'Amazone, est la bouche, ou l'une des

bouches, du Rio Urubu. Le cours inférieur de cette rivière a été relevé en 1874 par M. Barboza Rodrigues, et quelques années plus tard par le lieutenant



Correio.

Saw. En 1885, Henri Coudreau en a vu les sources, d'après ce que lui ont raconté les Indiens Yaoués.

Ce Rio Urubu est une rivière historique. Au moment de la conquête il était habité par une grande quantité d'Indiens, dont les trois principales tribus étaient les Burururus, les Guanavenas et les Cabuquenas. Ils essayèrent, en 1664, de massacrer le frère Raymundo et son escorte venus pour les convertir. Une expédition partit de Pará pour les châtier, et il fut tué alors, dit l'histoire, plus de sept cents Indiens, quatre cents autres furent faits prisonniers et trois cents Malocas (maisons indiennes) furent incendiées. Depuis, le cours moyen et supérieur du Rio Urubu sont restés fermés aux explorateurs.

Quartel do Regimento Militar do Estado.

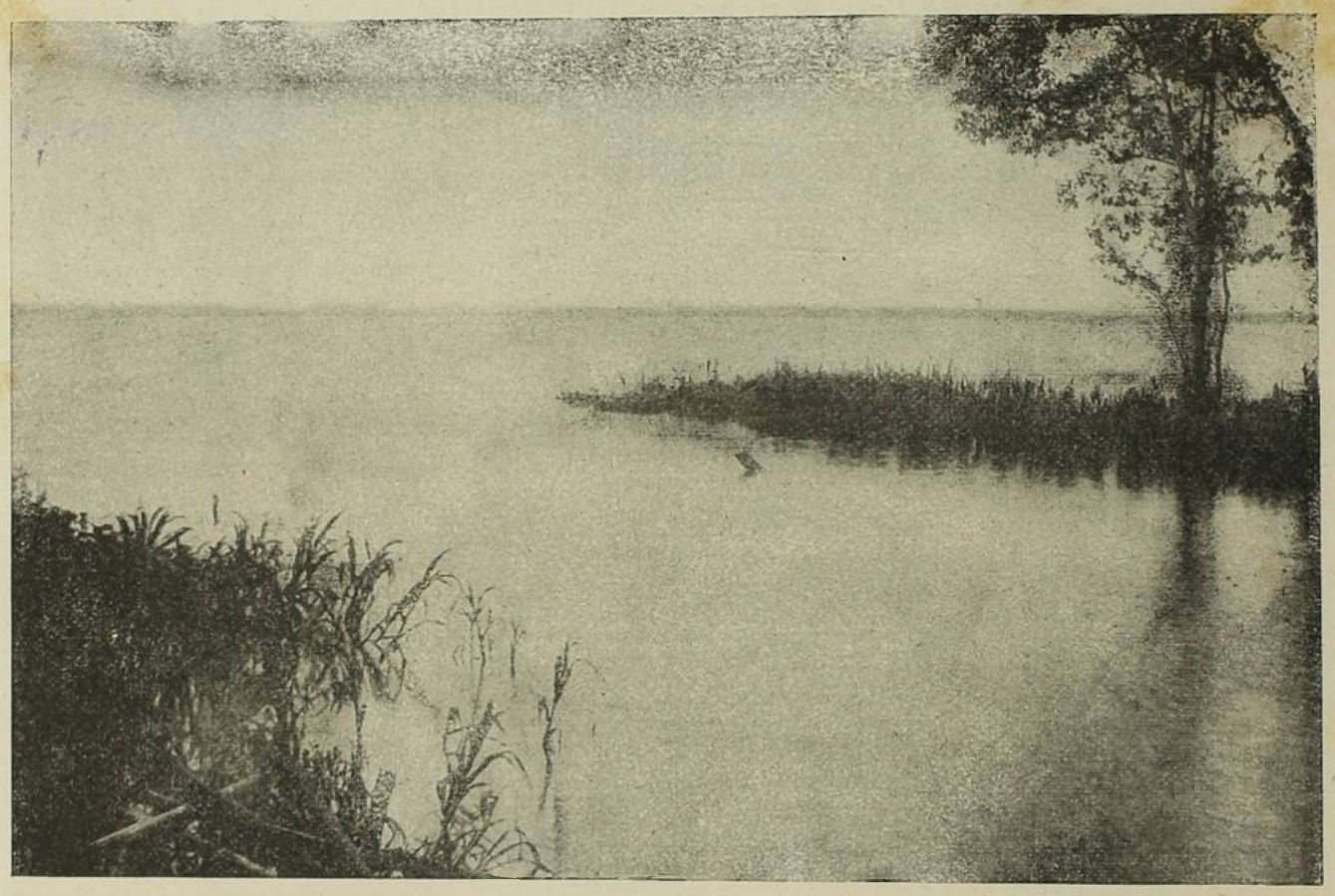
Voilà une rivière que j'explorerais avec plaisir. Son Excellence, M. le Gouverneur de Manáos, devrait bien m'y envoyer. Il doit y avoir, dans le cours supérieur, des Indiens qui n'ont jamais eu contact avec les civilisés; depuis plus de deux cents ans une légende splendide doit être contée de père en fils. Quelles idées ne doivent-ils pas se faire des diables blancs qui sont venus tuer une partie des leurs! J'éprouverais une joie intense à étudier ces primitifs, avant que notre belle civilisation hypocrite aille les défiorer et les gâter.

23. — Après avoir navigué une nuit entière, j'ai pu admirer un beau lever de soleil dans le Rio Uatumã.

Le cours inférieur du rio Uatumã a été relevé par M. Barboza Rodrigues en 1874.

La bourgade du Uatumã fut fondée en 1814 par Crispim Lobo de Macedo. Il y avait alors quelques Indiens, domestiqués depuis, appartenant à la tribu des Pariquis.

Après divers arrêts à de petites agglomérations de paillotes, ou simplement à



Le Cabory à sa sortie dans l'Amazone.

une maison de commerce, nous sommes vers 4 heures du soir à la bouche du Cabory.

Le Cabory est un parana [1] qui fait communiquer le lac de Faro avec l'Amazone par le parana do Aduacá. J'ai déjà fait le levé de ces paranas en 1899 avec Henri Coudreau, et, je revois un peu en amont d'où nous sommes accostés, au coin de la cacaoyère, l'emplacement où alors nous avons déjeuné. Je suis toute émue, il me semble que c'était hier que j'étais là avec Celui qui fut le compagnon de ma vie. Estevão et José, qui ont fait ce voyage du Yamunda avec nous,

1. *Parana* : bras de rivière.

viennent me dire avec une note triste dans la voix : « Madame se souvient? Nous avons déjeuné ici avec Monsieur le Docteur! »

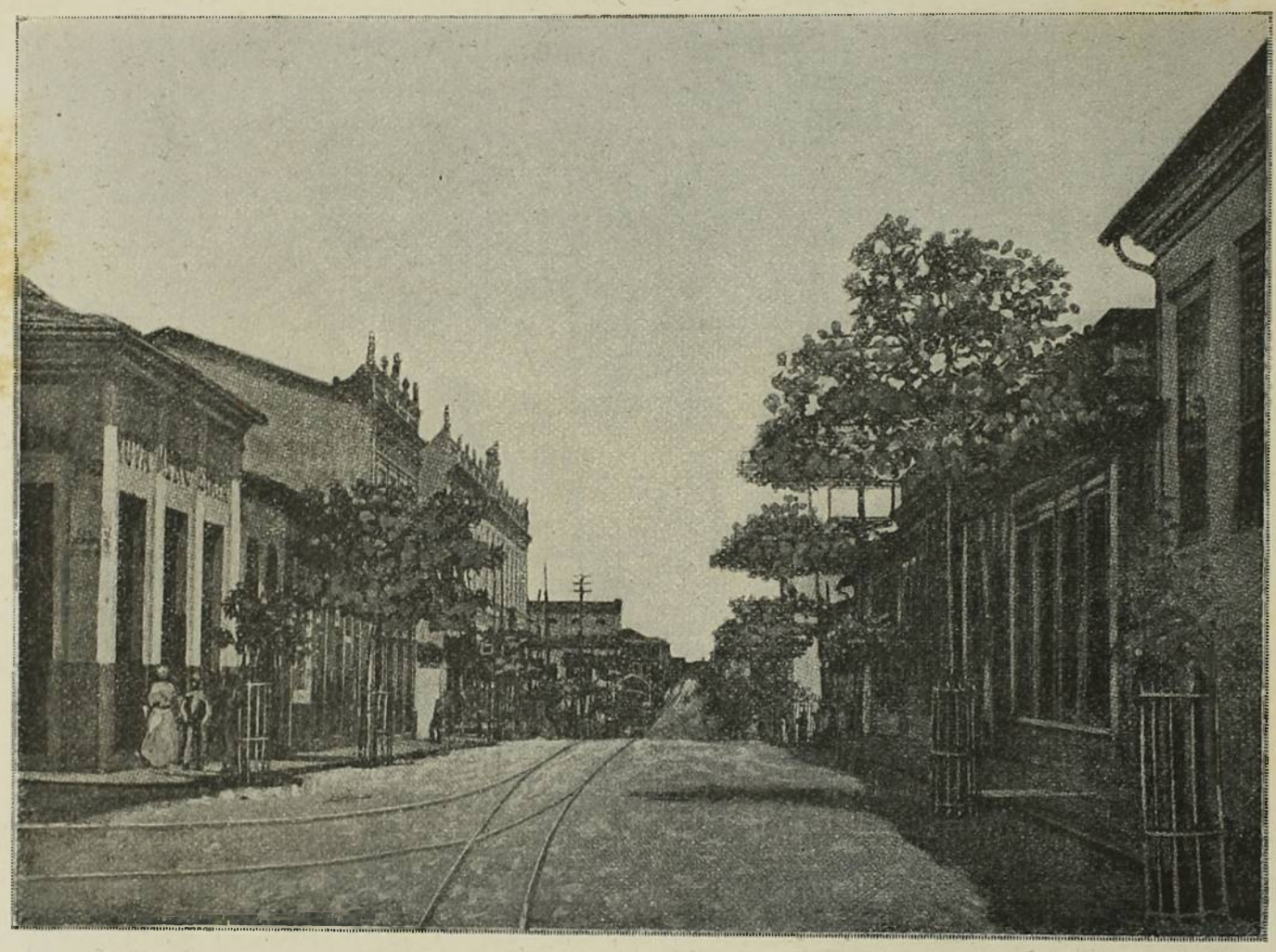
Après la « Bocca do Cabory » nous abandonnons la rive gauche de l'Amazone

Dans le Cabory.

pour aller à Parintins qui est situé dans une île, sur la rive droite.

Parintins est désigné sur certaines cartes sous les noms de Villa Bella, ou Villa-Nova-da-Rainha, ou Villa-Bella-da-Imperatriz. Ces divers noms sont tous exacts, ils dépendent du moment de l'impression de la carte.

Car Parintins est une ville éclectique par excellence; selon le régime politique du moment, elle change de nom. Je suis fort étonnée qu'elle ne s'appelle pas actuellement Villa Republica; cela viendra peut-être. Mais son éclectisme à part, c'est une gentille ville qui date de 1796, époque à laquelle José Pedro Cordavil



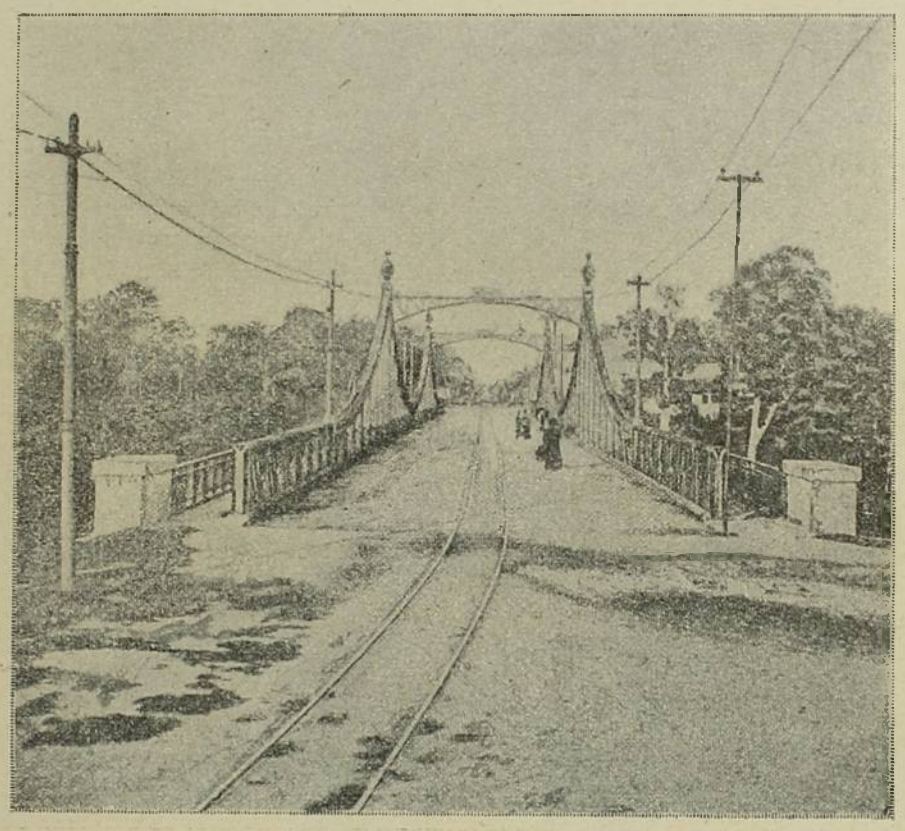
Rua Municipal.

y groupa des Indiens Maués et Sapopés. Elle est bâtie sur une berge haute et sa population est plutôt hospitalière. Beaucoup de Juifs y sont établis.

Tout de suite, en aval de Parintins, notre vapeur quitte l'Amazone et prend, toujours rive droite, le parana de Urariá.

Ce parana est, dit-on, un bras du Rio Madeira, mais c'est un bras intermittent, car en ce moment, en été, pas une goutte du Madeira n'arrive dans le parana.

A environ quatre-vingt-dix kilomètres, en amont de son confluent avec l'Amazone, le Madeira trouve une solution de continuité qui est le parana de Canumã. Pendant la crue, la force des eaux du Rio Madeira refoule les eaux noires ou de couleur café des rios Canumã, Abacaxy, Maués, et autres, à un tel point, qu'à quelques kilomètres en aval de la confluence de ces divers rios avec le parana, l'eau sale du Madeira les a complètement résorbés : il n'y



Rua Municipal et ponte metallica.

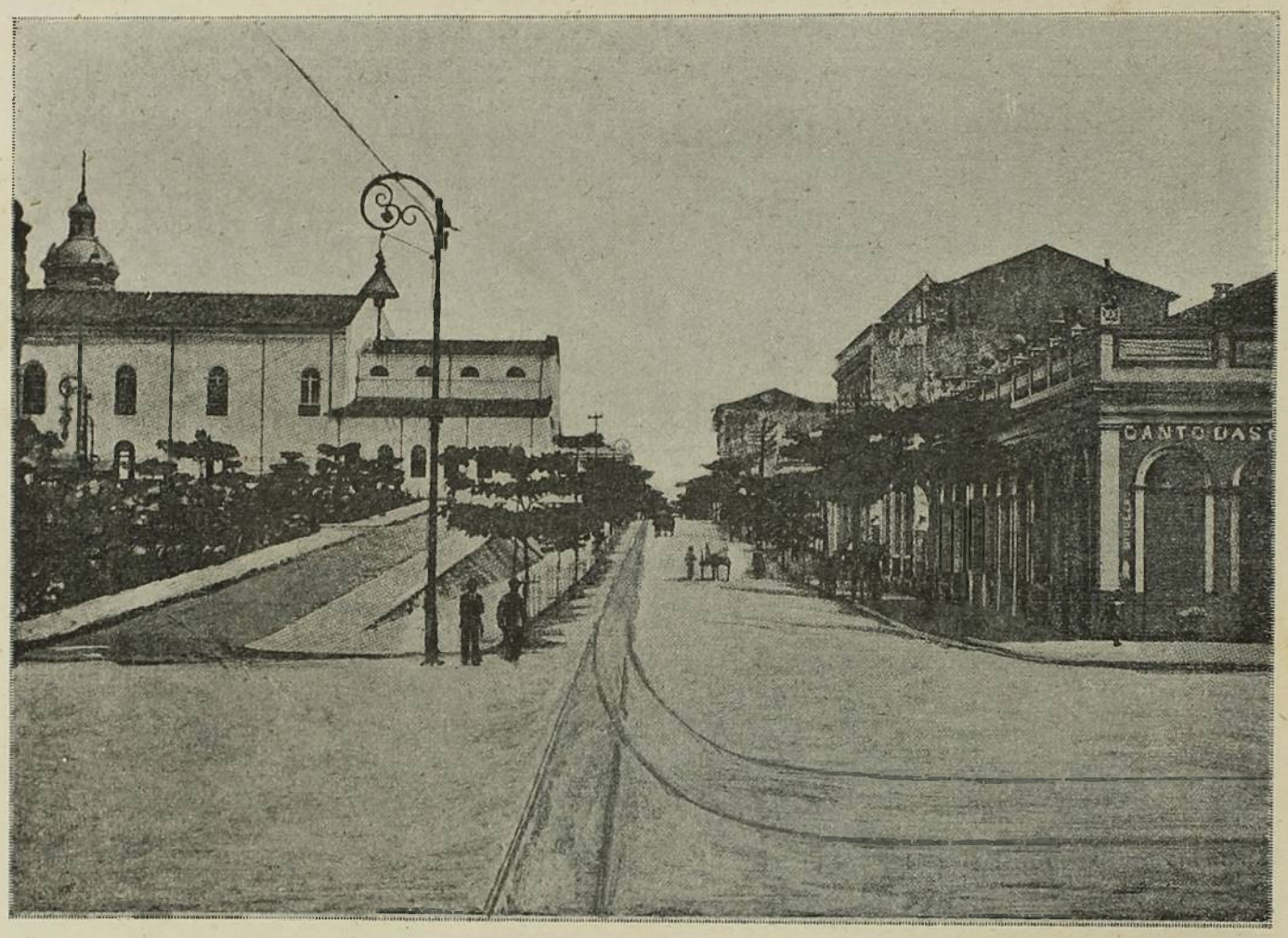
a plus dans le Urariá qu'une eau jaune, terreuse, ressemblant à celle de l'Amazone.

Mais l'été, le contraire se produit, le parana de Canumã coule alors vers le Madeira et y déverse une partie des eaux du Rio Canumã, l'autre partie et la totalité de l'eau des autres rivières affluentes du Urariá suivent leurs cours jusqu'à l'Amazone.

Ce parana, ce bras du Rio Madeira, change trois fois de nom sur un parcours d'environ 420 kilomètres : du Madeira jusqu'au lac de Canumã il s'appelle

parana de Canumã, du lac Canumã à l'embouchure du Rio Abacaxy, *parana do Abacaxy* et en aval c'est le *parana Urariá*.

Ces terres entre le Madeira, l'Amazone et les paranas forment en réalité

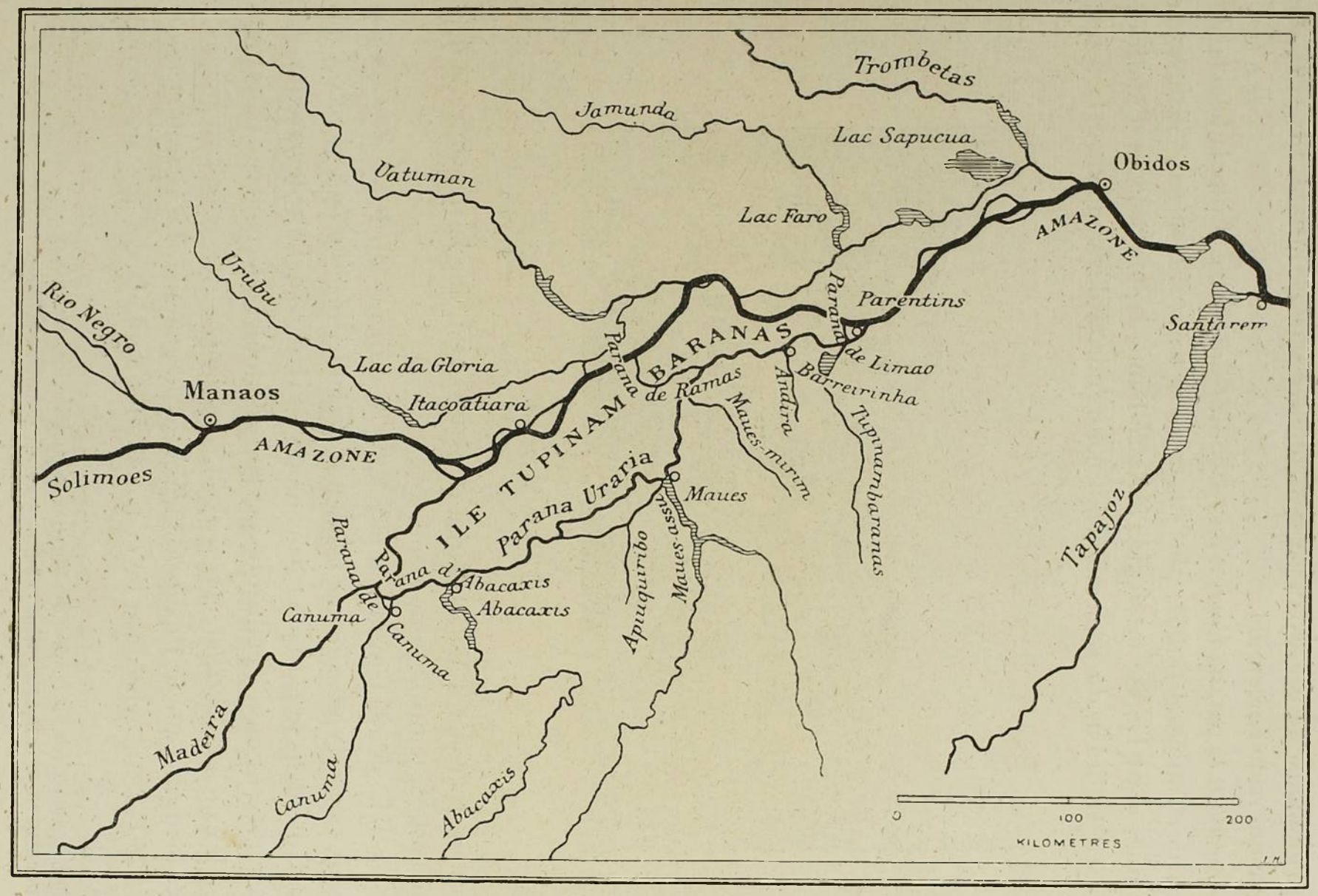


Rua Municipal.

plusieurs îles, mais on ne les désigne généralement que sous un seul nom : *île des Tupinambaranás*[1].

Divers villages ou bourgades sont bâtis sur les rives, de nombreuses maisons d'habitation propres, très confortables pour le pays, de beaux abatis et de

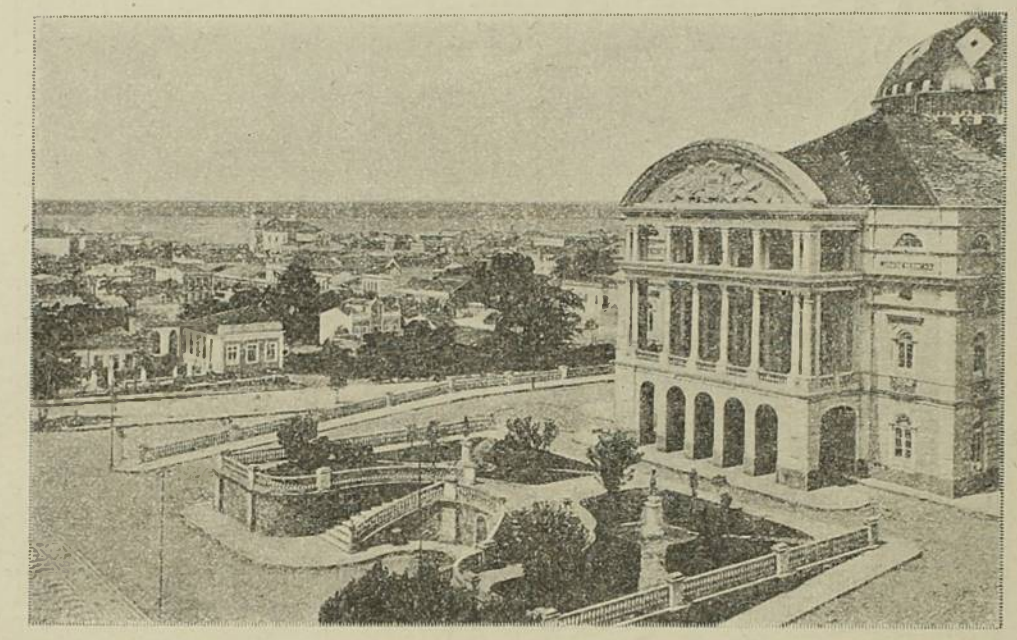
1. *Tupinambaranás*, faux tupinambás. — Les Tupinambás furent une grande nation divisée en plusieurs tribus, ils étaient maîtres de la côte et de l'intérieur depuis Pernambuco jusque bien en amont sur l'Amazone. Les conquérants portugais eurent fort à faire avec eux. La langue tupinambá fut parlée par tous jusqu'à l'introduction des nègres au Brésil, en 1755. Les missionnaires prêchaient en tupinambá.



Ile Tupinambaranas.

belles plantations de cacaoyers se présentent à chaque instant aux yeux du voyageur qui reste émerveillé.

En remontant le parana Urariá, on rencontre sur la rive droite la bouche de la rivière des Tupinambaranás; plus en amont se trouve un village, Villanova da Barreirinha, dont l'église est dédiée à Notre-Dame-de-Bon-Secours d'Andirá[1]. La rivière d'Andirá a, dès son embouchure, un énorme développement lacustre;



Theatro Amazonas.

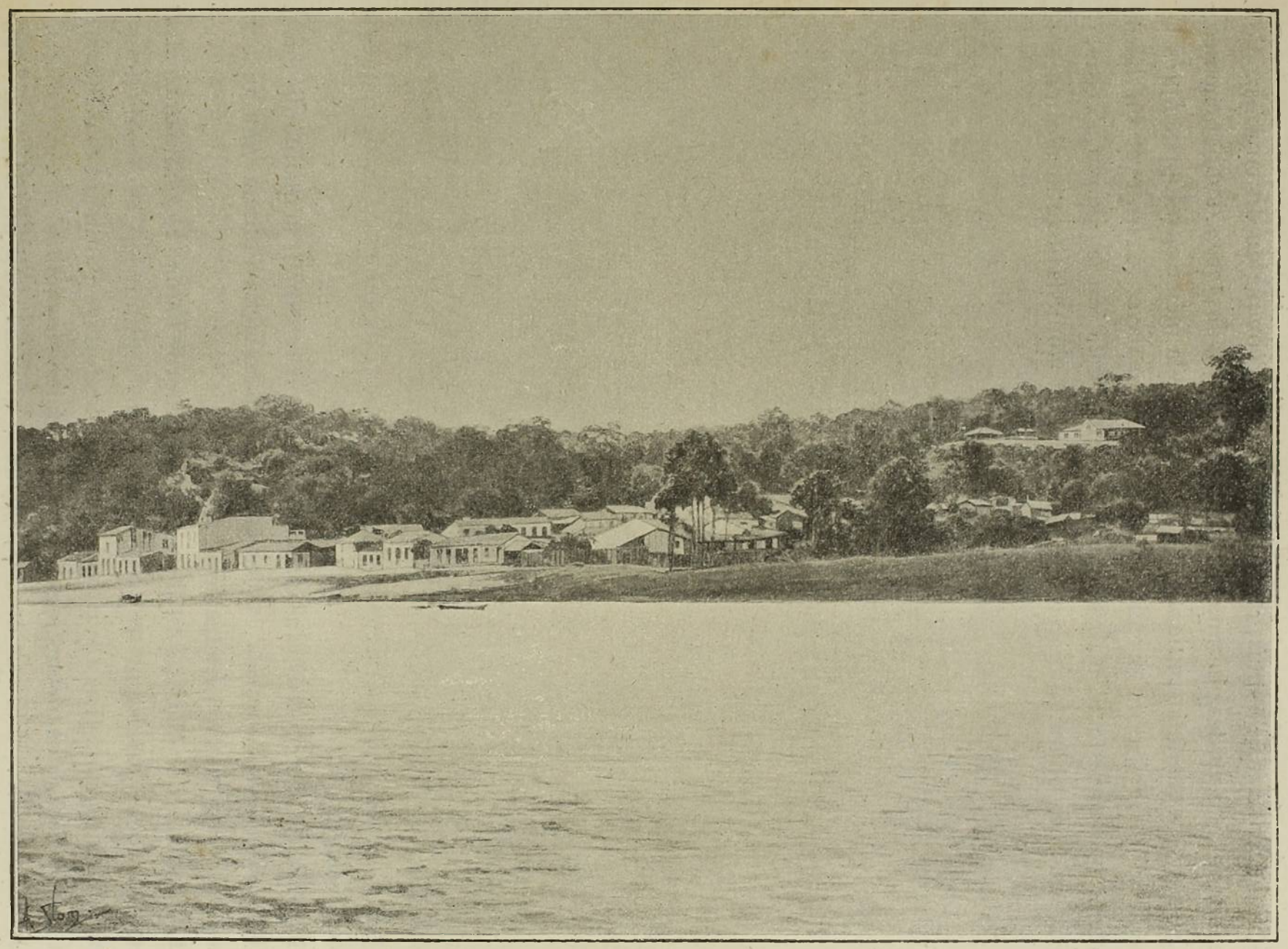
puis, ce sont les rivières Maués-Mirim et Maués-Assu, sur la rive de cette dernière est bâtie la petite ville de Maués[2].

Maués est le point terminus d'une ligne de vapeurs du Pará, c'est un des principaux ports d'embarquement pour la castanha (*bertholletia excelsa*) qui est abondante dans le parana et dans toutes les rivières qui s'y déversent.

Jusqu'à présent on n'y embarque que peu de caoutchouc, pourtant dans toute la région le caucho (*castilloa elastica*) est abondant.

Maués bien plus que le Tapajoz est le centre du guaraná. Le guaraná (*paullinia sorbilis*) est un arbrisseau de la famille des Sapindacées qui se convient

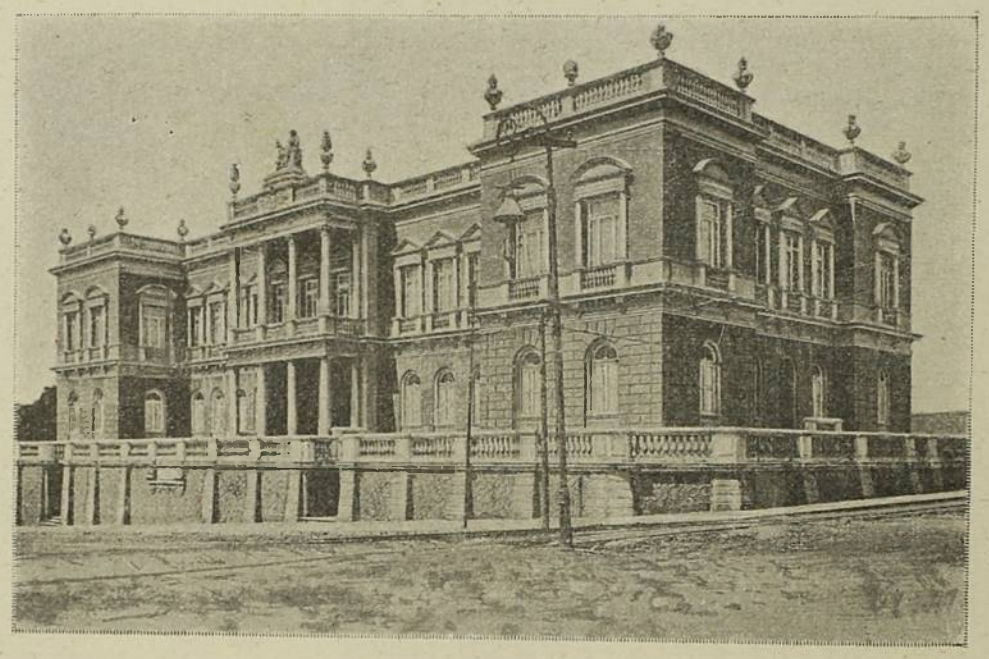
1. *Andirá*, le nom vient de la tribu des Andirás qui habitaient cette rivière.
2. Au moment de la conquête, Maués était une aldiéa d'Indiens Mauhés.



Type de ville sur l'Amazone.

généralement dans l'humus, dans la terre noire, comme on dit en Amazonie. Cependant, j'ai vu des guaranás de belle venue dans des terres demi-rocheuses.

Le fruit du guaraná contient deux graines dans la même enveloppe. Après la cueillette on retire la première enveloppe, on lave le fruit et on laisse sécher; puis on le torréfie absolument comme le café, on le pile jusqu'à ce qu'il devienne une poudre fine, à cette poudre fine on ajoute la quantité d'eau néces-



Palacio de justiça.

saire pour que le tout fasse une pâte compacte ferme et non gluante; à cette pâte on donne la forme de rouleaux cylindriques, ces rouleaux sont séchés au-dessus d'un feu qui généralement donne beaucoup de fumée et ils deviennent excessivement durs.

Il paraît qu'à la couleur plus ou moins claire on reconnaît la qualité du guaraná, mais je crois que cela est une erreur, car il est facile d'obtenir une couleur plus claire en y mêlant des fécules.

Les habitants de Maués sont des artistes; les gros bâtons ressemblant à des saucissons leur paraissent trop vulgaires et ne satisfont pas leur esthétique. Leurs fantaisies donnent à la pâte de guaraná des formes d'animaux et de fleurs : j'ai vu des cerfs, des tortues, des serpents parfaitement imités.

Je me suis laissé dire que non seulement le guaraná était un fébrifuge mais

encore qu'il était souverain dans les diarrhées et qu'il tonifiait l'estomac. C'est donc un remède merveilleux, et je vais en user pendant que je suis dans une région où il a tant de qualités. Puis, pour tout dire, je trouve le guaraná agréable

Egreja de S. Sebastião.

à boire; un verre d'eau sucrée, dans lequel on a râpé[1] un peu de guaraná, est bien meilleur qu'un verre d'eau de rivière.

En amont de Maués nous laissons toujours rive droite la rivière Apiukiribo et nous arrivons au village d'Abacaxy avant le lever du soleil.

Abacaxy est situé au confluent de l'igarapé[2] d'Abacaxy et du Rio Abacaxy avec le parana de Urariá.

1. Comme le guaraná est très dur, on le râpe avec une langue séchée de pirarucu (sudis gigas), le pirarucu, comme on le sait, a la langue rugueuse.

2. *Igarapé*, ruisseau.

Abacaxy est bâti sur une berge haute, les plus grandes crues l'atteindraient difficilement. Du village la vue est splendide, elle s'étend vers l'ouest, au-dessus de végétations basses qui séparent le Rio d'Abacaxy d'avec le parana. L'église est petite, mais bien entretenue, elle est desservie par le curé de Canumã.

Instituto Benjamin Constant.

Quelques maisons sont en torchis, les autres en paille, toutes sont recouvertes de feuilles de palmiers.

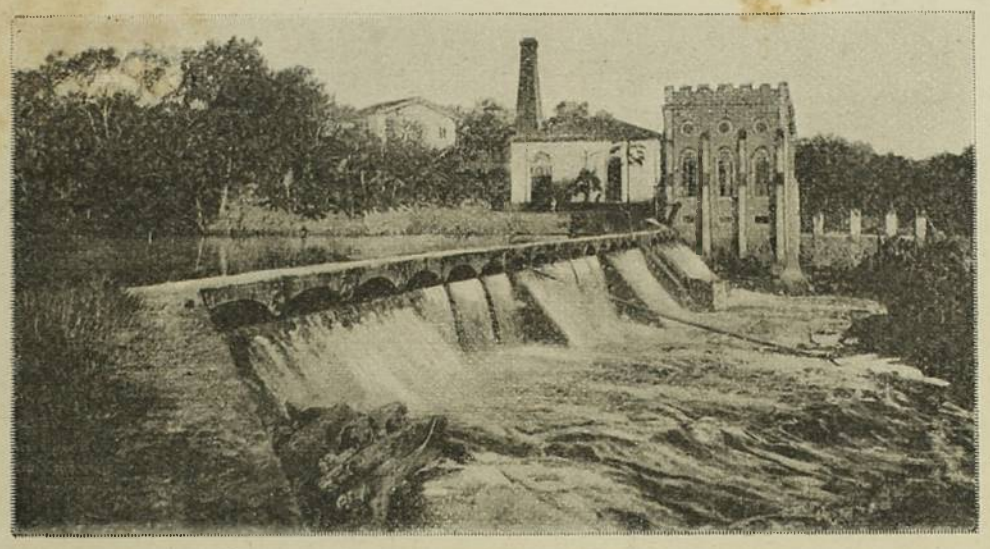
Pourquoi a-t-il fallu qu'un village si riant me fût aussi inhospitalier!

Je m'étais laissé convaincre à Manáos et je n'avais point embarqué de bœufs ; je devais, me disait-on, en trouver en quantité dans le parana Urariá. Voici le dernier village et je n'ai pas trouvé une âme charitable qui voulût bien me

vendre un bœuf à n'importe quel prix. Et pourtant il y en avait! mais les dieux en avaient décidé ainsi.

Je fais une dernière tentative. Le commandant du vapeur, qui est connu, s'offre pour accompagner Estevão; ils vont essayer d'attendrir le cœur d'une fazendeira[1] qui pourrait me sortir de peine en me vendant une ou deux têtes de bétail; je payerai aussi cher qu'elle le voudra.

L'insuccès est complet. Il paraît qu'il serait plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire entendre raison à cette



Casa das machinas. — Cachoeira grande.

entêtée mulâtresse. Je ne puis continuer mon voyage sans carne secca non plus. Me voilà fort en peine. Comment vais-je faire? Il m'est impossible de nourrir mes matelots en leur promettant de bons repas... au retour.

Pendant cet essai infructueux d'achat, le soleil s'est levé et élevé au-dessus de l'horizon, il épand ses rayons éclatants sur toutes les choses environnantes; il n'est pas permis de se désespérer quand toute la nature est en fête et qu'on possède un trésor inestimable : la santé.

Du village Abacaxy au lac Canumã le parana porte le nom de *parana do Abacaxy*, il a une largeur moyenne de 80 mètres, et j'ai calculé d'Abacaxy à Canumã 51 kilomètres.

1. *Fazendeira*, qui possède une ferme de bétail.

Sur ces 51 kilomètres j'ai compté 50 habitations, 24 rive droite et 26 rive gauche, presque toutes sont entourées par de beaux abatis, plusieurs ont des cacaoyères.

Sur divers points, derrière des défrichements, j'aperçus des castanhaes[1]

Colonia S. Raymondo

Le 26 août à 11 heures du matin, nous laissons le parana et nous entrons dans le lac du Canumã.

Quelle entrée superbe! Le contraste est frappant, en sortant du parana l'effet est féerique, on a la sensation d'un très grand lac avec de la lumière dorée remplissant l'étendue; la tranquillité de ses eaux noires et ses rives allu-

1. *Castanhal*, *s.*, *castanhaes*, pl., lieu où des castanheiros (*bertholletia excelsa*), ont poussé en famille.

vionnaires, couvertes de végétations basses, facilitent encore davantage l'illusion d'immensité.

Cependant, dans sa plus grande largeur ce lac n'a pas plus de quatre kilomètres et demi ; mais la première direction a une longueur d'environ 29 kilo-

Ponte da cachoeira grande.

mètres. Avec un temps clair, de Canumã on voit parfaitement la pointe du Caréca.

Notre vapeur mouille en face de la ville du Canumã qui est située dans une petite île accostée sur la rive droite du lac. Ici est le terminus de la ligne subventionnée : Manáos-Canumã.

Je vois sur une berge haute une église et quelques maisons, mais je suis toute à mon désembarquement. Je m'empresse de prendre livraison de mes deux

canots, de mes provisions et... d'un bœuf; au dernier moment le commandant m'a vendu un bœuf! Alors seulement j'ai compris pourquoi je n'avais pu en trouver pendant le voyage.

Mais il fallait donc le dire, Commandant, que vous aussi vous vouliez gagner beaucoup avec la mission du gouvernement, je suis habituée à être écorchée,

Type de bourgade.

et tout le monde sait que j'ai une horreur telle pour certains disciples de Mercure, que je paye sans mot dire, pour ne point avoir à discuter avec eux. Vous auriez dû me l'avouer plus tôt, et ne pas me laisser ennuyer jusqu'au dernier moment.

Je vais camper un peu en amont de Canumã; j'avais vu, du pont du vapeur, une plage de sable fin, avec la forêt assez proche de la rive. Cet emplacement paraissait devoir satisfaire mon désir de solitude, tout en permettant à mes gens d'aller faire des achats à la ville.

Tous mes marins étant nouveaux, sauf Estevão et José, il me faut me multiplier : leur montrer comment se montent les tentes, faire préparer un petit échafaudage pour recevoir la charge, décharger les canots; commander de tuer le bœuf et de l'écorcher; faire ouvrir une partie des caisses pour en retirer l'indispensable : marmites, assiettes, lanternes, etc., et procéder à l'installation pour la nuit. Tout fut paré avant la chute du jour, mais ce fut une bousculade!

Dans les paranas.

Ces nouveaux sont ahuris, ils n'en croient pas leurs yeux de voir leur *dona Madama* travailler avec un sabre d'abatis, être partout en même temps. Ils commencent à se demander avec qui ils se sont embarqués; lorsque je passe auprès d'eux ils seraient tentés de se signer.

Enfin, le campement est prêt. Je suis heureuse, après m'être plongée dans les eaux fraîches du Canumã, d'avoir un hamac pour me balancer.

La langueur du soir qui arrive m'envahit, la somptueuse et exubérante nature tropicale va s'endormir, elle est beaucoup plus belle sous les dernières caresses du soleil, qui paraît ne la laisser qu'à regret.

Le calme de la rivière ramène le calme en mon âme : n'avoir plus, pendant des mois, ni l'amertume d'une journée passée au milieu de la lutte, avec des heurts, des froissements, ni la crainte des peines qui vous arriveront demain, ni l'inquiétude de ce lendemain.

La nuit berceuse arrive, avec elle le miroitement des étoiles qui s'allument

Parana.

dans l'eau ; les arbres sont pleins d'ombre et de silence, le lac frissonne sous les baisers d'un léger vent; de petites lames s'étalent sur le sable du rivage, l'eau, si tranquille avant le coucher du soleil, vit maintenant, et murmure à mon oreille la chanson qui fait oublier.

Je jouis en épicurienne de cette première soirée dans la forêt, peut-être parce que je viens de m'ennuyer fortement pendant deux ans et demi au pays des civilisés, et cette intermittence me fait apprécier davantage la grandeur de la solitude.

Je me suis endormie dans mon rêve paradisiaque, et je me suis éveillée avec la prosaïque sensation de froid. La cause en est naturelle : j'ai couché dehors au lieu d'aller sous la tente et je suis couverte de rosée, l'aurore va apparaître et mon thermomètre marque au minima 21°,8.

Avec l'activité de mes mariniers nous mettons six jours à faire les préparatifs de départ, il n'y a rien à leur dire, ils ont bien travaillé : il y avait à préparer la carne secca, les canots, à essayer de faire quelques approvisionnements.

Aspect de parana.

Préparer de la bonne carne secca, qui se conservera longtemps, n'est point une petite affaire, il faut des spécialistes.

Heureusement que j'ai avec moi trois mineiros[1], les mineiros sont tous

1. *Mineiro*, de la province de Mines-Geraes.

un peu vaqueiros[1], c'est-à-dire maîtres en fabrication de carne secca.

Notre bœuf mort et écorché de la veille avait été suspendu, par quartiers, à une grosse traverse dont les extrémités étaient attachées à deux arbres. Des hommes sont allés couper des feuilles de palmiers, suffisamment pour en faire un lit épais sous la viande. Puis celle-ci est détaillée en gros morceaux, encore ne faut-il pas couper à tort et à travers, il y a des règles à observer. Ces gros morceaux sont retaillés en lames épaisses de deux centimètres au plus, et de la longueur et de la largeur du morceau. Chaque lame n'est point complètement détachée; la suivante étant coupée en sens contraire, on arrive à avoir de très grandes bandes ayant la forme d'un papier d'accordéon.

La viande ainsi préparée, il faut la saler, la laisser prendre le sel pendant deux heures environ, ensuite l'étendre, sur d'autres feuilles, en plein soleil, où elle séchera sous la garde d'un marin, sans quoi les urubus[2] ne nous en laisseraient pas. Après avoir été tournée et retournée pendant deux jours au soleil, elle est prête à être empaquetée. Elle ressemble alors au cuir d'une très vieille semelle de soulier.

Préparer les canots est un peu plus long. De Manáos mon grand canot étant venu à la remorque, et peu d'attention lui ayant été donnée, à chaque accostage, malgré mes réclamations, le bec de proue où l'on attache la corde dans les cachoeiras était cassé. Estevão, avec deux aides, répare le dommage; puis il faut refaire aussi la barre du gouvernail et construire une tolda[3]. Il faut pour une tolda des lianes assez fortes pour bâtir l'armature, d'autres lianes très fines font l'office de cordes, et des feuilles de palmiers, qui, bien superposées, forment une toiture qui ne laisse pas passer la pluie... pendant quelques jours. Il faut courir assez loin pour trouver des feuilles, autour de la ville il n'y en a plus. Enfin, une couche de peinture et voilà les canots prêts. Le plus grand, le « batelaõ », chargeant environ 3500 kilos, s'appelle *Bemtevi*; le plus petit, le canot de pêche, la « montaria », a nom *Pacú*.

La troisième partie de mon programme, justifiant mes six jours d'arrêt,

1. *Vaqueiro*, qui s'occupe du bétail.
2. *Urubu*, corbeau du Brésil.
3. *Tolda*, banne de feuilles de palmiers.

était d'essayer d'acheter quelques provisions. Il fallait donc que j'allasse à la ville.

Je connaissais déjà un habitant, le « Maître » de l'endroit, m'avait dit le commandant. Lorsqu'il vint en visite à bord, il me salua, avec désinvolture,

Dans les paranas.

d'un petit air insolemment protecteur en me disant : « Je suis le chef, vous aurez certainement besoin de moi, j'habite Canumã, quand je ne suis pas ailleurs. » Je regardai cet être extraordinaire qui me parlait de la sorte; et, malgré mon grand amour et ma prédilection marquée pour la vie sauvage, je ne suis point encore cuirassée contre les grossièretés de ces demi-civilisés. J'avoue franchement qu'il m'a fallu beaucoup de volonté pour ne pas lui faire donner la correction qu'il méritait.

Je connaissais donc un habitant. Je pus l'examiner à mon aise, lorsque j'eus l'honneur de sa visite, cinq jours après mon arrivée. C'est un métis d'Indienne et de blanc, petit, trapu, ayant des tendances à l'obésité. Ses yeux sont vifs mais fuyants. Il est courageux avec les faibles. Je le crois capable de toutes les vilenies, chez lui la conscience n'existe pas, la morale lui est une chose inconnue. Signe distinctif : il fait une visite sans chemise.

Sa conversation avait de quoi exaspérer. Il eut le même ton arrogant que sur le vapeur. Pendant trois quarts d'heure, patiemment, j'écoutai le très intéressant Patrocinio d'Oliveira, mameluco, originaire de la ville de Canumã.

Ce même jour, je me décidai à aller visiter le curé de Canumã, M. d'Oliveira.

C'est un vieillard de 74 ans encore solide. Il y a 50 ans exactement qu'il est à Canumã. Il a fait bâtir l'église actuelle et il se désole de la voir tomber en ruines sans pouvoir la faire réparer, il me conte des affaires de famille qui prouvent que certain article du Concile de Trente n'a pas cours ici, c'est sans doute très intéressant pour lui, mais, j'avoue que j'en suis plutôt gênée.

Il a l'air d'un si brave homme, mais il a dévié, il a voulu convertir des Indiens Mundurucus et ce sont eux qui, sans le savoir, l'ont asservi. Il n'y a pas à nier l'influence du milieu, voici un exemple frappant où le milieu a tué la race.

Je prends quelques vues photographiques, j'achète quelques paniers de farine de manioc, je visite l'unique rue de la ville et je reviens au campement, beaucoup plus triste, me demandant jusqu'à quel point un milieu social inférieur peut annihiler le déjà acquis chez un individu de race supérieure.

Canumã possède donc un église qui tombe en ruines et menace de tuer les fidèles, un vicaire inamovible et 16 maisons en torchis dont deux couvertes en tuiles, les autres en feuilles de palmiers. Il y a trois commerçants : deux Italiens et le mameluco, mon ami.

La population s'élevait lors de mon passage à environ 30 habitants, M. d'Oliveira le curé, les deux frères d'Oliveira, 2 Italiens, 2 pêcheurs et une vingtaine de femmes, mais tous étaient dans un marasme extraordinaire : il n'y avait plus de tafia dans la ville ! le commissionnaire de Manáos avait oublié, sans doute volontairement, d'en envoyer. Et je puis garantir, qu'il

n'y a rien au monde d'aussi triste, d'aussi malveillant, d'aussi grincheux, d'aussi mauvais, qu'un pays sans alcool, quand dans ce pays, tous et toutes sont habitués à trop boire.

Le lendemain, après la messe, à laquelle j'avais assisté avec tous mes

Indien Maués.

matelots, je dis adieu à Canumã, car je n'ai point l'intention d'y accoster à mon retour.

Mon retour! si retour il y a. Ne serait-il pas meilleur de quitter la vie en pleine action, d'aller voir s'il y a un au-delà après cette vie, si l'immortalité existe, si la personnalité qui disparaît pendant le sommeil persiste après la mort?

L'âme humaine si étroitement terrestre devenant, par la mort, éternelle, avec l'Espace indéfini pour domaine : *que de bénéfices dans le trépas !*

CHAPITRE II

De Canumã aux cachoeiras[1]

Départ de Canumã. — Les plages d'amont. — Les rives. — Paillotes. — A la pointe du Caréca. — Chauves-souris. — Fatigue. — Changement d'aspect. — Le marais. — Chez Géronimo. — Tempête. — Igarapé Santo-Antonio. — Pimental. — Aracú. — L'immensité. — Fête des couleurs. — Le Jacundá. — Révolte. — Les rives. — Le fréchal. — Vagabondo. — Ingapó assú. — Jabuti et Jutahy. — Un archipel. — Le soleil me fait face. — José Bello est comme la femme de Sganarelle. — Barrage. — Activité de barqueiros. — Terrains bas. — Chasse. — José Antonio perdu. — Recherches. — Ennui. — Recherches continues. — Il s'est retrouvé tout seul. — Rio Acary. — Le Sucundury. — Jaraquy. — Igarapé Bériba. — Camillo. — Œufs de tracajas. — Amancio. — Ariramba. — Caucho. — Beurre de tracaja. — Fonds de sable. — Guajará. — Mauvaise humeur d'explorateur. — 2 indiennes. — Campinarana. — Sous bois. — Caucho. — Lac Caraná. — Fonds de sable. — Lac et igarapé das Piranhas. — Trouvaille d'Estevão. — Camayú. — Parana. — Tempête. — Ile de la Caruara. — Barreiras. — Lac Castanha. — Seringaes. — Hostilité. — Tristesse.

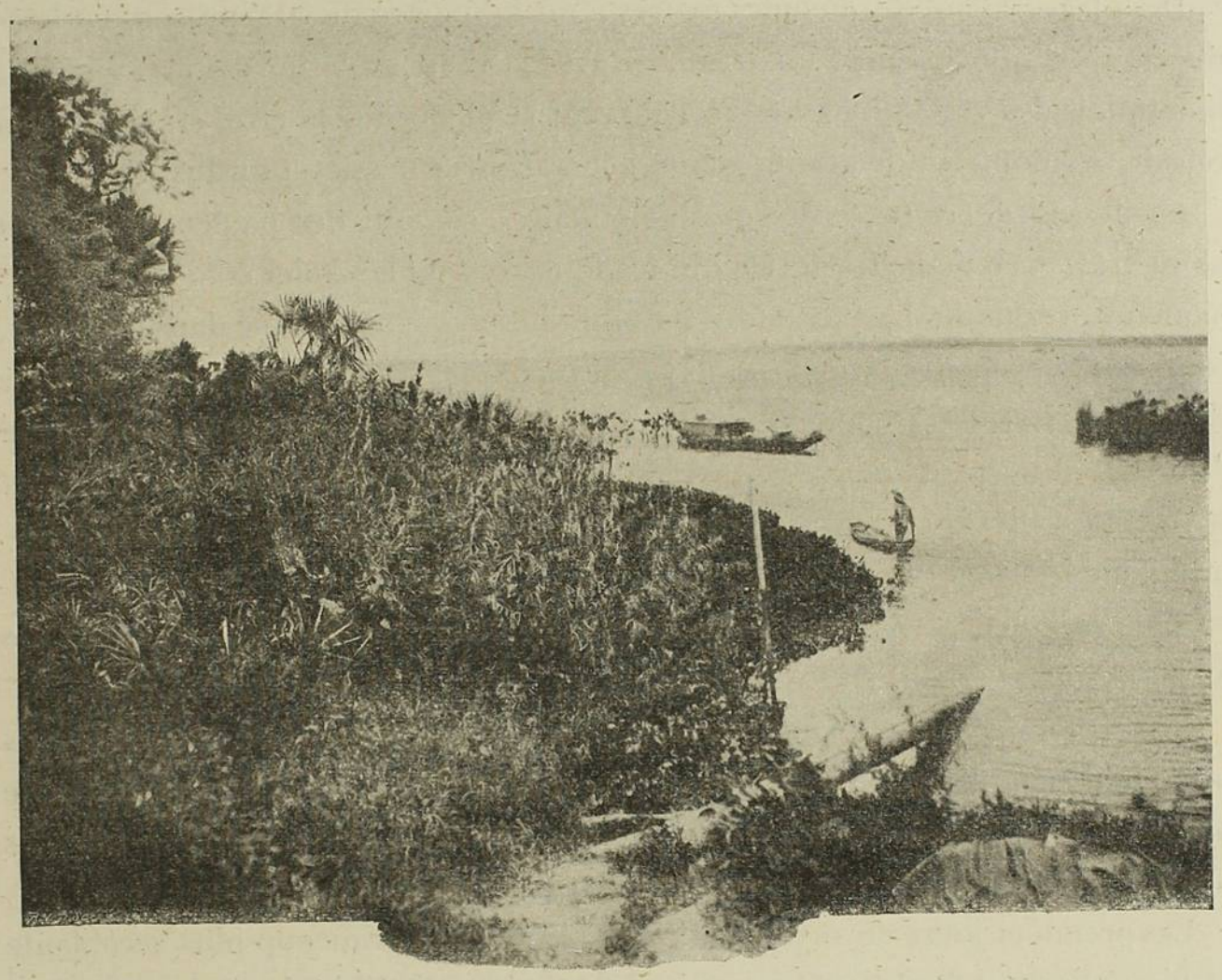
Il m'arrive toujours une chose bien extraordinaire lorsque je commence un voyage : j'ai peur. Mais une peur bien spéciale ; il me semble que je ne sais plus rien, que je ne saurai plus prendre la mesure d'un angle, qu'il me sera impossible de faire mon levé ; ma boussole, mon calepin, mon crayon, mes aides et mes compagnons habituels ont l'air de m'être hostiles, et me paraissent bien inutiles, puisque je ne sais plus : j'ai un moment d'angoisse, de désespérance.

En tremblant, je prends ma première visée et... c'est fini, me voilà de nouveau dans mon élément, je n'éprouve pas de difficulté, comme je le crai-

1. *Cachoeira*, cataracte.

gnais, ma boussole, ma compagne fidèle depuis près de quatorze ans, redevient mon amie, et, il me semble que je n'ai jamais fait autre chose que des levés.

Samedi, 2 septembre 1905. — Je pars de Canumã à huit heures, je ne me



Un largo.

sens jamais autant explorateur que lorsque j'entends la chanson des rames qui frappent les eaux en cadence.

Nous remontons le Canumã sur la rive droite, la rive gauche est tout là-bas à 4 kilomètres, les bouches d'igarapés se perçoivent à peine dans ce lointain, dans ce « largo » comme on dit ici.

En amont de la ville une île en formation, ce n'est pas encore la terre et ce n'est plus l'eau, l'odeur de végétaux en décomposition parfume l'air. La rive

est profonde jusqu'en amont de l'igarapé Castanha[1], qui serait aussi un furo[2] d'après les renseignements que j'ai difficilement recueillis. Mais, dès en aval de l'habitation de Mestre Chico, la rive, avec un fond sablonneux, permet de marcher à la perche.

Des plages, allant de quelques mètres à un kilomètre de largeur, sont en bordures. C'est, quelquefois, un très beau rivage d'un sable doré et très propre; d'autrefois des végétations basses couvrent la plage dès la rive, et, un peu en retrait, se montrent de grands arbres généralement bossus et tordus.

Au-dessus de cette bordure alluvionnaire, ce sont des hauteurs de 15 à 20 mètres, avec de belles forêts qui les font ressembler à des collines. Sur ces hauteurs, véritables bastions dont les murailles descendent à pic dans la rivière, sont, comme sur des terrasses, juchés des paillotes et des défrichements. Pour y accéder, le sentier coupe toujours au plus court entre la case et le bord de l'eau, aussi ne peut-on s'y risquer qu'avec prudence. Ces sentiers à pic font faire cette réflexion à l'un de mes matelots : caminho por macaco subir (chemin pour les singes).

Nous passons trois abatis avec des carbets servant de maisons, ceux de Mestre Chico, Séraphina, Ermongido.

Nous allons vraiment vite avec trois perches de chaque côté, nous arrivons pour déjeuner à l'igarapé do Maruï. En aval de l'embouchure une très belle plage où José Bello a la chance de trouver des œufs de tracaja très frais, ils ont été pondus la nuit dernière : il y en avait dix-sept dans le même trou.

Les premiers jours de voyage on trouve la chaleur beaucoup plus accablante et bien plus étouffante, malgré cela, il faut marcher. Nous passons successivement plusieurs petites bouches d'igarapés. De la rive, je vois deux castanhaes avant d'arriver à la pointe du Caréca, où nous campons.

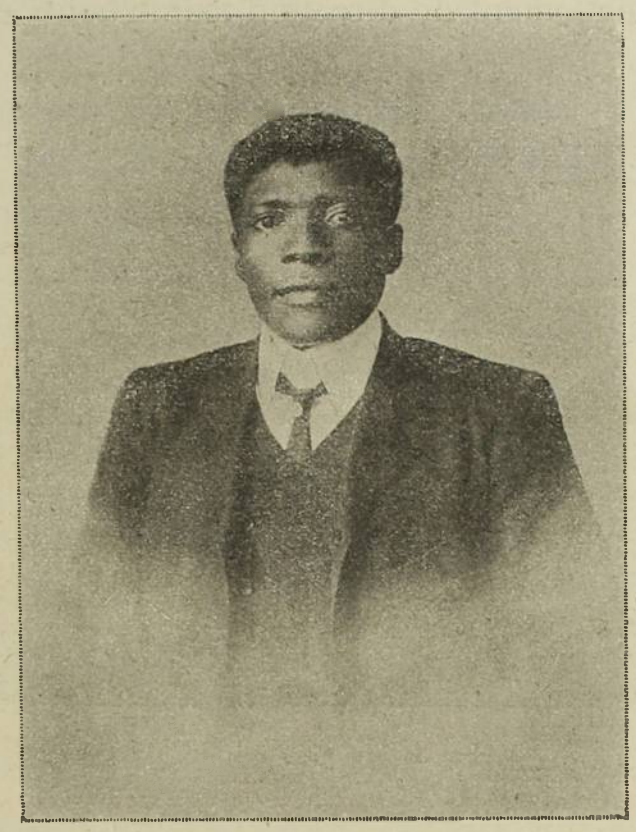
Nous avons fait aujourd'hui près de 25 kilomètres, c'est superbe, pour une première journée, j'en suis tout étonnée. Il est vrai que j'ai pour prouères, José Bello et Lauro, deux Mineiros; ils sont étonnants aujourd'hui, je crois

1. Je ne sus qu'à mon retour les noms des igarapés et des habitants, car il m'a été impossible de trouver un homme qui veuille remonter la rivière avec moi.

2. *Furo*, bras de rivière, canal naturel faisant communiquer deux rivières.

que c'est par malice qu'ils poussent au travail, les autres n'étant pas habitués à ce service de « varejar » (marcher à la perche). Aussi le résultat cherché est obtenu : mes matelots sont fourbus.

La pointe du Caréca (careca, chauve), bien nommée, est en effet un peu dénudée, il y a bien des raisons pour cela : elle est battue par les vents d'aval ; au moment des grosses eaux elle reçoit d'amont un courant impétueux qui, en



Estevão de Brito.

l'inondant, brise les végétations; et, son sol est argileux, sans humus; sur cette glaise mes matelots, pieds nus, font des chutes grotesques, presque toujours douloureuses.

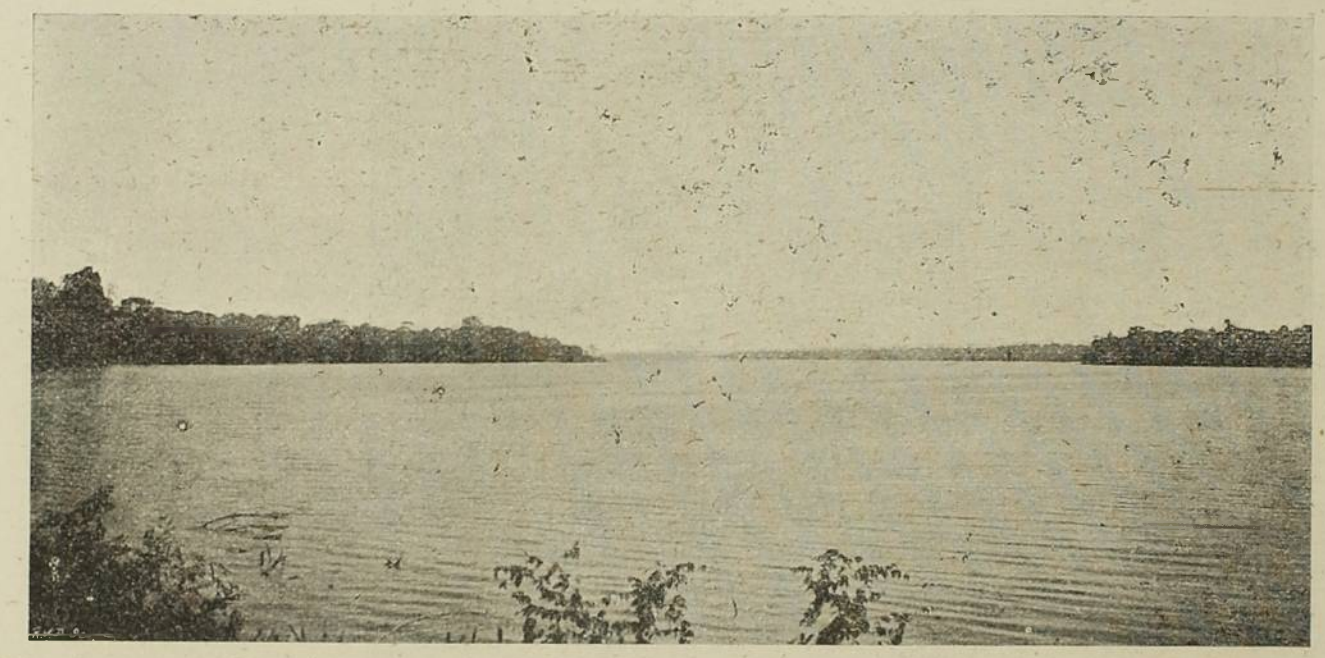
Pendant la nuit, une alerte : José Lyra et Antonio ont été sucés par les chauves-souris, la saignée a été copieuse, José Lyra s'éveille et croit que son voisin vient de le blesser, il jette des cris épouvantables, tous nous nous précipitons, et, ce n'était en somme qu'un homme qui avait peur! Ses camarades se moquent un peu de lui, il en est furieux.

3 *septembre*. Brisés, rompus, mes gens s'étirent avec des grimaces, les deux

Mineiros, habitués à naviguer, raillent sans pitié ces néophytes du travail, lesquels, voulant montrer qu'ils valent quelque chose, s'embarquent presque contents et poussent courageusement leurs perches. Ils y mettent même de l'ardeur.

A la pointe du Caréca, la rivière, qui s'est rétrécie, n'a plus qu'environ 900 mètres de largeur, les rives deviennent marécageuses, les belles plages disparaissent jusqu'en amont du Pimental.

La rivière change nettement de direction maintenant, nous faisons sud ; les



La rivière plus étroite.

terres hautes se continuent sur les rives mais en bordure, c'est un cordon d'alluvions quaternaires, de végétaux en décomposition qui, hélas! ne sont point inodores.

Je m'arrête à la bouche du Mapiá chez Geronimo, Indien Mundurucú.

C'est le même type physique que le Mundurucú du Tapajoz, sauf le tatouage, mais ce n'est ni le même regard ni la même manière de parler. Celui-ci paraît avoir peur, il ressemble à un enfant venant d'être battu et redoutant une autre correction.

Enfin, à force de bons procédés (en ce pays mundurucú, les bons procédés consistent seulement à faire cadeau de tafia), j'arrive à savoir que, comme bien d'autres Mundurucûs de la rivière, étant encore enfant, il fut enlevé à ses

parents par les blancs du Madeira, où il est resté à leur service[1] très longtemps. Il y a quelques années, il est revenu où était autrefois la maloca[2] de son père, et il s'y est établi malgré l'opposition qu'on lui a faite.

Géronimo est un vieillard à cheveux gris, il n'est pas content parce que : « depuis que les hommes de par ici sont allés remuer l'eau des cachoeiras la rivière court beaucoup plus, avant il n'en était pas ainsi ». Aucun raisonnement ne lui ôterait cette idée.

Il me dit encore, ce qui est plus intéressant : que l'igarapé Mapiá prend sa source à la hauteur de Vista Alègre sur le Madeira (du Vista Alègre qui est en aval de l'Igarapé Aripuanan), et très près de la grande rivière; que son père le lui avait conté jadis; que du Mapiá par le Castanhal, qui est à une demi-journée de canot de l'embouchure, sans sentier tracé, en marchant est-ouest, on met deux jours pour arriver à la ville de Borba; que le Mapiá a de grands castanhaes (ceci je l'ai vérifié), et que la bouche du Mapiá est un centre d'achat de la castanha; au moment de la récolte il y vient des regatões[3] du Madeira.

Nous sommes en amont du Mapiá lorsqu'un grand vent s'élève et nous force à chercher un abri dans les marais qui sont en amont de la bouche de l'igarapé Bacabal.

De gros nuages couleur d'encre et de suie obscurcissent le ciel, il est trois heures et il fait presque nuit; la tristesse du temps est contagieuse, nous sommes oppressés, voici l'orage qui arrive en cyclone furieux, sa masse puissante emplit toute la rivière, les eaux se soulèvent en flots énormes, il n'y a plus de ciel, il n'y a qu'une masse grise qui nous emprisonne et nous empêche de voir.

Vite, nous mettons les canots dans le marais, derrière des végétations, qui briseront un peu la force du vent et des vagues, et nous dressons les tentes.

1. Le nom de Blanc n'indique point ici le blanc de race blanche; tout homme qui possède est patron, et tout patron, serait-il même nègre, est *O branco*, le blanc.

2. *Maloca*, maison indienne habitée généralement par plusieurs familles.

3. *Regatão*, revendeur ambulant dont le magasin est un grand canot pouvant charger quelquefois plusieurs tonnes.

Nous sommes à peine parés que le ciel s'éclaircit, le soleil se montre à nouveau, l'ouragan est passé, il est allé s'abattre plus en amont [1].

Étant installés, nous restons, quoiqu'il soit tôt pour terminer la journée de travail; j'en profite pour donner tous mes soins à Lauro qui a une grosse fièvre, je lui fais des injections hypodermiques de quinine qui réussissent comme d'habitude. Le lendemain, bien qu'un peu abattu, il est mieux, et la fièvre ne lui est plus revenue de tout le voyage.

Nous sommes près du marais, et, si nous l'avions oublié, la nuée de moustiques qui s'abat sur nous nous en aurait fait souvenir, aussi le soleil est-il à peine disparu que chacun entre précipitamment sous sa moustiquaire; et, malgré toutes les précautions prises, une demi-douzaine au moins de ces si sveltes carapanas nous y accompagnent. Ils viennent m'égayer de leur jolie musique et ils se paient eux-mêmes avec mon sang. Je distingue très bien à travers le silence de la nuit qui m'entoure, la chanson des ailes quand ces sylphes aériens volent, et leurs mélodieux bruissements de joie quand ils viennent me piquer.

4. — Après 5 kilomètres environ de marche, nous nous arrêtons, rive droite, à l'igarapé Santo-Antonio où il y a un village mundurucu composé de trois cases.

Nous ne trouvons que des femmes, et elles ne sont point rassurées, notre arrivée leur fait peur. Celle qui paraît commander dans la maison, me dit qu'elle n'a rien à me vendre, qu'elles-mêmes n'ont rien à manger, que les hommes sont tous au caoutchouc dans les hauts.

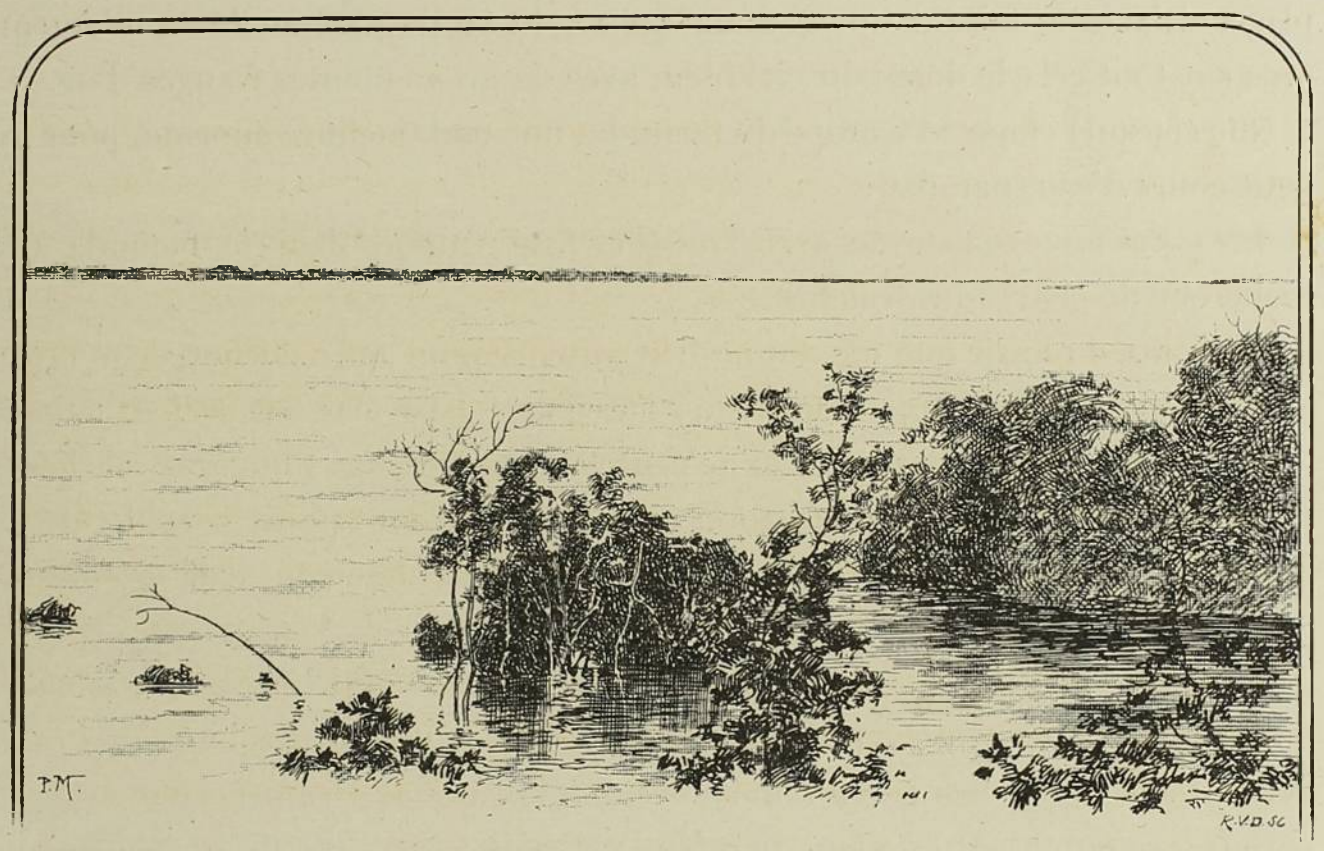
L'igarapé Santo-Antonio a une très large embouchure d'environ 400 mètres en face du village; je me propose d'en faire le levé au retour.

Plus en amont, le Pimental, rive droite, avec une paillote habitée par deux femmes faisant de la farine. En nous voyant elles sont prises d'une telle peur qu'elles n'ont pas la force de se sauver dans le bois, elles se mettent à pleurer. Devant ce déluge de larmes discrètement je me retire.

En face, sur la rive gauche, une très belle embouchure : c'est celle de l'igarapé Aracú. L'eau y est calme, sans courant, pareille à celle d'un lac, les rives

1. Ce même jour, ce gros orage a fait sombrer plusieurs canots de pêcheurs, un peu en amont d'où nous étions et Delphino a perdu toutes les marchandises qu'il possédait dans son grand canot, pour ne s'être pas garé à temps.

sont élevées. Cet igarapé possède également une maison avec des femmes et des enfants, en assez grande quantité d'après ce que j'ai pu en juger par le nombre de hamacs suspendus, mais à notre approche, femmes, enfants, chiens, tout courut se cacher dans le bois, il n'est resté qu'une vieille Indienne qui veut bien me répondre. Après m'avoir vue et avoir causé avec moi elle se tourne du côté du bois et appelle, mais en vain, rien n'apparaît. L'Igarapé Aracú possède des castanhaes qui vont rejoindre ceux du furo qui est rive gauche du rio Canumã,



La rivière.

un grand bras qui commence en aval de l'igarapé Fréchal et vient sortir en amont de l'igarapé Aracú.

En amont du confluent de cet igarapé, le Canumá s'élargit jusqu'à 3 kilomètres avec une même direction de plus de 20 kilomètres.

C'est de nouveau la sensation d'immensité d'aval. Les pointes les plus rapprochées sont d'un beau vert métallique, puis elles deviennent vert sombre, vert noir, gris foncé, gris bleu, bleu cendré, et, tout là-bas, en amont, les dernières se confondent avec les nuages.

Sur la rive droite, à l'igarapé Sucurijú, et jusqu'à l'igarapé Miriti, il y a des collines, ce sont les premières que j'aperçois sur cette rivière.

Nous avons avec les grandes largeurs repris les plages en bordures sur les rives. Nous sommes à la fête des couleurs : la rivière est ensoleillée, elle est miroitante, sa lumière emplit les yeux et met la joie au cœur; tout au fond, aux limites de l'horizon visuel, une ligne bleuâtre lointaine, estompée, indécise; sur les rives s'étagent des végétations de différents verts, et ce sont encore des plages éclatantes faisant une gamme qui va du jaune d'or au blanc d'argent, puis sur tout cela le dôme du ciel bleu, avec de gros cumulus frangés d'or.

Nous faisons étape à l'igarapé du Jacunda, une embouchure énorme, pour un petit cours d'eau, paraît-il.

5. — J'ai envoyé Estevão avec Lauro et José Antonio dans le Jacunda à la recherche de provisions fraîches.

Je profite du loisir que me donne leur absence pour faire décharger *Bemtevi* et pour qu'on le recharge à nouveau : l'arrimage était mal fait, et tout dans le canot est sens dessus dessous. On ne peut rien trouver, mes nouveaux mariniers ne savent pas tenir une embarcation en état. Ils ne sont point satisfaits de ce travail, et en gens habitués à faire à leur tête, ils me montrent leur mécontentement.

Ils ont été fort mal inspirés! Les plus près de moi sont ceux que ma main, qui par hasard avait une corde, attrape les premiers, mais lorsque je pris mon Winchester (pour être parée à toute éventualité, il faut être prévenue avec de pareils gens), pensant que leur dernier jour était arrivé, ils firent lâchement, platement, leur soumission, me jurant que jamais plus ils ne me désobéiraient. — La plupart tinrent parole.

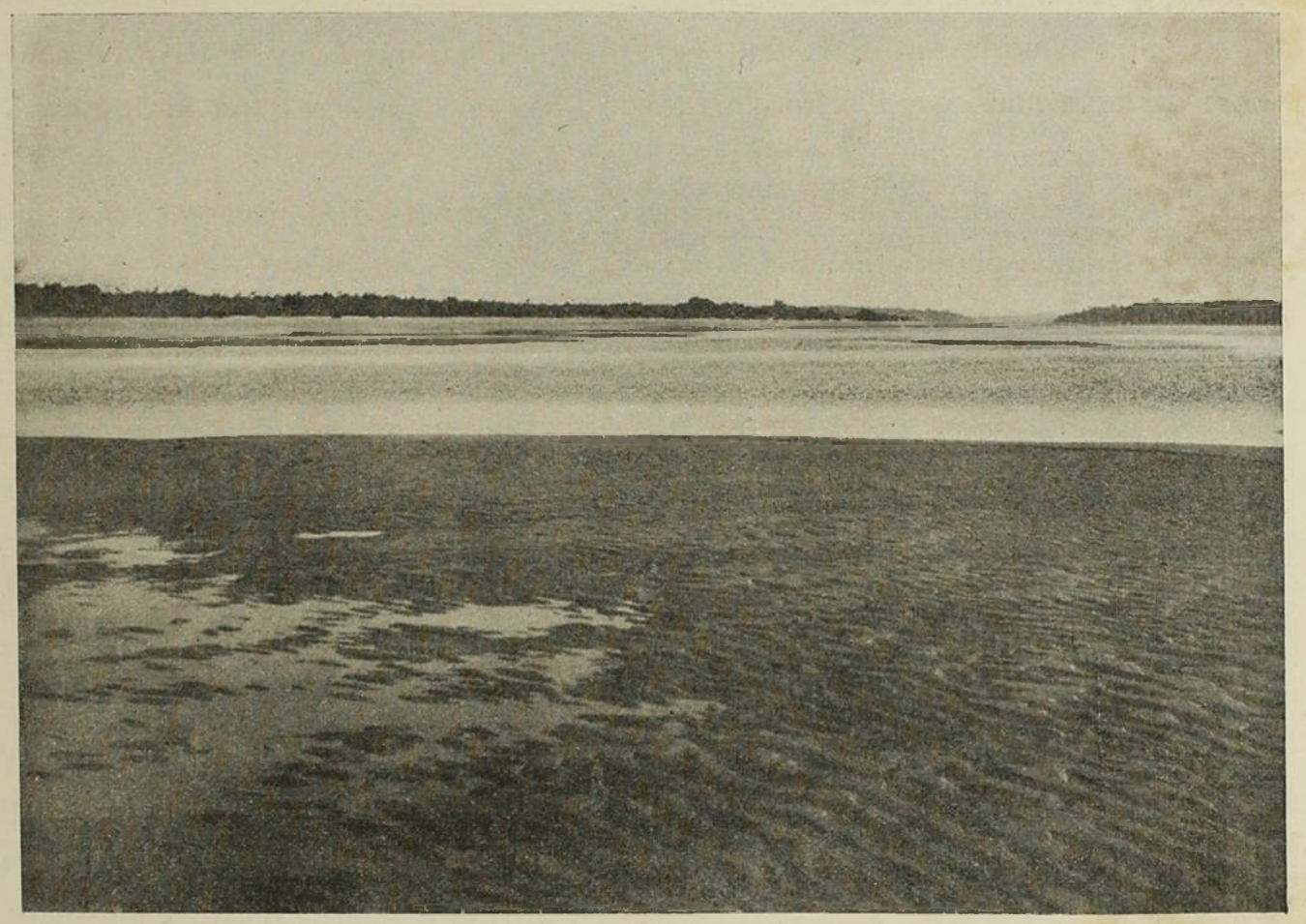
L'arrimage fut bien et vite fait, la charge fut mieux répartie, et, lorsque le petit canot arriva de l'igarapé, il n'y eut plus qu'à continuer notre voyage.

Sur la rive droite nous trouvons de nombreux igarapés, quelques-uns avec des embouchures tellement larges qu'on pourrait les prendre pour de très grandes rivières; sur cette même rive, les berges hautes continuent; sur la rive gauche ce sont des terrains beaucoup plus bas, quelquefois noyés.

Rive gauche, un large estuaire au nord duquel nous bivouaquons.

Aujourd'hui le soleil fut cruel, ses rayons ont laissé des marques douloureuses sur mon nez et sur mes joues qui, en ce moment, rivalisent avec les belles couleurs d'un homard bien cuit. Vrai, si je n'étais Française, on pourrait, en voyant le rouge éclatant de mon visage, m'accuser d'avoir abusé de gin.

En amont de l'igarapé du Fréchal quelques collines. Sur l'une d'elles, une



Une plage.

case où (oh! déception, après une pareille ascension) je trouve un vieil Indien apeuré et... bègue.... Il ne manquait plus que cela! Impossible de le comprendre pour avoir des renseignements sur le pays, et le pauvre tremble tellement qu'il ne peut pas se tenir sur ses jambes; il n'y a qu'à partir.

Manoel ayant trouvé un chien à sa convenance me supplie de l'acheter. Il a environ un mois, nous lui donnons le nom harmonieux de Vagabundo (vagabond). Voilà une bouche de plus dans le canot.

En amont du Fréchal, nous passons une région marécageuse, de maigres arbustes poussent dans une boue vaseuse : c'est l' « ingapo assú » le grand marais.

La rivière se continue, uniforme et monotone, de nombreux igarapés sur les deux rives; et, toujours la même éternelle verdure, des terres hautes avec des castanhaes, et de belles plages.

Nous passons devant deux centres, l'un sur l'igarapé Jabuti qui, me dit-on, possède deux malocas, l'autre, le Jutahy avec trois paillotes, est en amont de l'igarapé du même nom.

En amont du Jutahy la rivière prend une nouvelle direction et l'aspect du paysage change complètement. Nous naviguons maintenant dans un véritable archipel de grandes îles, toutes en longueur dans le sens du courant de la rivière : ce sont des coulées d'alluvions, vaseuses la plupart du temps.

Nous sommes dans une immense région lacustre avec des marécages broussailleux, à végétations grêles qui permettent de voir dans le lointain la ligne bleutée de la terre ferme. De tous côtés on ne voit que des bouches, les îles s'enchevêtrent, se multiplient, ayant entre elles de grands canaux dont la largeur laisse rêveur, l'eau sans courant apparent vous inquiète, vous pensez être dans un lac enchanté aux mille bouches.

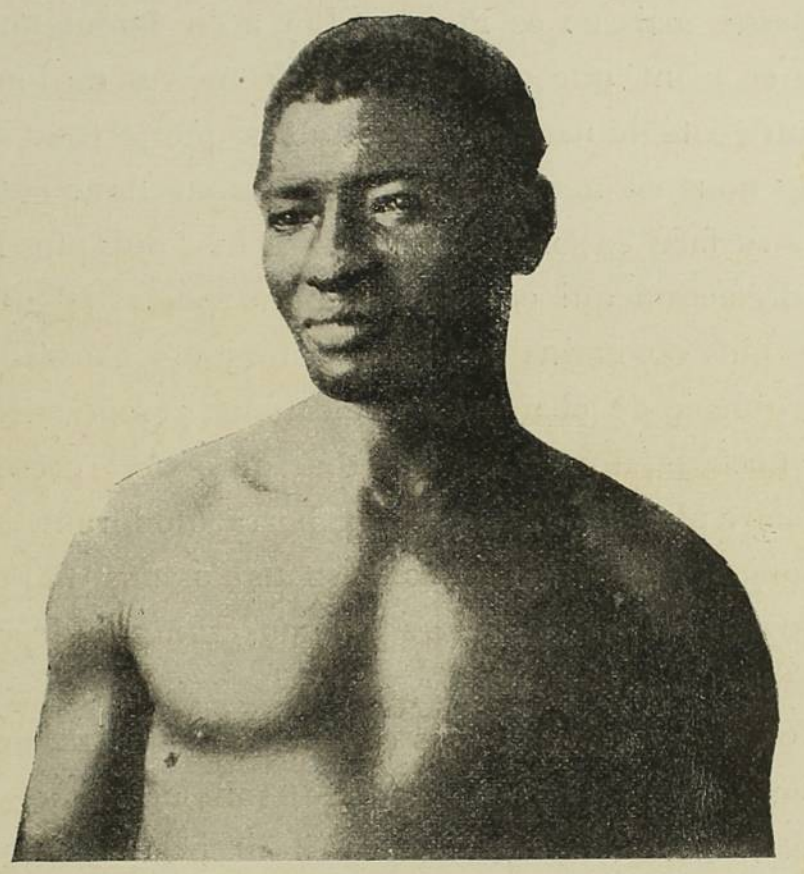
Avec la nouvelle direction de la rivière, j'ai, pendant toute la soirée, le soleil ardent bien de face; c'est affreux, intolérable : ce soleil, sa réflexion dans l'eau et sa réverbération sur le verre de ma boussole font un faisceau lumineux aveuglant, lequel projeté sur les verres de mon lorgnon me brûle les yeux abominablement, c'est un supplice dont on ne saurait concevoir la douleur.

En aval de Periquito les deux pointes qui se font face N.-S. sont de terre ferme.

Je suis harassée de fatigue, je fais arrêter en amont de Periquito sur la rive droite. Nous cherchons pendant une heure un campement convenable, sans arriver à trouver un endroit un peu élevé, il faut nous contenter du lit sec d'un igarapé. Aussi avons-nous le plaisir de marcher sur un moelleux tapis de détritus de végétaux en décomposition. Cet emplacement est très bon pour

prendre la fièvre paludéenne, mais qu'y faire? c'est ce que nous avons trouvé de mieux, la nuit approche, c'est l'heure de bivouaquer.

Le soleil de cette après-midi, qui m'a tant fait mal aux yeux, a porté à la tête de José Bello. José Bello est un nègre sans aucun métissage, il a déjà fait deux voyages avec moi : ceux du rio Yamunda et du rio Cuminá; après chaque voyage, je fus obligée de le remercier. Je le retrouvai à Manáos maigre, malade



José Bello.

et sans travail, je ne pus jamais m'en débarrasser, et, devant l'assurance qu'il me donna alors que le malheur l'avait corrigé, je le repris une troisième fois. Aujourd'hui José est dans un de ses jours de vraie mauvaise humeur, et non seulement il querelle quelques-uns de ses camarades, mais il incite les autres à la révolte et lui-même refuse de travailler. La dose cette fois-ci est trop forte, je ne puis fermer les yeux, comme je l'ai trop fait depuis le commencement du voyage.

« José, mon ami, veux-tu travailler et te taire? »

Un grognement me répond. Avec ma patience habituelle, deux soufflets lui arrivent si vite, qu'après le premier il n'eut pas le temps d'éviter le second. Et je recommence la même scène qu'au Cuminá[1]; après quoi, José redevient parfait pour moi, José est comme la femme de Sganarelle. Peut-être comme elle se vengera-t-il?

Nous prenons un large canal, sur la rive droite, qui aboutit à un cul-de-sac; l'hiver l'eau y passe, mais en ce moment il y a en amont un barrage tenant toute la largeur et ayant une cinquantaine de mètres de longueur. Je veux aller voir de l'autre côté du barrage, il faut alors que je fasse sonder avec une perche pour que nous ne nous enlizions pas, nous nous enfonçons jusqu'à la ceinture : à la surface ce sont des feuilles sèches, puis plus bas des détritus de feuilles en putréfaction qui cèdent sous notre poids, et enfin au troisième étage de la vase plus ou moins molle, mais toujours nauséabonde. Revenue au canot je fus obligée de changer de vêtements, j'empestais.

Revenant sur nos pas, nous faisons le tour de cette « presqu'île » et nous repassons une heure plus tard devant notre barrage odorant.

Continuant toujours sur la rive droite, nous laissons l'Apuhy sur la rive gauche. Nous voyons cette aldéia, lorsque nous sommes déjà en amont, en face du Castanhalsinho.

J'ai promis du repos. (Oh! un repos relatif, nous n'en sommes pas encore au repos hebdomadaire obligatoire). Ayant besoin de visiter les rives, nous allons nous arrêter quelques jours : les uns iront à la chasse, les autres viendront avec moi dans la forêt à la recherche d'heveas ou autres produits spontanés. La promesse de ce repos les grise, leur idéal est le « farniente ».

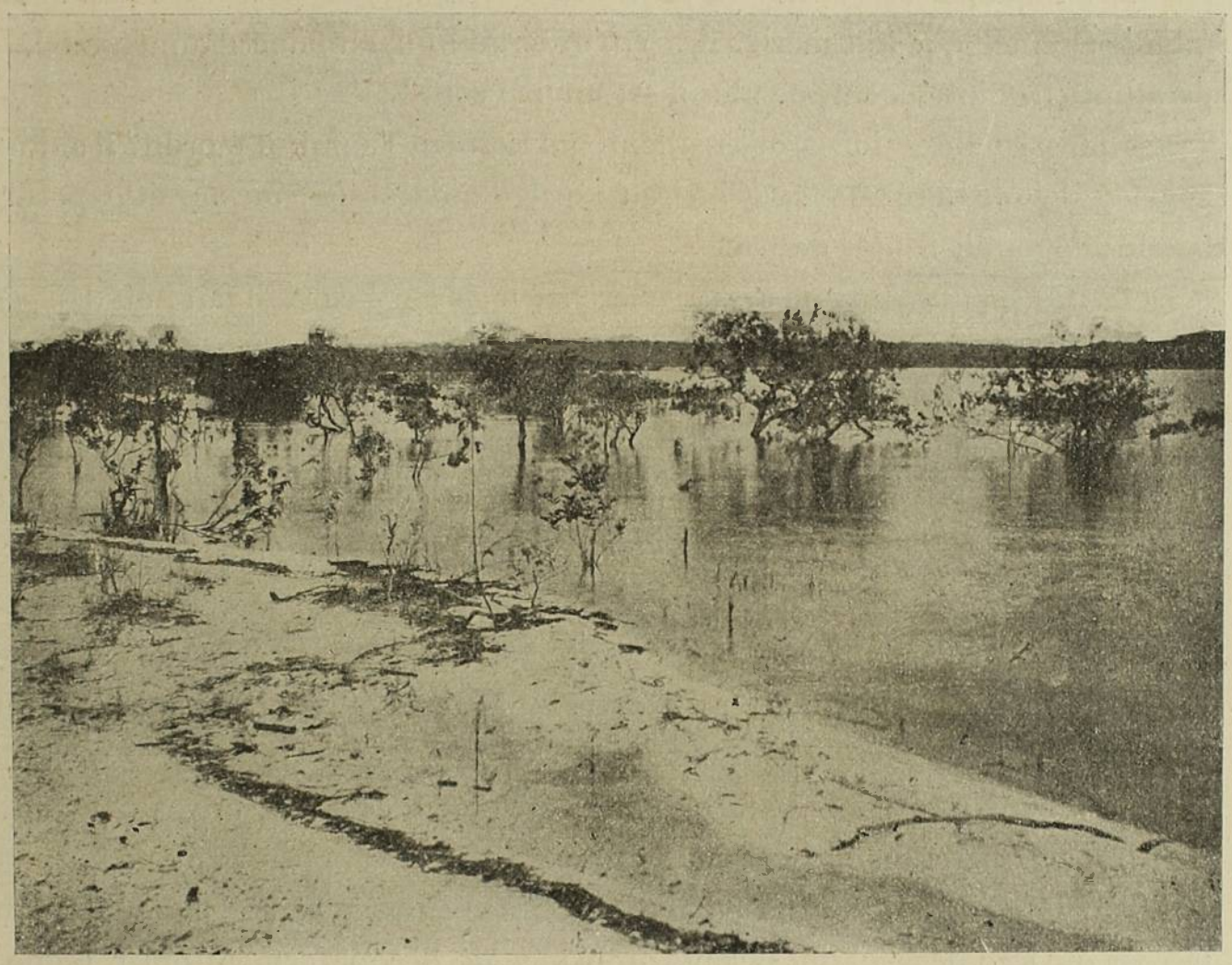
Et c'est aujourd'hui dans mon canot une dépense de vitalité excessive, c'est plaisir de les regarder se jeter avec force sur leurs perches, on voit les muscles de leurs bras saillir, se tendre et se détendre, les veines se gonfler; et, haletants, lavés de sueur, ils s'excitent encore de la voix pour aller plus vite, encore plus vite.

Nous marchons avec une moyenne de 8 kilomètres à l'heure, et comme nous allons contre courant, c'est extraordinaire. Il est vrai que cela ne dure

1. Voyez *Voyage au Cuminá*, p. 55.

que quelques heures. Lorsque je fais arrêter en face du Taboeal ils sont brisés, incapables du plus petit effort.

Sur la rive gauche, où nous sommes campés, il y a des terres hautes seulement en bordure, aussitôt ce sont des terrains noyés à la moindre crue, où je



Une baie.

ne trouve que des lianes hostiles, des bambous énormes, qui avec leurs grosses épines vous déchirent, non seulement les vêtements mais s'en prennent aussi à notre peau; il est bien inutile d'aller plus loin dans ces terres d'alluvions récentes, nous n'y trouverons que du paludisme.

Comme je fais ouvrir un sentier pour visiter le bois, le bruit du sabrage épouvanterait le gibier (la précaution était inutile), les chasseurs vont sur la

rive opposée, ils reviennent panem[1] sauf Estevão qui rapporte deux jabutis[2].

Tous sont de retour du bois depuis longtemps et José Antonio ne paraît pas. Le dernier qui l'a aperçu est Manoel, il était environ dix heures du matin. C'est en vain que nous donnons, du canot, le signal d'appel[3]. Je commence à être fort inquiète. José Antonio est un cafuzo, grand et fort, il est le seul de mon personnel qui soit marié, il a environ une quarantaine d'années, il ne paraît pas très intelligent, de plus il est un peu sourd.

Les plus sombres idées m'assaillent, un serpent l'aurait-il mordu? il aurait appelé; alors le tigre? un sucuriju[4] au bord d'un igarapé? ou aurait-il perdu la tête et n'aurait-il plus de balles?

De 4 à 5 heures j'envoie à sa recherche, mais à 5 heures il fait nuit dans la Grande Forêt, ils reviennent sans avoir rien vu. Après le dîner ils vont en amont, entrent dans l'igarapé du Tabocal, qui est large, profond, et que José n'aura certainement pas traversé. Ils reviennent sans avoir obtenu de réponse à leurs appels, ils vont en aval jusqu'au Castanhalsinho, et toujours rien. Il est onze heures lorsqu'ils reviennent, je les envoie dormir, ils n'en peuvent plus; le sommeil les prend très vite.

Je veille, il me serait impossible de faire autrement sachant un de mes matelots perdu dans la forêt; je suis avec cette angoissante interrogation : vit-il encore? demain, sera-t-il encore temps de le sauver?

Ceux-là seuls qui connaissent la terrible Forêt Vierge et son hallucinante solitude, ceux-là seuls qui comme moi se sont égarés et ont passé une nuit ou deux dans l'horreur du Grand Bois, qui y ont été enveloppés par la mystérieuse terreur qui s'en dégage, qui savent l'ambiance de découragement qui y règne, pourront comprendre l'affreuse nuit d'inquiétudes que je passai.

Dans la gloire du matin, le soleil indifférent se lève radieux sur mon si petit campement triste et morose.

1. *Panem*, qui n'est pas chanceux, qui ne rapporte rien.

2. *Jabuti*, tortue terrestre.

3. *Signaux d'appel du canot*, pour donner la direction du canot ou le chasseur pour demander son chemin, 2 coups tirés très vite ; pour demander de l'aide ou du secours, 3 coups espacés.

4. *Sucuriju*, boa constrictor.

Mes gens divisés en deux troupes vont continuer la recherche de José Antonio. Je reste au campement avec deux malades qui peuvent à peine sortir du hamac. Toute la journée je suis dans une attente fièvreuse.

Il descend un canot qui vient du Rio Acary, je demande à ces gens de suivre

Bois mort sur la plage.

la rive droite jusqu'à l'igarapé Jaburú, de sonner de la corne sur ce parcours. Je les prie d'accoster s'ils entendent deux coups de fusil, car un de mes matelots, leur dis-je, s'est perdu dans le bois depuis la veille. Je leur promets une bonne récompense s'ils me le ramènent. Et peut-être par humanité, mais sûrement pour la récompense promise, je sus, plus tard, qu'ils firent consciencieusement ce que je leur avais demandé.

5 *heures du soir*. — Mes matelots reviennent fourbus, ils n'ont rien trouvé,

pas une trace de l'absent! ni feuilles froissées ni branches tordues ou coupées, rien. Demain j'irai dans la forêt, je veux retrouver José Antonio mort ou vivant.

Voyant ma peine, mes gens ne parlent qu'à voix basse. Dans la tranquillité du crépuscule du Grand Bois leurs voix me paraissent lointaines; et, comme rien n'est complètement indifférent, même à des demi-civilisés, la réalité de ma tristesse a une action immédiate sur eux, ils n'osent marcher, on dirait des ombres qui glissent dans la demi-obscurité attristante du sous-bois; de grandes chauves-souris au vol lourd, passant et repassant au-dessus de nos têtes, aident encore à rendre notre campement plus lugubre.

6 *heures.* — La nuit est complètement venue dans le bois, la largeur de la rivière fait qu'il y a un clair obscur, très terne, prêt à s'évanouir. Étant au milieu d'un silence que rien ne trouble, nous entendons en aval un faible bruit qui pourrait bien être un coup de fusil lointain. Nous répondons et vite quatre hommes sautent dans le petit canot, on leur fait passer des rames, des fusils, ils partent.

« Si c'est José Antonio qui appelle, tirez une salve, que je le sache plus vite. » Les dernières minutes d'une attente sont interminables et pleines d'angoisses.

Je vois, pendant l'espace d'un moment, le canot qui paraît voler sur l'eau, puis j'entends des coups de rames précipités, l'eau comme jetée à pelletées; enfin je ne perçois plus que le bruit des manches des rames frappant les bordages, et... ce bruit lui-même semble s'arrêter.

Et c'est ensuite une détonation formidable qui déchire l'air et qui, répercutée par les échos de la rivière, nous arrive sur les ailes du vent d'aval.

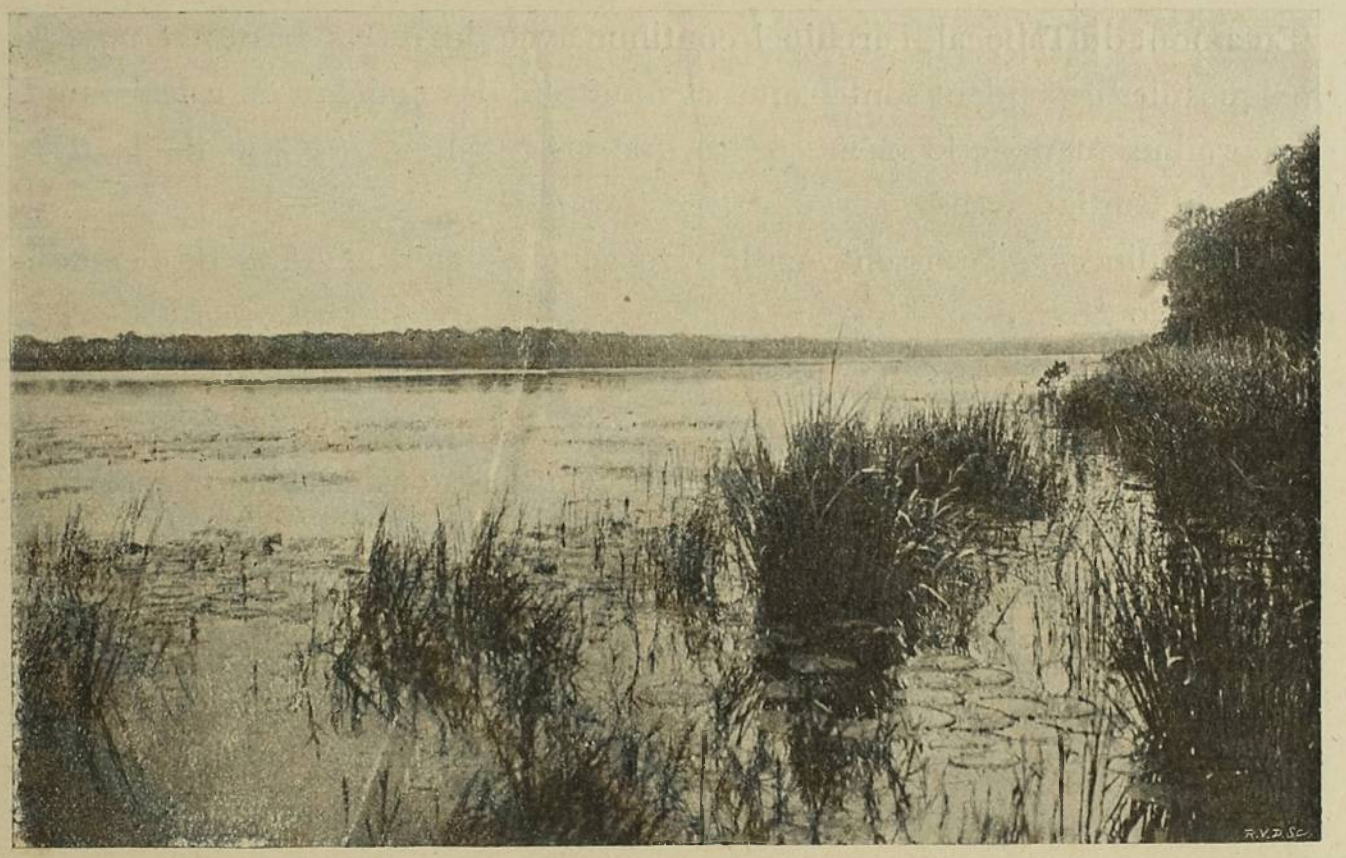
Comme par enchantement le campement est plein de bruits, de rires, le feu brille, le cuisinier fait du café pour le retrouvé qui doit en avoir grand besoin.

Lorsqu'il arrive, José Antonio a les yeux égarés d'un homme qui va devenir fou. Dès qu'il a mangé je lui dis d'aller se coucher, et lui défends de causer avant demain.

Ceux qui allèrent le chercher me disent : que lorsqu'ils ont tiré pour m'avertir, José a voulu se sauver dans le bois, il leur cria d'une voix suppliante :

« Ne me tuez pas! » Il a fallu descendre à terre et lui causer pour le faire embarquer.

Le lendemain il me conte qu'il a perdu la tête en se voyant égaré, qu'alors il suivit un igarapé et revint à la rive de la grande rivière, mais que se croyant en amont du bivouac, il est descendu en aval, et que ce n'est que vers quatre heures du soir qu'il a reconnu la presqu'île, et vu nos traces; alors, il a repris



Dans le lac.

le chemin d'amont. Il n'a entendu ni corne, ni coups de fusils, peut-être parce qu'au lieu de marcher immédiatement sur le bord il allait en retrait, les rives étant marécageuses ou ayant des brousailles épineuses. Il passa la nuit à cheval sur une branche d'arbre au bord de la rivière, son fusil devant lui et son sabre d'abatis près de sa main.

Enfin, ce cauchemar est fini. Je serais très reconnaissante à celui qui m'enseignerait un remède contre ma sensibilité excessive si déprimante et hors de mise en exploration.

Je vais visiter la rive droite. Je suis un sentier ouvert l'an passé pour la récolte de la castanha. Ces pauvres castanheiros ne s'imaginent point qu'ils ont passé à côté de la fortune. Ils viennent chercher quelques barriques de castanhas, alors qu'ils pourraient emporter des tonnes de caucho.

Le caucho est en quantité, j'en ai vu partout, sur les terrains un peu élevés, dans la région délimitée par l'igarapé Jaburu, le rio Canumã et l'igarapé du Tabocal.

En amont du Tabocal, l'archipel continue avec des terres basses et noyées. Quelques îles cependant sont hautes et montrent des couches de calcaires qui se reproduisent dans le même ordre que les couches de glaise de la terre ferme qui leur fait face.

Deux collines apparaissent sur la rive gauche : ce sont celles de l'embouchure du rio Acary.

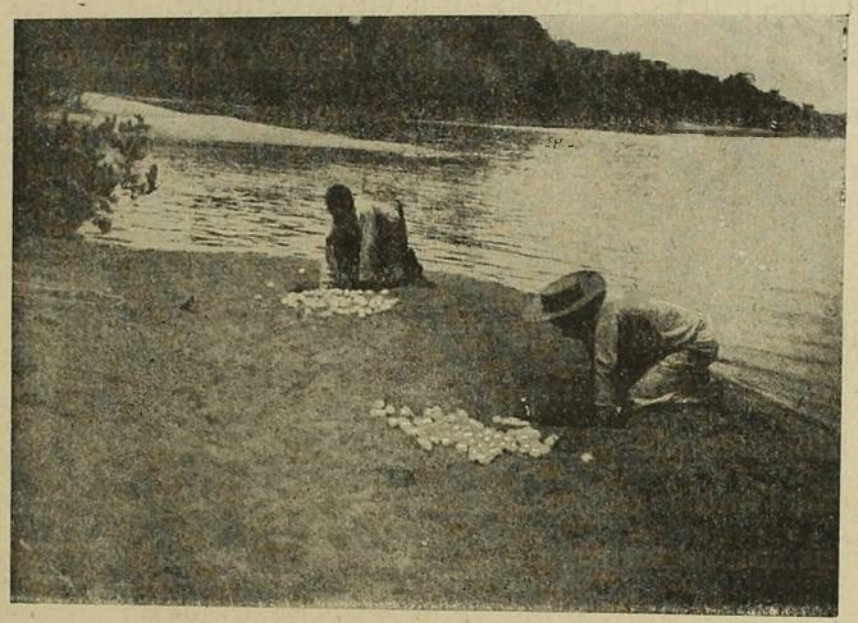
Au confluent du rio Acary, le rio Canumã perd son nom et prend celui de Sucundury.

Changeant de nom, la rivière ne change pas d'aspect. Je m'arrête au Jaraquy (maloca indienne) pour savoir comment s'appelle le lieu où je suis. Mais j'inspire une telle frayeur aux hommes aussi bien qu'aux femmes, que je ne puis obtenir le moindre renseignement. Cela est extraordinaire : ces Indiens sont habitués à voir des gens remonter la rivière, soit les regatões, soit les habitants d'aval et ceux du Madeira qui vont au caoutchouc. Alors? c'est moi personnellement qui suis la cause de leur grande frayeur; je ne me croyais pas épouvantable, et je le suis! Toujours l'éternelle histoire de « *la besace* ».

N'ayant rien pu obtenir de ces Indiens, en sortant du Jaraquy nous continuons à la grâce de Dieu. Nous suivons, rive droite, un canal d'environ trois cents mètres de largeur avec des îles en quantité, des îles alluvionnaires couvertes de végétations aquatiques. A 2 kilomètres en amont du Jaraquy, commence une région marécageuse, mais le marécage dans toute sa beauté, un paysage insoupçonné : sur les rives en bordures, de la boue nauséabonde, un limon fétide; puis de la vase un peu moins molle dans laquelle ont poussé, par un prodige de l'exubérante nature tropicale, des arbres rabougris, bossus,

tordus, mais si bien rangés en alignement qu'ils paraissent avoir été plantés; enfin, sur une profondeur d'environ 500 mètres, des herbes, des roseaux, dont les racines se plaisent dans la vase, où il serait imprudent de s'aventurer, et tout cela réuni fait un pays d'une indicible tristesse.

Tout d'un coup le canal se ferme, le marais se rapproche, ne laissant de libre qu'une rigole ayant de 15 à 20 mètres de largeur. Nous continuons cependant, car, dans ce canal étroit, l'eau court; cette eau vient de quelque part, il n'y a qu'à aller voir. Ce ruisseau va s'élargissant et se rétrécissant, les



Œufs de tortues.

rives restent toujours noyées, nous ne voyons de terre ferme nulle part.

Un élargissement subit. Nous sommes dans un lac, mais en amont, pas d'issues. Rive droite, une embouchure de deux cents mètres de largeur où nous entrons.

Nous sommes dans le plus joli igarapé que l'on puisse imaginer : sur un fond de sable coule une eau limpide, légèrement bleutée, et je ne dis pas fraîche, mais *froide*. N'est-ce pas le rêve, de l'eau froide dans ce climat!

Je laisse *Bemtevi* à quelques kilomètres de l'embouchure, il n'y a pas assez d'eau pour qu'il passe. Pendant qu'Estevão fera préparer le campement, je vais en amont avec le petit canot. Je relève cet igarapé pendant 15 kilo-

mètres seulement parce que de gros arbres tombés me barrent complètement le chemin ; pour les couper, il faut se mettre dans l'eau, et ce bel igarapé a un petit inconvénient : il a des raies en quantité. Lauro et José Bello, qui m'accompagnent, ont déjà failli être piqués.

Au point terminus de mon levé, l'igarapé avait 15 mètres. Il est encaissé entre des collines.

Le lendemain, je vais dans la forêt sur la rive droite. Estevão fait ouvrir un sentier, moi un autre. J'ai vu une dizaine d'arbres de caucho pas très éloignés les uns des autres. Estevão en a vu davantage.

Nous avons eu une forte averse de 3 heures à 3 heures 20 du matin; elle se continue par une pluie fine, une poussière de pluie, jusqu'à 11 heures. Dans cet igarapé sans soleil, nous grelottons ; les matelots ont du tafia pour se réchauffer, moi je désirerais que le bon Dieu me donnât un peu de soleil.

Descendant l'igarapé, je rencontre près de la bouche un vieil Indien qui s'appelle Camillo ; il est habitant de l'Apuhy ; il est venu faire un abatis sur la rive droite de ce ruisseau qui porte le nom harmonieux de Béribá. Pour sortir dans le Rio Sucundury, il y a le furo Bériba, en face de l'embouchure de l'igarapé, mais l'entrée est cachée par des végétations, il faut le savoir.

Camillo a dans son canot près de 2000 œufs de tracajas[1] et quatre tracajas : c'est sa récolte de cette nuit, il me vend œufs et tortues.

Nous arrivons très vite dans le Rio Sucundury, le furo est étroit et court ; il va sortir en face des îles du Béribá, en aval d'une plage magnifique qui s'étend au milieu de la rivière.

Sur cette plage se promenait un cafuzo, le vieil Amancio, de la bouche de l'Acary. Il a récolté dans sa matinée près 1000 œufs que je lui achète. Amancio n'est pas de la rivière, il est né en 1831 à Cameta, dans l'État du Pará, il est malhonnête et canaille. Les vieillards de par ici ne s'améliorent pas en vieillissant.

Avec le Rio Sucundury, nous n'avons plus les belles étendues du Canumã. La rivière ne dépasse guère 600 mètres de largeur et elle n'a plus assez d'eau

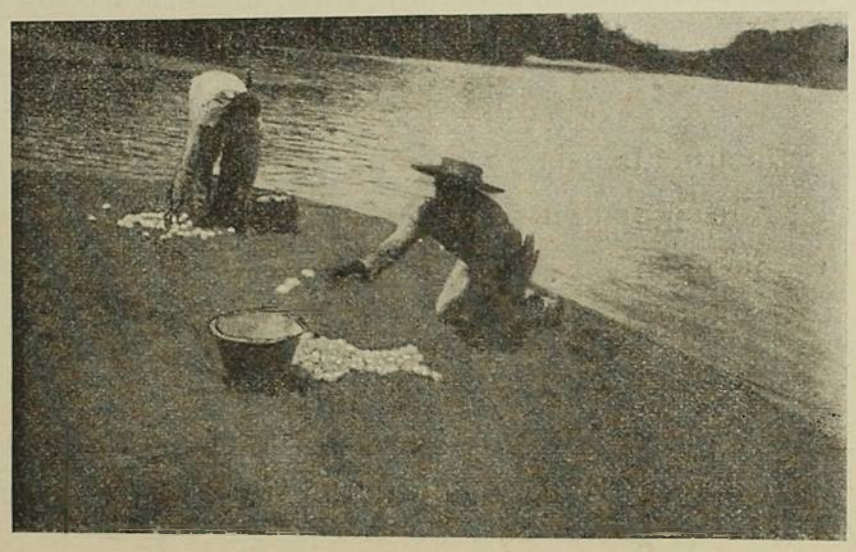
1. *Tracajá*, tortue d'eau douce.

pour de moyennes embarcations. Un petit bateau à vapeur, calant peu, pourrait remonter, pendant l'été, jusqu'à la bouche de l'Acary, mais ne passerait pas par ici.

La pluie ayant cessé, une petite île et une grande plage, au milieu de la rivière, en aval de l'Ariramba, nous sourient.

Je laisse à ceux qui restent aux canots le soin de faire le campement, et je vais explorer sur la rive gauche du Sucundury.

A 300 mètres à peine de la rive, j'ai déjà vu assez d'arbres de caucho pour



Œufs de tortues.

retourner au campement, mais le soleil n'est pas près de finir sa course, nous marchons encore vers le centre. C'est partout une richesse inouïe, les matelots qui sont avec moi courent d'un arbre à un autre : « Encore un, madame, un autre là-bas » ; d'un coup de sabre ils enlèvent un morceau de l'écorce, et un beau lait blanc sort en abondance.

Au retour, je constate que les arbres qui furent les premiers saignés coulent encore.

Puisque les gens de par ici ne connaissent pas le caucho, ils pourront suivre un de mes sentiers, ils seront édifiés.

Les œufs de tracajas, ayant été cassés avant mon départ, je fais le beurre à mon arrivée. 2800 œufs m'ont donné 10 litres 1/4 de beurre pur.

Et nous allons dans le soleil cherchant un passage, le lit de la rivière est peu profond, des plages à fleur d'eau nous barrent le chemin, nous louvoyons d'une rive à l'autre sans trouver une issue. Il arrive souvent que tous les matelots sautent dans l'eau pour alléger le canot, si cela ne suffit pas, avec leurs dos, ils le soulèvent un peu et le font glisser. Mais la plage du fond de l'eau est mauvaise pour cet exercice, le sable est mouvant et enlize l'embarcation, il faut alors faire un petit chenal, les rames servant de pelles, et ces exercices recommencent une dizaine de fois dans la journée.

Les îles que nous trouvons maintenant sont de terres hautes, comme les rives, avec un soubassement d'argiles diversement colorées et recouvertes d'humus.

Sur la rive gauche une très large bouche continue la direction sud de la rivière; d'après les renseignements de Camillo, ce ne serait qu'un lac où vient se déverser l'igarapé Guajará.

Autrefois ce lac Guajará possédait une grande aldéiá de Mundurucus. L'aldéiá portait le nom de Capella, parce qu'il y avait une chapelle bâtie par les Indiens; mais, je n'ai pu savoir ni à quelle époque, ni quel missionnaire serait venu jusqu'ici leur apporter la bonne parole, et je n'ai vu aucun vestige de ce passage.

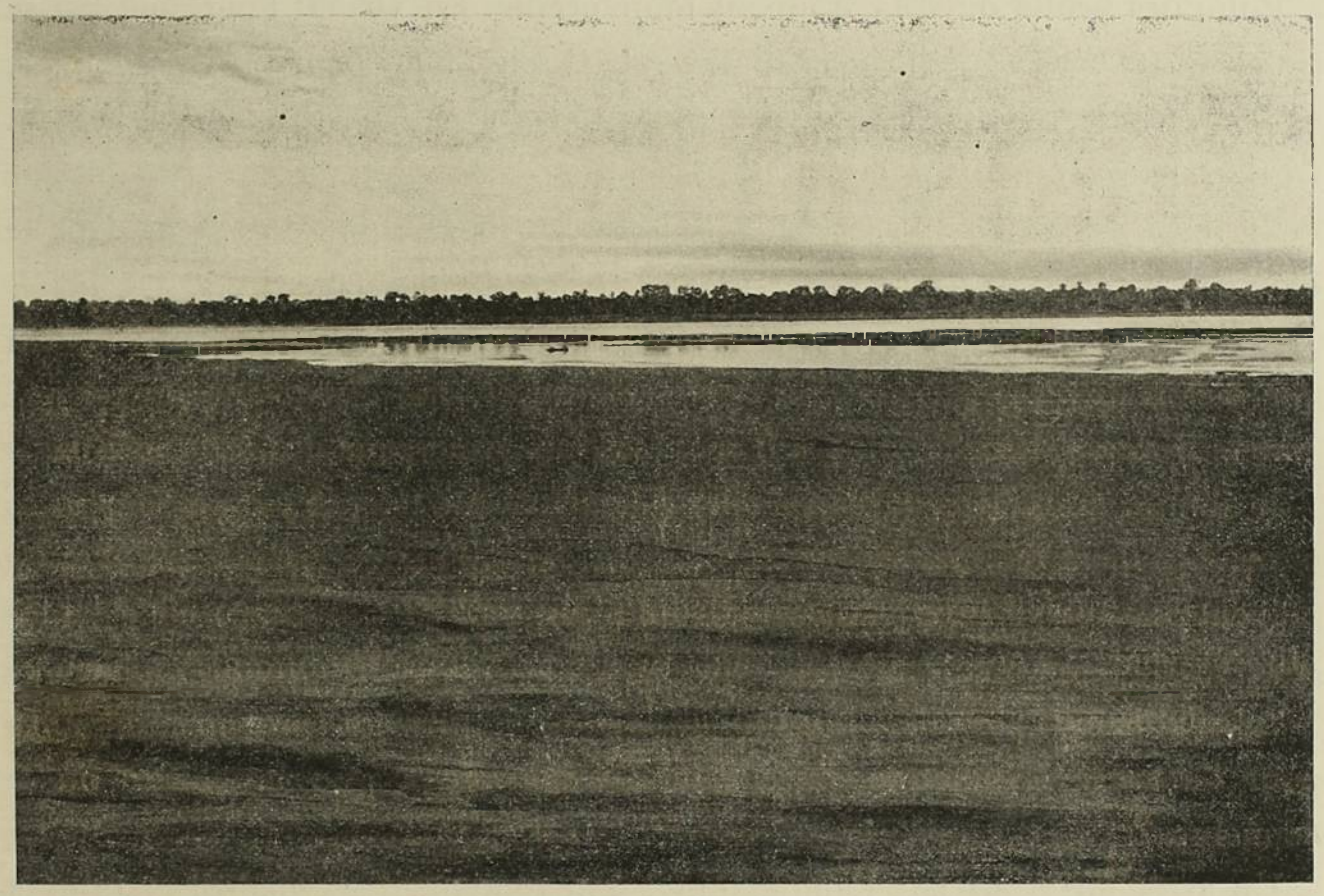
Est-ce un inconvénient ou un avantage d'avoir un guide? Je sais bien qu'un homme de la rivière à explorer, au milieu de gens qui lui sont étrangers, est un ennemi et un espion, mais, aujourd'hui, le guide nous aurait évité d'entrer dans un lac sans issue — qui finit dans le marais, — et lorsqu'il fut l'heure de bivouaquer il nous aurait été agréable d'avoir quelqu'un qui nous dise où nous étions susceptibles de trouver un emplacement qui ne serait pas trop malsain.

Samedi, 16 *septembre* 1905. — Nous n'avons pu trouver pour dormir qu'un campement véritablement défectueux, ce qui était déjà suffisant pour me contrarier. Mais le sort sans pitié voulut véritablement me combler de ses bienfaits, pour cela il m'envoya au milieu de la nuit, un violent orage avec un grand vent et une grosse pluie qui inonde tout sous la tente, ce qui m'oblige à passer le reste de la nuit dans un hamac mouillé; aussi me suis-je réveillée courbaturée, moulue, ankylosée.

Et le matin la pluie ne cesse de tomber fine, serrée, méchante, me pénétrant d'une humidité froide, mouillant ma boussole et mon papier Je suis d'une humeur exécrable et point n'était besoin d'une grande contrariété pour me mettre en colère.

Cette contrariété pourtant arriva.

Je vis de loin sur la rive gauche de la rivière, un campement d'Indiens avec



Une plage.

deux canots au dégrad, j'entends des gens causer, des chiens aboyer. J'espérai donc, pendant un moment, pouvoir causer avec quelques habitants de la rivière et avoir quelques renseignements. Mais lorsque j'arrive à ce campement je ne trouve plus personne, pas même un chien pour me mordre.

Aussi une grande colère m'envahit, il faut avouer que j'en avais le droit.

Décidément tout me contrarie en cette matinée, tout m'est hostile, tout s'acharne après moi, même le ciel qui est couleur de suie et qui force à la

mélancolie. Exaspérée par la fuite des Indiens je commande deux matelots. Ils partent avec Vagabondo tenu en laisse qui saura, tout petit qu'il est, retrouver la trace des autres chiens.

Chaque minute qui passe augmente ma colère. Oh! ces gens! ces Indiens! ces sauvages, je vais leur parler à ces hommes poltrons, leur faire honte de leur couardise, les obliger à me causer.

Enfin des bruits de voix frappent mon oreille. En voyant le groupe qui se présente ma colère tombe immédiatement. Ces hommes peureux... sont deux malheureuses Indiennes tremblant de froid dans cette forêt toute mouillée. La plus jeune porte un enfant de quelques jours et traîne à la main une malpropre petite fille; l'autre a trois jeunes enfants qui se cachent dans le morceau d'étoffe en lambeaux qui lui tient lieu de jupon.

Elles sont seules, les hommes sont à la pêche dans le lac, elles croyaient que c'était des seringueiros qui descendaient, et, me disent-elles, avec une grande tristesse dans la voix : « Il faut toujours avoir peur des seringueiros. »

Je donne ce qu'il faut pour couvrir l'enfant qui tète, il est nu sous cette pluie. Les deux femmes me demandent du tafia pour se réchauffer; elles ne boivent pas tout, la plus jeune me dit en ayant l'air de s'excuser : « c'est pour mon mari quand il reviendra, il sera mouillé ». Voilà une attention à laquelle je ne m'attendais pas, c'est la première fois que je vois une Indienne se priver pour l'absent. L'indienne pure vaudrait-elle mieux que la cafuza ou la mameluca?

Un arrêt forcé au lac Campinarana. J'ai toujours deux malades : Julio et Raymondo, et ce dernier est vraiment mal.

Tout en les soignant je fais le levé du lac Campinarana et j'envoie ouvrir des sentiers rive gauche.

La forêt des rives est presque toujours broussailleuse : ce sont d'épais fourrés, où l'on ne voit pas le gibier à quinze pas; des lianes courent d'un arbre à l'autre, enlaçant de gros troncs de leurs énormes anneaux; des palmiers bas et épineux, des bambous aux épines cruelles. Plus loin dans l'intérieur, le bois se nettoie, les grands arbres retenant presque tout l'air et toute la lumière, les végétations basses meurent.

Je commence à trouver fastidieux de dire que j'ai découvert des cauchaes à tel ou tel endroit, puisque partout où j'ai cherché, ou fait chercher, le caucho y a été vu en quantité.

Chose extraordinaire j'ai eu une visite. Les deux maris de mes deux Indiennes d'aval viennent avec elles. Leur visite est intéressée, bien entendu, ils ont trouvé le tafia bon. Après avoir bu du café et du tafia ils se sont vite habitués et commencent à mendier, ils voudraient tout ce qu'ils voient. Je

Dans les lacs.

leur donne de la poudre, du plomb et des hameçons, et, échange de bons procédés, ils doivent me donner une poule, ou du poisson frais, lorsque je passerai au Camayú, où ils habitent.

En amont du Guajará, toujours sur la rive gauche, j'entre dans le lac Caraná. De la rivière j'apercevais une très grande clarté, j'eus la curiosité d'aller voir.

J'ai trouvé un très joli lac, avec des rives assez fermes pour que l'on puisse y marcher sans péril, ce qui n'est pas l'habitude dans cette rivière où presque tous les lacs ont des rives de vase molle. Ce lac a des aigrettes (garças), des grands blancs (*magoarys*) en quantité et quelques canards sauvages. A notre

arrivée c'est une envolée d'ailes blanches dans le ciel bleu du plus joli effet.

Dans le Rio Sucundury toujours beaucoup de grands confluents d'igarapés ou de larges bouches de lac sur les deux rives.

Nous restons plus de deux heures en face des capueras[1] do Laborde, nous sommes en panne devant des fonds de sable avec vingt-cinq centimètres d'eau. Bien qu'ayant un très faible tirant mon grand canot cale encore trop pour passer. Il a fallu ôter de la charge et avec le petit canot aller la déposer à la bouche du lac das Piranhas, et bien qu'allégé, il faut encore soulever *Bemtevi* pour le faire glisser.

J'entre avec *Pacú*, le petit canot, dans le lac das Piranhas. Quel paysage splendide, on penserait être dans un parc immense, le pourtour du lac est entouré de gros arbres, qui semblent avoir été plantés en alignement; de plus, ces arbres paraissent être du même âge, ils ont un diamètre variant de 25 à 30 centimètres; tous sont pourvus également d'énormes bosses, pareilles à de monstrueuses verrues, d'une hauteur presque uniforme avec des branches en forme de disque, ornées de maigres touffes de feuilles, donnent à ces arbres un aspect caractéristique : des têtes maigres sur de gros corps. Faisant suite au lac, il y a un ruisseau étroit, mais il faut chercher au milieu des végétations; des arbustes de 1 m. 50 à 2 mètres poussés dans l'eau et formant comme un clayonnage serré en défendent l'entrée. Deux fois nous nous sommes égarés au milieu de ces claies; nous arrivions au marais sans issue, il fallait revenir.

Aussitôt dans l'igarapé, cette région lacustre finit, ce sont des terres hautes (surtout sur la rive droite) bordant un igarapé étroit mais très propre, pas d'arbres tombés, pas de végétations ennuyeuses. Rive droite, nous trouvons des traces d'un ancien campement, sans doute des chasseurs, mais sûrement des Indiens. Cela se voit de suite à la forme du mouquem[2] et à la manière dont était construit le carbet qui est tombé; et il n'y a pas plus de six ou sept mois que les feuilles qui le recouvraient ont été coupées.

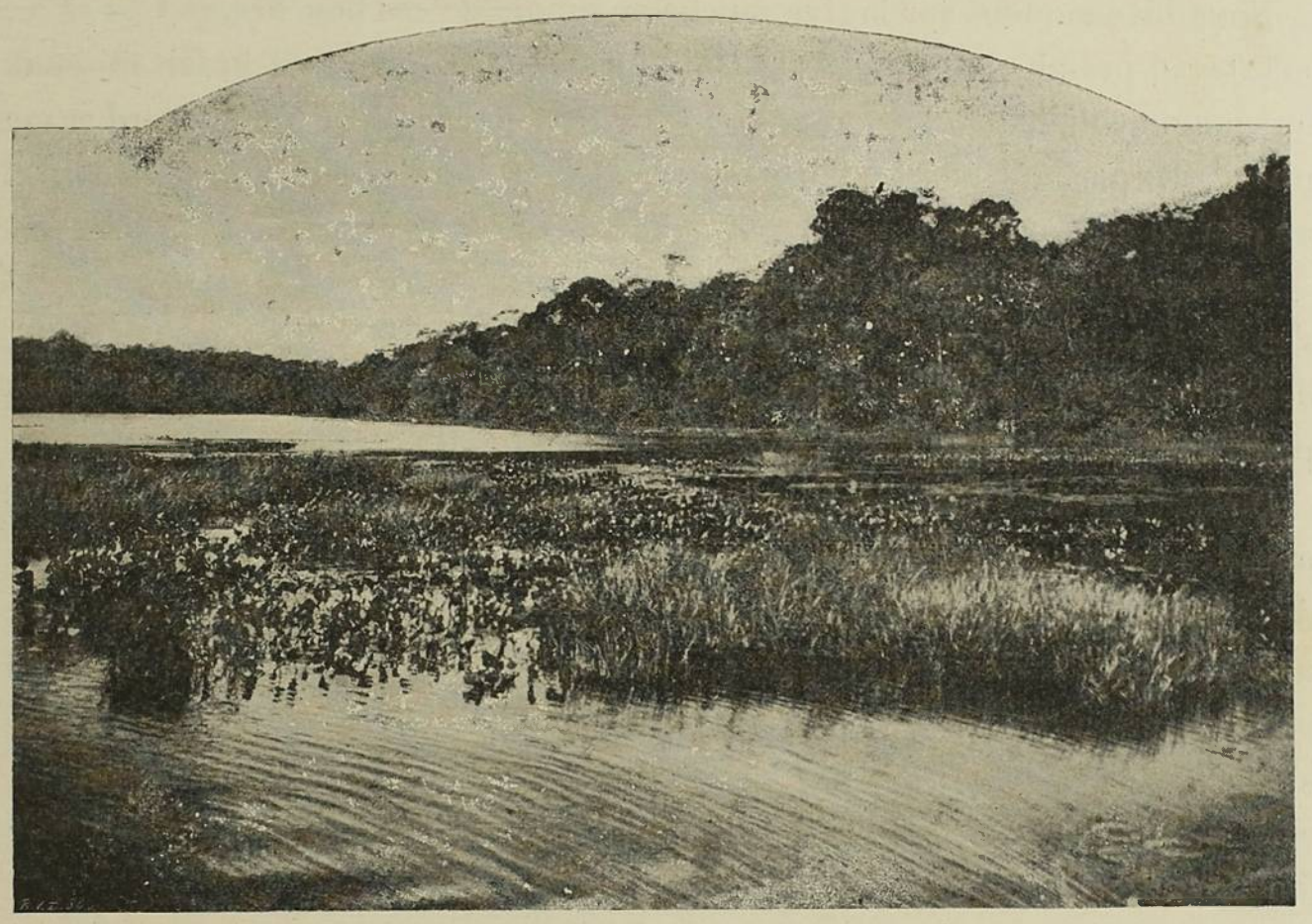
Je ne saurais définir pourquoi, mais j'ai l'impression que cet igarapé est habité et les trois matelots qui m'accompagnent sont du même avis, peut-être parce

1. *Capuera*, abatis abandonné.
2. *Mouquem*, boucan pour boucaner la viande ou le poisson.

que sur les rives nous rencontrons des branches coupées çà et là, mais coupées avec un mauvais sabre d'abatis à différentes époques.

L'igarapé et le lac sont très poissonneux, c'est par bandes que nous voyons les piranhas, les jaraquys, les curimatás, il y a aussi beaucoup de raies.

Lorsque nous rentrons de notre petite excursion il fait nuit noire, même dans



Végétations de lac.

la rivière, la lune ne se montrant que très tard, mon campement est déjà en émoi, personne n'a voulu dîner. Ce sentiment d'inquiétude m'étonne de la part de mes matelots. Qui sait? En étant sévère, juste et bonne envers eux, arriverai-je à améliorer ces mauvaises têtes qui ne sont, peut-être, que des révoltés.

21 *Septembre*. — Partis de très bonne heure, nous ne faisons qu'une vingtaine de kilomètres parce que la rivière continuant a être ensablée, le travail est plus dur et mes gens sont très fatigués.

Depuis, et en face, des Capueras de Laborde sur la rive gauche du Rio

Sucundury jusqu'au Rio Camayú il y a de grandes collines qui semblent se continuer dans l'intérieur.

Rive droite, de très larges bouches, quelquefois barrées par des végétations basses. Ce ne sont que les déversoirs du très grand lac Curralino dont les marais, paraît-il, vont rejoindre et se confondre avec ceux du lac das Piranhas.

Nous bivouaquons sur la rive gauche en amont de ces bouches.

Estevão prend son fusil et va dans le bois chasser, comme il le fait toujours lorsque nous nous arrêtons assez tôt. Il revient une demi-heure plus tard et me prie d'aller avec lui, il a trouvé quelque chose et il croit qu'un homme a été tué un peu en amont d'ici.

Je pars immédiatement, Estevão va en avant me montrant le chemin. Il s'arrête devant un japá[1] d'un côté sort un morceau d'étoffe, qui a dû être noire, de l'autre côté un canon de rifle, tout près du japá il y a 2 mólhos[2] de tabac pourri et un coui plein d'eau. Qu'est-ce que nous allons trouver là-dessous ?

Du bout de mon fusil je fais sauter très loin ce japá qui a l'air d'un cercueil, nous trouvons quelques marchandises détérioriées et en pleine décomposition : deux paniers de farinha que les fourmis ont mangée, une couverture pourrie, une boîte en fer avec des chansons copiées par ou pour un nommé Nilo, du papier à cigarettes, quatre milreis en papier, des devants de corsages perlés, des sifflets, deux paires de ciseaux, un briquet, quelques balles 44, un rifle Winchester 44, le tout inutilisable, sauf le rifle qui bien que rouillé fonctionne.

« C'est de la pacotille de juif », me dit Estevão. Mais comment a-t-elle été apportée ici, et par qui? Est-ce le produit d'un vol? le voleur n'aurait pas laissé le tout s'abîmer. De plus un homme n'est pas venu ici sans canot, où est son embarcation, où est la trace de son passage? Dans ce pays-ci on abandonne une personne, homme ou femme, mais de la marchandise, jamais. Nous cherchons dans un périmètre assez grand, nous ne trouvons aucun vestige, ni de passage, ni de lutte, ni ossements.

La nuit va venir, nous retournons au campement. Estevão conte sa trou-

1. *Japá*. banne faite de feuilles de palmiers.
2. *Molho*, carotte de tabac.

vaille et nos recherches. Aussi plus d'un matelot ne dort pas tranquille cette nuit-là, ils ont tous un peu peur des revenants.

La rivière devient plus étroite en amont du lac Curralino, mais, après avoir laissé la rivière Camayú, affluent de la rive gauche, elle mesure à peine 150 mètres. Le Rio Camayú est plus large à son confluent que le Rio Sucundury.

A ce Camayú je vois bien les deux cases de mes Indiens du Guajará, mais ils nous ont entendus venir et ils se sont cachés. C'était à prévoir.

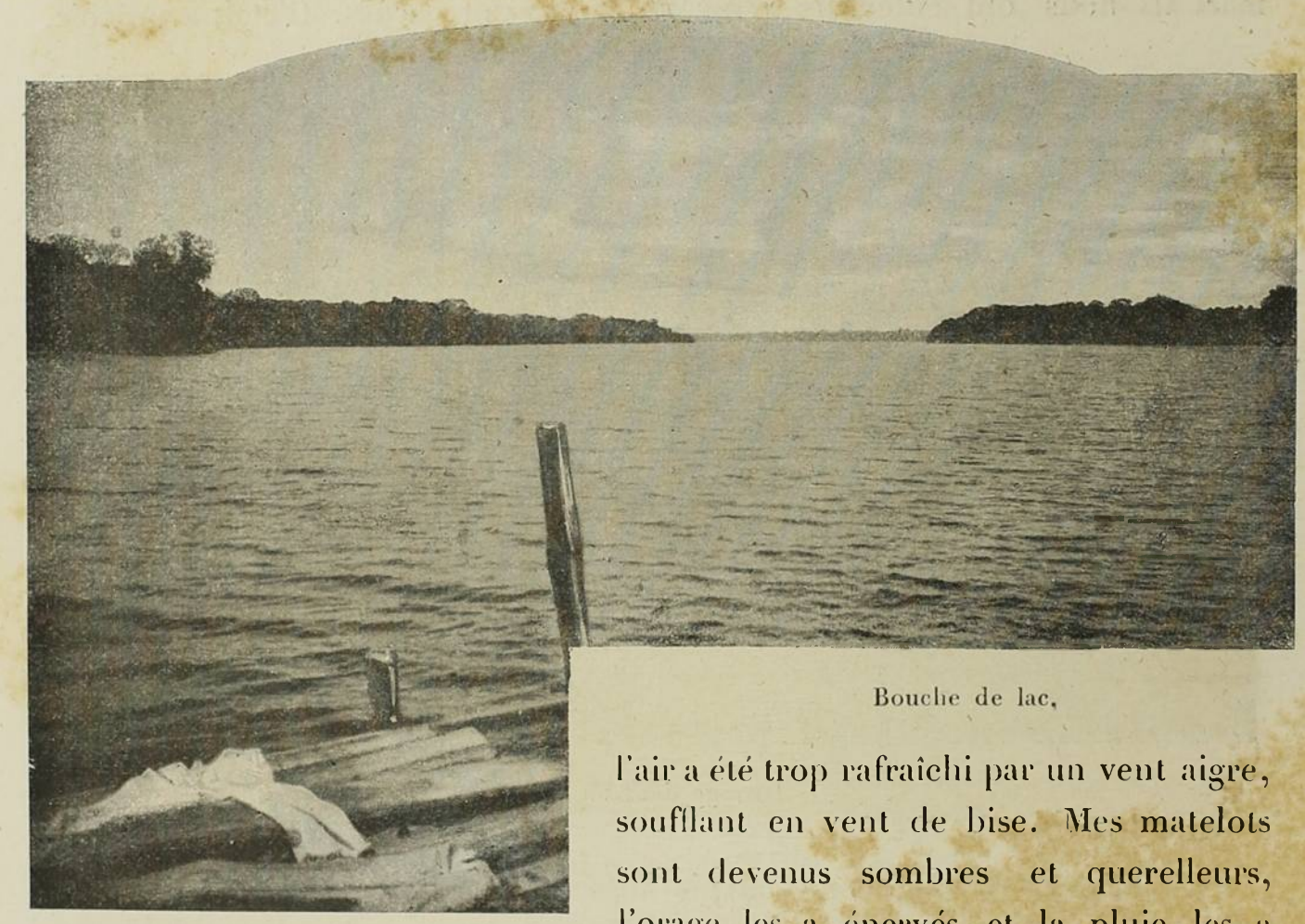
Barrage dans un lac.

En amont du Camayú, après avoir laissé le lac Jandiá, sur la rive droite, nous nous trouvons à un confluent. Il se présente deux bouches, l'une plus large, l'autre plus profonde; elles n'ont pas plus de courant l'une que l'autre, l'eau est de la même couleur; nous prenons la plus profonde, celle de la rive droite. Il ne faut pas se fier aux apparences, nous sommes hélas! engagés dans un parana étroit et sec, où il faut être toujours dans l'eau pour soulever le canot; une fois il nous faut décharger presque complètement *Bemtevi*.

Et il nous arrive une tempête : éclairs splendides, roulements prolongés et proches du tonnerre, grand vent, pluie abondante; nous sommes copieusement

servis. Oh! cette pluie qui bat de toutes parts, elle semble tomber horizontalement, nous sommes mouillés tous et complètement; à l'arrière du canot, sous la tolda, où sont les malades, le vent a chassé, la pluie s'est engouffrée; la malle de produits photographiques a pris une douche, j'ai eu quelques boîtes de plaques perdues.

Et nous grelottons; après cet orage, il y a un abaissement de température,



Bouche de lac.

l'air a été trop rafraîchi par un vent aigre, soufflant en vent de bise. Mes matelots sont devenus sombres et querelleurs, l'orage les a énervés et la pluie les a exaspérés. Je sens que je n'ai pas le droit d'être nerveuse. C'est le moment d'appeler toute ma vaillance à mon secours, c'est seulement mon grand calme qui peut leur en imposer, les maintenir en discipline.

Enfin nous sortons de ce parana, aux capricieux méandres, nous avons fait le tour de l'île de la Caruara (bien que je n'y ai rencontré aucune Caruara). En amont de l'île le Sucundury s'est élargi un peu. Nous passons successivement devant deux grandes « Barreiras » murailles de glaise et de sable de 18 à

20 mètres de hauteur descendant à pic sur la rivière. Ces murailles, pareilles à des forteresses, sont d'un effet très joli et inattendu, car, se trouvant à des changements de direction, on ne les voit que lorsqu'on en est déjà très près. La couleur dominante est le rouge éclatant, mais il y a aussi de très beaux roses à côté de divers jaunes allant jusqu'au blanc, sur tout cela, quelques touffes vert

Bords de rivière.

émeraude font ressortir encore davantage la beauté du coloris de ces verticales mosaïques.

Sur la rive droite, la bouche du lac Castanha est aussi large que le Rio Sucundury, elle est beaucoup plus profonde; de son confluent on aperçoit, à 1 kilomètre 500 environ, de grandes collines.

Sur la rive gauche, dans le marécage, il n'y a que des palmiers jawarys, à l'exclusion de toutes les autres végétations, qui viennent d'habitude dans les marais.

En amont du lac Castanha commencent les premières cases de seringueiros[1], mais ces premiers seringães[2] ne sont point travaillés cette année; j'ai passé successivement devant six exploitations délaissées. Les premiers travailleurs sont à São Miguel, où, malgré une attente d'une demi-journée, je n'ai trouvé personne ni dans la maison, ni dans les chemins qui vont au caoutchouc où j'ai envoyé mes matelots à la recherche des habitants, ni dans l'igarapé qui est en amont.

Il y a trois personnes à São Miguel, puisque trois hamacs sont suspendus. Vais-je attendre ces seringueiros pour leur demander des renseignements? A quoi bon, ou ils diront qu'ils ne savent rien, ou ils m'induiront en erreur.

De l'hostilité, toujours! Cela arrive dans toutes les rivières, mais ici je la devine davantage. Peut-être parce que je comprends également que mon personnel haineux, m'est ennemi : cette blanche à qui il faut obéir, qui les oblige à travailler, qui voit tout (on ne peut même pas « chaparder » du tafia), qui n'a pas peur, ils la détestent.

Je me rends bien compte que ces gens, pris au hasard, pensaient n'en faire qu'à leur tête; après plusieurs essais infructeux de révoltes, ils sont domptés, mais je les sens frémissants, prêts à mordre.

J'en éprouve une grande tristesse, et j'ai tort; être triste c'est presque perdre courage; après tout, quand je disparaîtrais, qu'y aurait-il de changé sous la calotte du ciel? Quand bien même je m'anéantirais, cela n'empêcherait pas que subsistera l'incompréhensible mystère, dont un instant il m'a semblé entrevoir, moi éphémère et limitée, la grandeur éternelle et infinie. J'aurais beau ne plus être, je sais, je sens, que ce que j'ai vu être et qui s'ignore demeurera éternellement dans l'Infini.

Quelle antinomie : l'Infini, qui s'ignore, demeure, la conscience s'anéantit!

1. *Seringueiro*, homme qui coupe le caoutchouc.
2. *Seringal*, sing., *seringães*, pl., réunion de caoutchoutiers.

CHAPITRE III

De la première Cachoeira a la Bocca do Urucú.

Arrivée aux cachoeiras. — Premiers rapides. — Cachoeira Acará. — *Bemtevi* a un trou. — Une paillote sale. — La pluie d'orage. — Bûcherons et chasseurs. — Une bonne nouvelle. — Un Indien. — Je suis à Santa-Maria. — Départ à la recherche de campos. — Le sentier. — Les carrascas. — Campinas. — Le Grand-Bois. — Les hyménoptères aiment Manoel. — Retour. — Dans les cachoeiras. — Mourinho. — Mourão. — Cayará. — Arreganhado. — Sapucaya. — Castanha. — Deux seringueiros. — Rivière fleurie. — Bériba. — Delphino. — Beribasinho. — Pedranera. — L'hôpital de l'igarapé Pedranera. — 7 malades. — Remèdes. — José Lyra. — Départ pour la chasse. — Repos forcé. — La fièvre. — Pensées de fiévreux. — Départ de Raymondo et de Julio. — Retour des chasseurs. — Un nouveau fiévreux. — Départ en amont. — Santo-Antonio. — La fièvre. — Brouillard. — Irussú paillote. — Miriti. — Canot sans rameur. — 2 paillottes, 2 indiens. — Fonds de rivière. — A Curuça. — Pimentel castanhães. — Pierres. — Paraiso. — Une quarteronne. — Airy. — Santa-Isabel. — Igarapé Santarem. — Pedro Nuñes et ses 12 seringueiros. — Piracuara : 2 femmes. — S. José. — Carbet paillote, case, palais. — Bocca do Urucú.

Dimanche, 21 *septembre* 1905. — Jusqu'à présent, c'est-à-dire quelques kilomètres en amont de São-Miguel, le courant, bien qu'existant, n'était point apparent, et pas difficile ni fatigant à remonter; maintenant l'eau commence à vivre, elle court, nous voici dans les rapides [1], annonçant que les cachoeiras ne sont pas très éloignées.

Allons courageusement livrer l'assaut aux cataractes du Rio Sucundury. Nous avons, avec un effort continu, pendant des semaines et des mois, les fatigues, les privations, la maladie et les souffrances en perspective, et en réalité.

1. *Rapide*, courant causé par la pente de la rivière et qui forme généralement des bouillons.

Chaque cachoeira, dans chaque rivière, est différente des autres; c'est une guerre contre la force et les tourbillons de l'élément liquide, qui doit être faite chaque fois de différentes manières, dans de nouvelles conditions, selon la hauteur des eaux.

En aval de l'igarapé Cabassú, tenant toute la largeur de la rivière, des pierres à fleur d'eau, avec quelques têtes qui émergent, forment les premiers rapides qui sont passés à la perche sans difficulté.

A un kilomètre en amont de l'igarapé Cabassú, c'est la cachoeira Acará, qui s'étend sur une longueur d'environ 3 kilomètres. Ce n'est également qu'une suite de rapides, mais ils sont ennuyeux, car il n'y a point de canal, ni sur la rive droite, ni sur la rive gauche; l'eau cherche un chemin, s'épandant, elle va de çà delà, entre de grosses pierres.

Nous avons à moitié passé la cachoeira Acará lorsqu'une pierre, à angle aigu, qui se trouvait dans le canal où nous étions, à environ 30 centimètres de fond, qui était donc invisible, entra dans la coque de *Bemtevi*; aussitôt se produisit une voie d'eau, qui menaça de tout mouiller et de nous faire naufrager. Et voilà tous mes marins d'occasion à regarder bêtement l'eau monter dans le fond du canot.

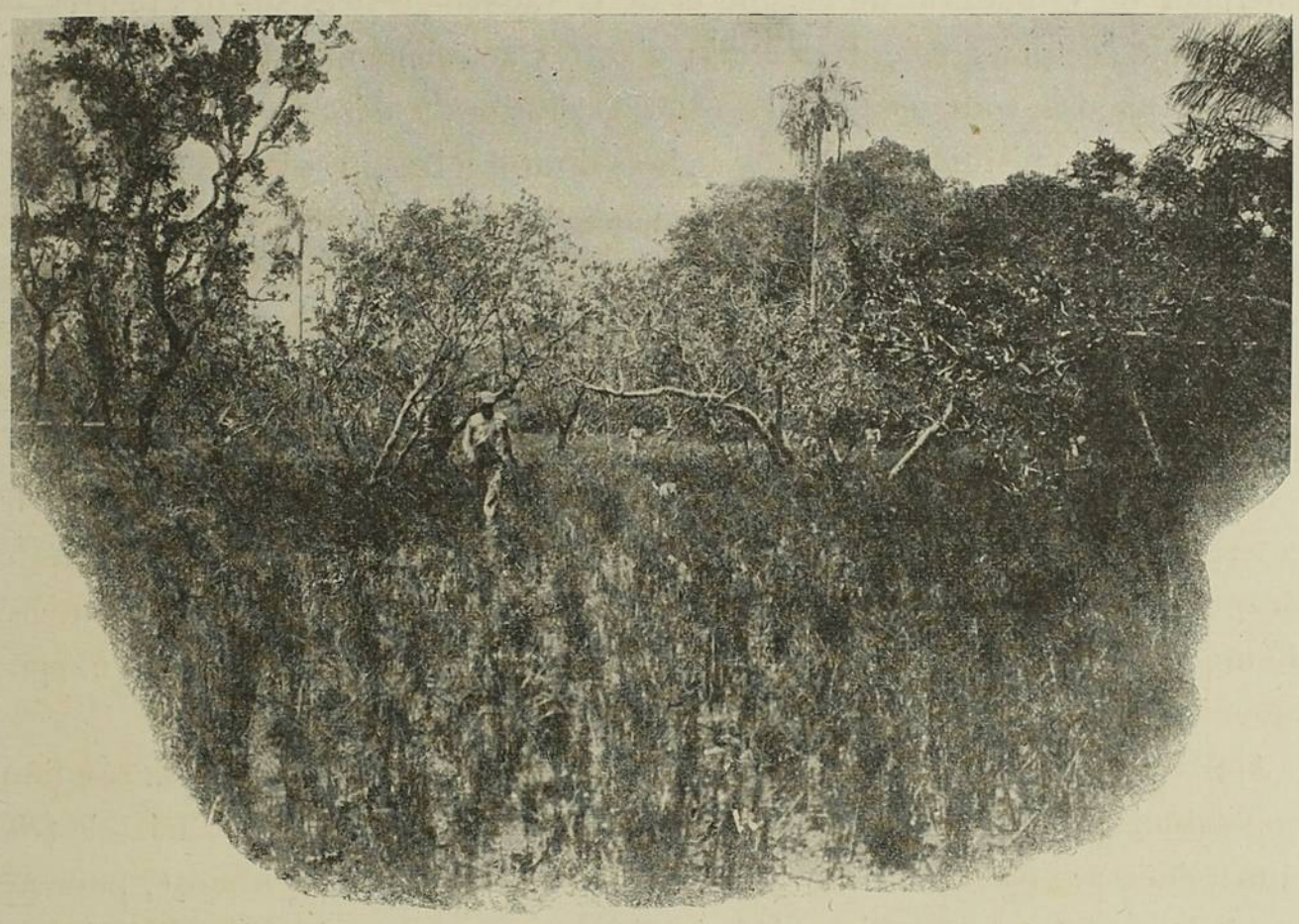
J'étais, comme d'habitude, sur la tolda de *Bemtevi*, je saute sur le banc et pousse à l'eau deux matelots stupides qui me gênaient. Estevão, Jose Bello, Lauro et moi déblayons pour arriver à un énorme trou, que le gros pied du grand Lauro a peine à fermer. J'avais commandé deux hommes pour tirer l'eau du canot, et les autres sont là autour de l'embarcation, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, hébétés, ils nous regardent travailler. Si en voyage nous sommes attaqués, je ne puis compter sur ces gens; ils se laisseront tuer stupidement, ils n'ont ni sang-froid, ni initiative.

Avec le petit canot nous transportons tout le chargement de *Bemtevi* à terre: sur la rive gauche, dans un terrain en pente et pierreux qui ne peut servir de campement; et sur la rive droite, au-dessus de berges hautes descendant à pic, les paniers de farine sont montés avec des cordes jusqu'au sommet. Fiévreusement nous cherchons un emplacement pour camper; la pluie d'orage nous menace et la charge est jetée, semée, éparpillée un peu partout. Nous ne

pouvons en couvrir qu'une petite partie. Nos vivres sont exposés, il faut les sauver, car sans eux mes matelots ne marcheraient pas.

Mon voyage finirait-il ici bètement?

En aval nous savons que nous ne trouverons rien, nous allons donc en amont. Estevão, Manoel et moi, à un coude de la rivière, sur la rive droite, nous trou-



Campina.

vons une paillote abandonnée. Enfin, je laisse Manoel pour déblayer le chemin qui mène à la baraque, laquelle est tout là-haut; l'exubérante végétation équatoriale a fermé le sentier. Estevão et moi nous retournons chercher les gens et les vivres. Jusqu'à sept heures du soir il y a un va-et-vient continuel.

La paillote est vieille, et sa toiture laisse passer l'eau; deux matelots montent étendre les tentes au-dessus; puis, nous sommes avec les fourmis de feu, avec les chiques (puces pénétrantes) et les scorpions.

La farine de manioc, le riz, le café, le sucre, les hamacs et l'appareil photographique sont à l'abri, quand la pluie qui, depuis 3 heures de l'après-midi nous menace, se laisse tomber. Elle est brutale, elle cingle, elle s'engouffre sous la paillote, elle emplit la rivière, elle obscurcit le ciel.

Nous la recevons stoïquement, quelques matelots s'en vont encore en aval chercher de la batterie de cuisine et de la vaisselle restées sur des pierres, et ramassent ce qu'ils voient ça et là; d'autres nettoient un coin de la paillote, d'autres encore vont couper des rondins destinés à faire un « lit » pour les provisions; le cuisinier se procure le bois dont il a besoin.

Et moi, je ne puis rien faire, pas même changer de vêtements, ma moustiquaire, qui me sert de chambre habituellement, n'étant pas tendue. Je suis dehors, dans le vent et dans la pluie, le tonnerre gronde, des roulements sinistres passent au-dessus de ma tête; à chaque nouvel éclair choses et gens paraissent recevoir une commotion électrique.

Avec ce noir qui m'environne, dans cette pluie sifflante, je me sens seule sur la terre. Oh! les longues heures de dégoût et d'affaissement que je passe dans le Grand Bois, la grande tristesse qui m'étreint le cœur, avec la prostration entière de mon être vaincu par la fatigue! Sentir l'abandon complet, sans aucune espérance! Pourquoi lutter, puisque la vie est morne et sans couleur?

Après une dépense considérable de force, le découragement est la réaction inévitable, l'énergie s'amollit dans ce milieu chaud et humide. Ici, c'est le climat énervant par excellence : il faut de l'action, de l'action intense, pour ne pas être tenté d'en arriver à la plus simple et, somme toute, à la très désirable solution, à toi, « divine mort », qui fait tout oublier.

Le lendemain matin Estevão va, avec des matelots, chercher, *Bemtevi* qui est resté en aval, au milieu de la rivière, la proue hors de l'eau sur des pierres sèches.

Le dommage n'est pas très grand, notre canot n'a qu'un trou où l'on peut passer facilement le poing.

Deux hommes vont à la recherche d'un arbre, un itaúba[1] si possible, ils

1. *Itaúba-acrodiclidium*, réputé imputrescible.

emportentà manger, car ils doivent abattre l'arbre et tirer une planche dans leur journée. Ceux qui ne sont pas employés au séchage des vivres et des vêtements iront dans le bois : deux chercheront du brai pour le canot, les autres chasseront.

Le soir, ceux qui sont allés dans la forêt ne me rapportent point de gibier,

Campina.

mais une nouvelle qui me fait plaisir : ils ont vu des carrascas. Les carrascas, généralement, précèdent les campos (savanes), ce sont les intermédiaires entre le bois et le campo; elles se composent d'arbustes qui poussent espacés les uns des autres, et de quelques maigres touffes d'herbes.

Je résolus d'aller explorer ces carrascas; si je pouvais découvrir des campos dans cette région j'en serais vraiment contente! Je vais attendre pour partir que *Bemtevi* soit réparé. Je n'ai certainement pas besoin de mon grand canot

pour traverser la rivière, mais il est au sec, et le laisser au radoub n'est pas prudent, il peut survenir une petite crue; puis, il se fatigue, appuyé comme il l'est, sur un seul bordage.

26. — Un matelot vient en courant pour m'annoncer une nouvelle : « Madame, Madame, un caboclo (Indien) qui accoste ! » Il est vrai que la chose est extraordinaire.

C'est un seringueiro (qui coupe le caoutchouc), il habite en amont d'ici; hier au soir, en pêchant, il a vu de la lumière de notre côté, aujourd'hui il vient voir ce qu'il y a de nouveau à Santa Maria.

Santa Maria! Je suis à Santa Maria, au Grand Magasin, au Grand Dépôt, à la Grande Exploitation du Grand homme de la ville de Canumã, de ce métis qui tant me parla de ses possessions de Santa Maria dans le Sucundury! Il pensait donc que je n'arriverais pas jusqu'aux cachoeiras pour me conter tant de mensonges?

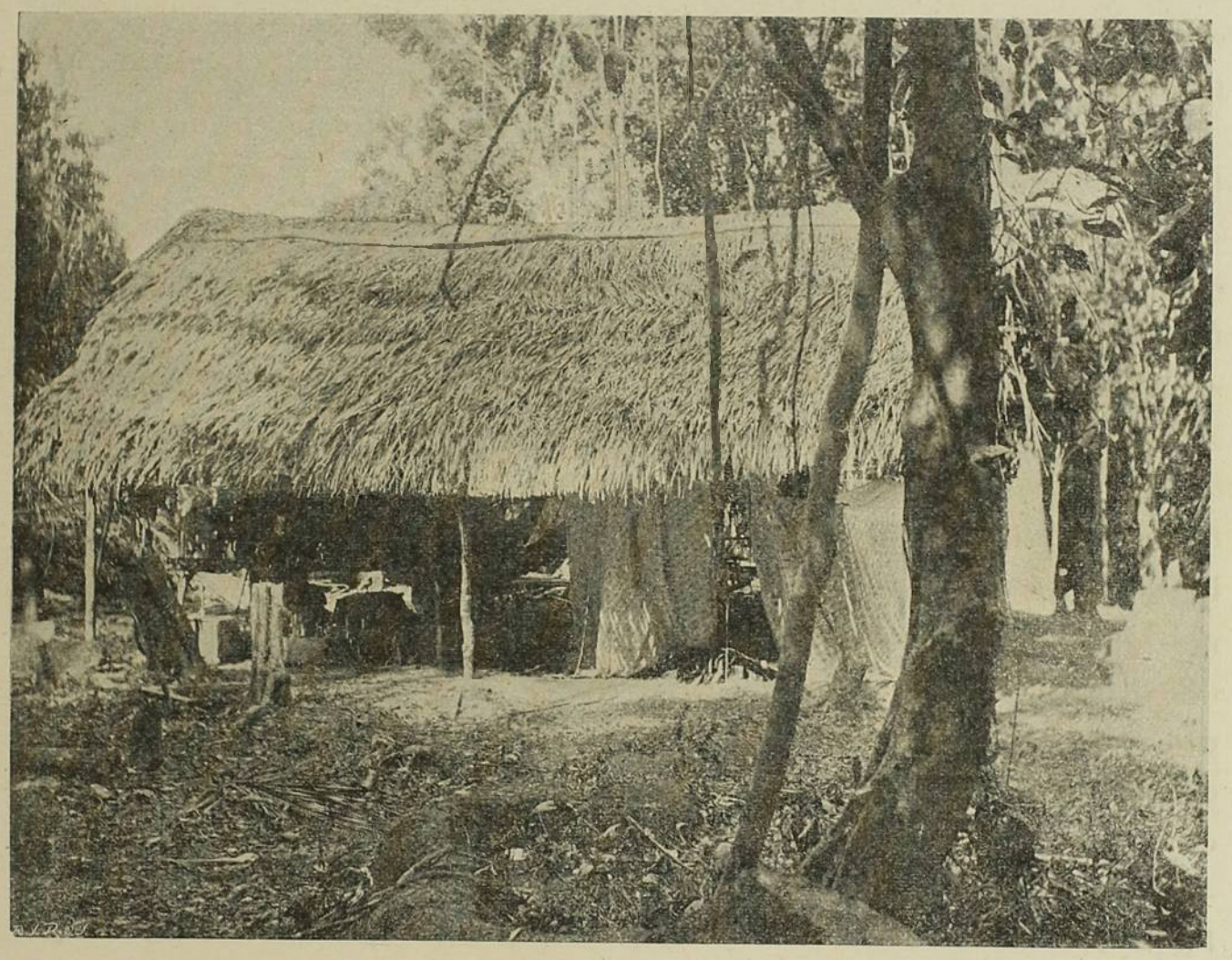
Par un soleil riant je traverse la rivière avec cinq hommes : José Bello, Lauro, José Antonio, Manoel et Antonio; nous allons chercher des campos. Je fais emporter un minimum de charge : un sac de farine de manioc, un jambon, quatre boîtes de lait condensé, un gobelet, deux litres de tafia, un hamac pour moi, chaque homme a son équipement réglementaire : un winchester, des balles, un sabre d'abatis; moi j'ai mon revolver (bien inutile), mon poignard, ma boussole, mon carnet, un podomètre attaché à ma jambe; n'étant pas chargés, nous sommes dans d'excellentes conditions pour fournir une bonne moyenne de kilomètres.

Après avoir franchi environ six kilomètres, en ligne droite, mais qui en font aisément le double par le sentier tortueux que nous suivons (il faut éviter les accidents trop brusques de terrain, contourner des arbres tombés, éviter des bosquets de palmiers épineux), nous sommes dans les carrascas, et, bravement, nous nous y engageons, malgré l'air chaud qui en sort.

Le sol est dur, avec des petits cailloux pointus et de grosses racines pareilles à d'énormes serpents; ces racines nous font trébucher à chaque pas. Nous avons nos pieds sur du feu, des herbes prenantes et coupantes s'attachent à nous; nous sommes emprisonnés dans des arbustes d'une hauteur moyenne

de 2 mètres qui emmagasinent la chaleur; l'atmosphère est étouffante, sèche, sans air, le ciel est sans nuage, et le soleil déverse sur nous ses plus brûlants rayons, nous sommes dans une fournaise, nos yeux sont injectés; que le ciel nous préserve de la congestion!

Une petite campina sèche, avec un peu d'herbe encore verte et entourée



Paillote.

de miritis, nous paraît délicieuse, car il y souffle un peu de vent; nous la traversons dans sa plus grande largeur, allant de l'est à l'ouest; puis, nous nous retrouvons encore dans des carrascas, mais pour peu de temps, le grand bois recommence : c'est une vallée d'igarapé... avec de l'eau propre.

Le chemin, que j'ai fait ouvrir d'avance, s'arrête au commencement de la

campina, maintenant il faut sabrer pour faire un sentier, et c'est long.

Encore une petite campina, puis c'est le Grand Bois, le bois des grands arbres où je rencontre beaucoup de piassava (*attalea funifera*), des cèdres blancs (*cedrela odorata*), des jatobas (*hymenea courbaril*) en quantité et du caucho (*Castilloa elastica*), et la forêt continue belle; imposante, les fûts de ces gros arbres paraissent autant de gigantesques colonnes soutenant un dôme de verdure, et la belle terre que nous foulons ne ressemble en rien à la terre dure, maigre, sablonneuse, caillouteuse du campo.

Je fais ouvrir des sentiers au nord; au sud, nous retombons toujours dans la forêt vierge.

Je retourne à la première campina, la Grande, et, au nord comme au sud, ce ne sont que des carrascas, nous n'apercevons point de campo. Plusieurs fois déjà j'ai fait monter Manoel et Antonio sur de grands arbres, en lisière sur les carrascas, mais ils ne voient que le Grand Bois, barrant l'horizon d'un rideau vert, et les carrascas grises qui s'étendent à leurs pieds.

Mais s'ils n'ont pas vu le campo ils ont senti les fourmis. Chaque arbre contient plusieurs villes d'hyménoptères, et ces insectes ne sont point patients lorsqu'on les dérange. Comme l'entente cordiale existe chez eux, c'est avec un ensemble admirable qu'ils s'entendent à tomber sur l'ennemi et à le mordre cruellement. Une fois, Manoel s'est laissé choir de l'arbre où il était parce que des guêpes se sont jetées sur lui; elles étaient légion, aussi il s'est mis à fuir dans le sentier en pleurant, criant, hurlant; il fut obligé de se déshabiller, en moins d'une minute les guêpes l'avaient envahi et, sous leurs piqûres, il devenait fou furieux. Il eut presque une attaque de nerfs et sua abondamment. La pharmacie est restée au canot, je n'ai que quelques remèdes, mais pas d'ammoniaque, pas d'acide phénique; j'y vais de mon remède de bonne femme : solution salée, à saturation, après avoir retiré les aiguillons, et Manoel est calmé. Est-ce le remède, est-ce la foi?

Nous avions bien, au bivouac de la grande campina, un carbet couvert avec des feuilles de palmier miriti, mais il ne nous préserva pas d'être mouillés par une grosse pluie d'orage; nous n'avons pas de linge de rechange, et, grelottants, nous essayons de nous sécher un peu en nous mettant devant le feu,

mais nos vêtements sont encore humides lorsque le jour apparaît.

Il nous faut reprendre le chemin de la grande rivière, nous n'avons plus rien à manger. Puis, c'est assez chercher des campos introuvables.

J'ai vu dans cette campina de l'herbe des grands campos (du capim agresto,

Pierres dans la rivière.

du mimoso et du cheiroso), mais en petite quantité. Autrefois il devait y avoir un grand campo, qui va se fermant; il est évident que la forêt gagne. Le campo peut exister, mais je ne l'ai pas vu. Plus en amont, à l'ouest du Beriba, j'ai trouvé encore des carrascas, et point de campo.

Dimanche, 1er *octobre* 1905. — Nous arrivons à Santa Maria, il est près de dix heures du matin, depuis la veille à midi nous n'avons rien mangé et nous avons bien marché. Malgré le déjeuner nous ne sommes pas en train, nos

vêtements mouillés depuis hier au soir, et les quelques nuits qu'il a fallu dormir sur la terre nue, sans couverture, nous ont laissés courbaturés.

De plus, nous avons sur nous une collection abondante, extraordinaire, inimaginable de carapatos et de poux d'agoutis; le reste de la soirée n'est point suffisant pour nous débarrasser complètement de ces parasites.

2 *octobre*. — Estevão ayant fait charger *Bemtevi*, tout étant très en ordre, nous pûmes partir de grand matin.

Cachoeira do Mourinho.— Deux travessões[1] : celui d'aval, assez fort, nous oblige à décharger, rive gauche, sur une plage; le canal est également sur la rive gauche; le deuxième travessão est passé à la perche, le canal est central.

La *cachoeira do Mourão* n'a de la cachoeira que le nom. De chaque côté, sur les rives, des pierres s'avancent dans la rivière et laissent un canal franc au centre.

Entre la cachoeira do Mourão et celle de Cayarára de fortes collines viennent finir sur les rives. Sur ces collines de grands castanhães, avec beaucoup de fruits.

Mes matelots, aussi bien que moi, se ressentent des jours que nous venons de passer dans les carrascas. A neuf heures, lorsque la chaleur du soleil commence à se faire sentir, ils ne peuvent plus travailler. Je donne, exceptionnellement, un repos de 9 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.

La cachoeira Cayarára a un bon canal rive gauche; le courant étant un peu fort, je trouve plus prudent de passer à la corde.

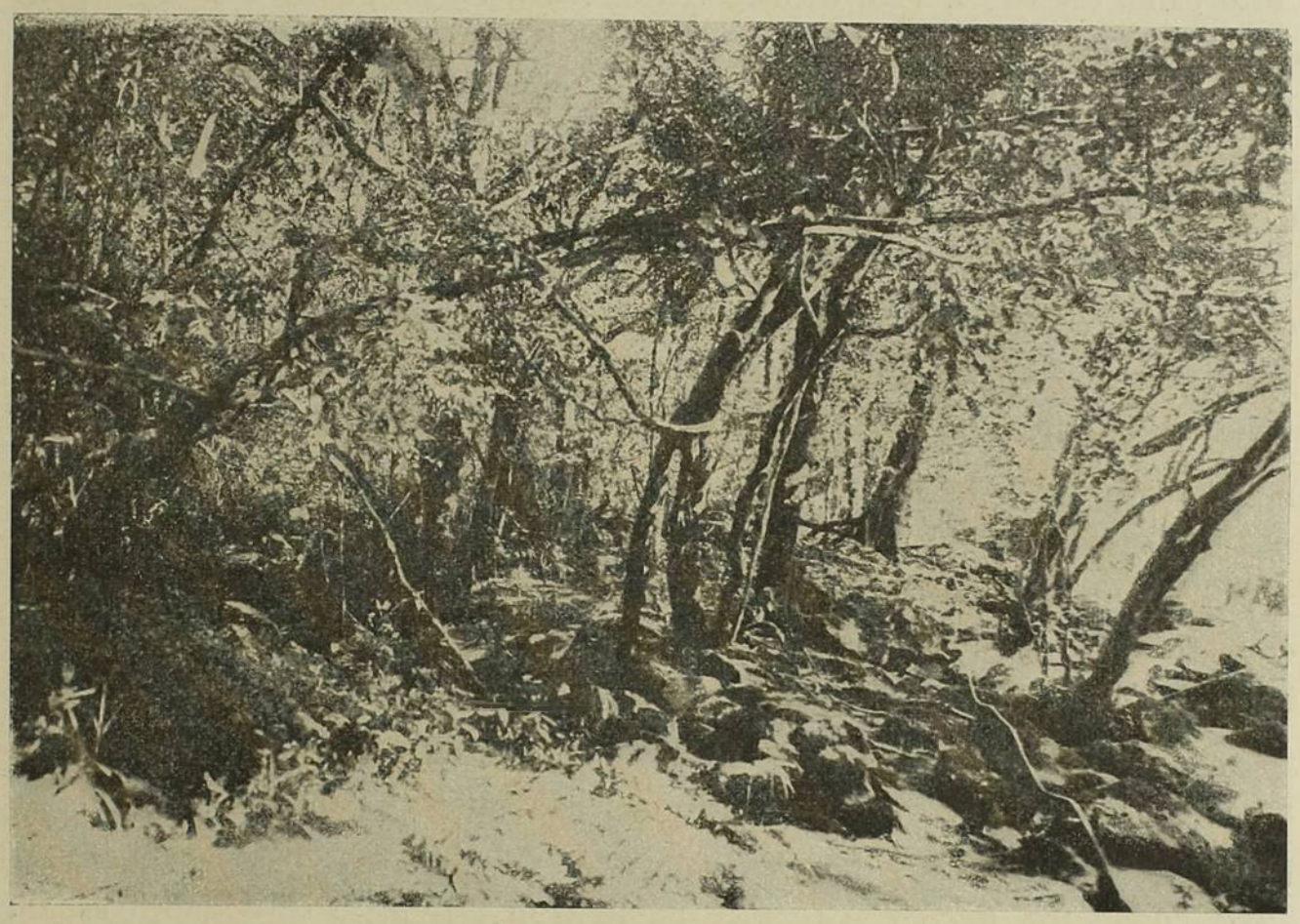
Cachoeira Arreganhado. Sur la rive droite, un grand pédral qui s'avance jusqu'au milieu de la rivière; le canal, resserré entre ces pierres et la rive, étant beaucoup plus étroit, l'eau acquiert une grande vitesse; même à la corde, nous ne pouvons pas passer avec le canot chargé.

Sur les rives, ce sont des berges hautes inaccessibles, il faut donc décharger sur le pédral, et, comme ce pédral a une solution de continuité en amont, après avoir passé le premier rapide, on doit transporter la charge avec le canot jus-

1. *Travessão*, banc de pierres qui traverse la rivière, ou déclivité brusque du lit de la rivière, qui occasionne des remous; l'ensemble de plusieurs travessões ou un travessão très fort prend le nom de cachoeira.

qu'au second, le décharger à nouveau pour qu'il passe à vide le deuxième rapide de la cachoeira, qui est plus court que le premier, mais aussi plus violent.

Après la grande île do Prego, nous sommes à la *cachoeira Sapucaya*. Beaucoup de bancs de pierres à fleur d'eau, quelques pierres émergeant et une



Végétations dans les cachoeiras.

grande quantité de petits rapides: telle est la Sapucaya; cette cataracte n'est pas dangereuse, mais fort ennuyeuse.

Il nous faut une journée entière pour aller d'aval en amont, c'est environ deux kilomètres et demi en dix heures de travail; comme record de lenteur, ce n'est pas mal; pourtant mes matelots ont peiné énormément : une première fois, le canot fut déchargé dans l'île, une deuxième fois, rive gauche en terre ferme; le travessão d'amont a été passé à la corde.

Le canal de la rive gauche, entre l'île da Sobrancelha et la terre ferme, est presque à sec, un canot de pêche y passerait difficilement; nous prenons par la rive droite, où nous trouvons de petits rapides qui sont facilement franchis à la perche. En amont de l'île, nous avons un grand travessão : c'est le commencement de la *cachoeira Castanha*.

Le canal est sur la rive droite, il nous faut encore toute la journée pour avancer de trois kilomètres.

A la cachoeira da Sapucaya, il y a deux seringueiros, qui n'ont pas voulu répondre à mes questions ; à la Castanha il y en a deux également, mais qui, tout au contraire, nous fatiguent de leur loquacité. Ils ont noms Innocencio et Léopoldo, ils s'attachent à mon canot, et j'ai vu le moment où ils abandonneraient l'exploitation du caoutchouc pour se faire mariniers. Ils pensent qu'il serait bon de vivre dans un canot où il y a de si bon tafia, qui ne coûte rien.

En amont de la cachoeira Castanha, la rivière s'est un peu élargie. Nous paraissons glisser sur un merveilleux tapis, la rivière est jonchée de fleurs roses et jaunes du plus bel effet sur ce fond de l'eau, qui est couleur ardoise; ce sont les capuérânas et les jaránas qui perdent leurs parures, et la rivière en est embellie dans cette fraîcheur du matin. C'est plaisir de naviguer, avec cette brise molle qui fait frissonner les feuilles, avant que le brûlant soleil éclaire les rives d'une lumière trop brutale et trop crue; avant qu'il exalte les âcres senteurs de la forêt, la buée du matin met comme un voile discret sur les putréfactions au milieu desquelles s'épanouissent des floraisons perpétuelles.

La *cachoeira Bériba* n'a en ce moment ni rapide ni travessão, c'est un canal droit et profond entre des lages[1], nous le remontons à la rame.

En amont du Bériba j'ai rencontré Delphino qui revient de visiter les clients de son patron. Il me conte son naufrage du 3 septembre dans le rio Canumã et il pensait, me dit-il, « qu'il m'en était arrivé autant ». Il est dans un petit canot pouvant charger 500 kilogrammes, il a deux indiens et une indienne comme équipage, il peut donc descendre avec 250 kilogrammes de caoutchouc.

Nous passons la *cachoeira Béribasinho* sous une pluie fine qui transperce

1. *Lage*, grande pierre plate.

nos vêtements. Malgré ce temps gris, il faut décharger le canot. Les huit rapides successifs de Béribasinho ne sont pas périlleux, ce sont entre de grosses pierres, des courants violents, il est vrai, mais toujours une roche se trouve à main pour se retenir ou pour y enrouler la corde.

Travessão.

En amont de Béribasinho, la rivière est tranquille jusqu'à Pedranera, il y a bien quelques pointes de rochers çà et là, mais ni travessão, ni rapide, et un courant raisonnable, qui se laisse vaincre avec docilité.

A la Pedranera, d'énormes blocs de rochers noirs sur la rive droite. Ces roches, en hiver, aux grosses eaux, doivent occasionner des tourbillons dange-

reux. En ce moment, les rapides de Pedranera sont accueillants, nous arrivons, sans le moindre effort, jusqu'à la bouche de l'igarapé de Pedranera, où je me vois dans l'obligation de bivouaquer quelques jours.

Mon canot est un hôpital ambulant. Raymondo et Julio ne peuvent plus continuer le voyage ; depuis Canumã ils n'ont pas travaillé. En voyageant, je ne puis leur donner les soins que nécessitent leur état. Raymondo a des fièvres paludéennes qui résistent à la quinine, il est excessivement maigre, il est devenu revêche, désagréable, il se fâche après ses camarades, il abuse de la bonté qu'on a pour lui depuis que j'ai recommandé de lui supporter ses caprices et de ne point le faire ennuyer. Je trouve que la maladie suffit pour le rendre mauvais, et il faut bien l'excuser.

Julio a des rhumatismes et un lumbago.

José Lyra s'est abîmé l'index à un clou d'une caisse.

Chico s'est démis le gros orteil du pied droit.

Lauro a pris une fraîcheur aux yeux, lesquels sont enflés et injectés.

Manoel et José Antonio sont enrhumés.

Je fais donc de nouvelles injections hypodermiques à Raymondo, sans plus de succès, il est vrai, que les autres fois.

A Julio, je fais prendre du salicylate de soude et je le fais frictionner.

J'ai remis en place l'orteil de Chico, et quand les compresses d'eau blanche ont fait disparaître l'œdème, je le masse deux fois par jour, malgré ses cris et ses grimaces menaçantes qui ne m'épouvantent pas du tout.

Lauro se lotionne consciencieusement avec de l'eau boriquée, je crois qu'il trouve un véritable plaisir à se passer le tampon de coton hydrophile sur les paupières.

Aux deux enrhumés, repos avec thé et punch très chaud, ce dont ils paraissent médiocrement satisfaits.

José Lyra... oh ! José Lyra ! Avec lui, c'est toujours dramatique. C'est un nègre paraense, je crois, car il y a des jours où il se dit Pernambucano. Il est petit, maigre, rageur, et alcoolique au dernier degré, il est foncièrement mauvais, toujours prêt à la révolte et à l'insulte. Dans les premiers jours du voyage, j'ai été obligée de le malmener un peu, sans cela, par ses discours, il aurait

maintenu la révolte dans mon canot. Avec des arguments... frappants, j'ai été forcée de lui enseigner comment je désirais qu'il marchât, maintenant il a une crainte salutaire de Madame. Je soignai son doigt avec de l'arnica, il pleura et tapa des pieds comme un enfant, mais ne dit pas un mot.

J'avais à peine tourné le dos qu'une folie lui monta à la tête, et il se jeta en

Ajoupa-carbet.

bas de la berge qui, à cet endroit, avait près de trois mètres presque à pic. Il tomba lourdement dans les épines et sur les cailloux de la rive. Ce fut un bruit étrange, on aurait dit une vessie qui éclatait.

Je n'eus pas à demander d'où venait ce bruit, tous s'écrièrent : « Madame, José Lyra vient de se tuer, il a voulu se détruire. » Et, précipitamment, nous courons, prenant le sentier qui est là tout près. José Lyra est tombé le visage contre la terre, il ne remue plus, je le fais retourner avec de grandes précau-

tions, je l'examine bien, il n'a pas de blessure (quelques égratignures d'épines seulement), ni bras, ni jambes de cassés, mais il ne donne pas signe de vie, il ne remue pas, pourtant il vit, son cœur bat; je commande de le remonter sur la berge.

Mais au moment où deux matelots le soulèvent, il part d'un énorme éclat de rire, d'un rire large, bruyant, sonore, formidable, un rire comme seul un gosier de nègre peut en donner.

Et celui-ci est un tour entre cent que me fit José Lyra pendant le voyage : c'est le plus merveilleux simulateur que j'aie vu, et pourtant Dieu sait si j'en ai eu à mon service!

Aussi pour le surveiller de plus près, j'en ai fait mon cuisinier, il est bien capable de m'empoisonner dans un de ses jours de folie.

Les valides vont à la chasse. Nous sommes dans une rivière excessivement pauvre en gibier; pendant deux jours Estevão, José Bello et Antonio ont battu les deux rives sans rien rapporter, et sans avoir rien vu.

Je décide que le petit canot ira à deux jours dans l'igarapé de la Pedranera, qui a assez d'eau pour porter *Pacú*, il se pourrait qu'au centre on trouve plus de gibier.

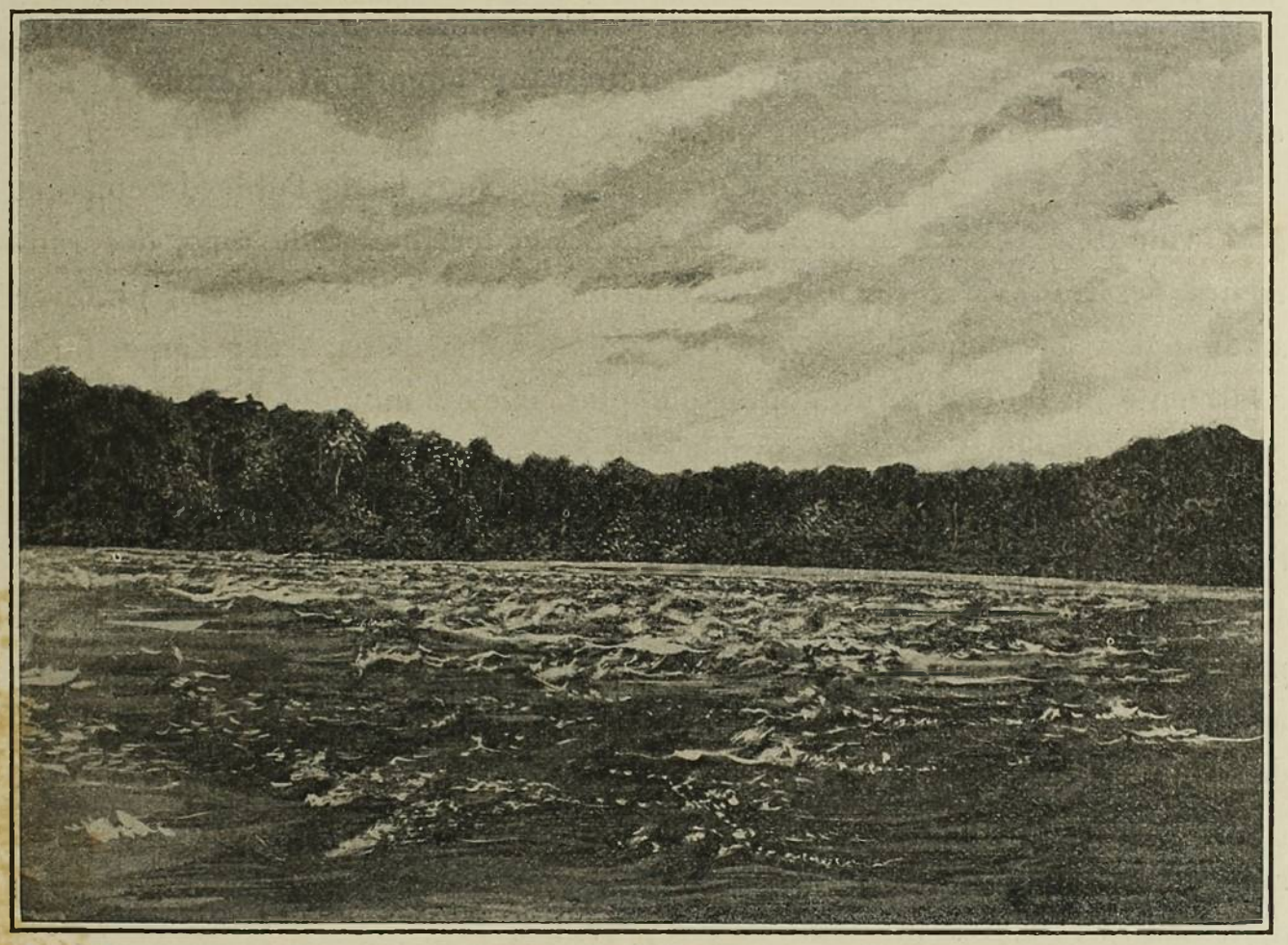
On ira voir en même temps s'il y a du caoutchouc. J'ai l'intention de faire tracer un sentier de l'igarapé jusqu'au seringal. Pendant ces excursions les malades iront peut-être mieux.

Je reste au campement avec Raymondo tremblant de fièvre, Julio qui se traîne avec un bâton, Chico qui sautille sur un pied et José Lyra taciturne, depuis la généreuse raclée que je lui ai octroyée hier parce qu'il voulait ou tuer quelqu'un ou se tuer.

Le plus ennuyeux est de rester au campement quand on est en exploration. Je ne puis pêcher toute la journée, car dans ces hauts de rivières il n'y a que peu de poissons que l'on puisse prendre à la ligne; ils sont trop petits, et notre épervier est tellement troué qu'il est inserviable. Alors je me mets, — oh! occupation intelligente! — à tisser un épervier tout en soignant mes malades.

Pendant le voyage, les difficultés de la rivière, la constante préoccupation de tenir en laisse un personnel toujours prêt à trop s'émanciper, le travail

assidu sous un soleil de plomb, tout cela arrive à vous faire emmagasiner une somme énorme de fatigues sans que vous soyez autrement incommodé par cette accumulation. Mais, un jour ou deux de repos suffisent pour vous faire sentir, cruellement, que ce n'est pas en vain que vous vous êtes surmené : la mauvaise nourriture vous a abîmé l'estomac, le travail a brisé vos forces, vous



Travessão.

n'avez pas échappé aux miasmes délétères des marais, et, les germes de paludisme, dont le climat vous a gratifié, se montrent, s'épanouissent : c'est la fièvre.

C'est ce qui m'arriva à la Pedranera un matin. Après une nuit fort agitée par des rêves effrayants, je me lève brisée et j'essaye de soigner mes malades, par habitude, car je ne m'en sens pas la force. Soudain ma vue se trouble,

mes oreilles tintent, j'ai le vertige; par un effort prodigieux je vais jusqu'à mon hamac où je me laisse tomber : j'ai la fièvre.

Une forte fièvre avec délire et hallucinations, elle me secoue depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir; j'ai, ma foi, fort mal choisi mon temps pour avoir la fièvre, juste au moment où je suis avec trois malades et un fou.

Quel cauchemar douloureux de se sentir si abandonnée dans cette forêt vierge, sans air et sans horizon; c'est d'un calme angoissant, j'étouffe, la nuit est obscure et le campement est sinistre.

La fièvre est la grande démoralisatrice, elle vous laisse faible de corps et sans volonté. C'est le moment des amères et terribles réflexions, des rancœurs, des révoltes. On pense avec émotion qu'il serait bon d'avoir un foyer au lieu d'être vagabond, d'avoir des amis au lieu d'être seul; l'âme, force consciente de tout être, ne commande plus, elle est inquiète et s'affole.

Et dans un élan de détresse on fait table rase : on maudit la vie qui vous fut amère, on la trouve plate et incolore; on renie tout un passé de labeurs, que l'on juge inutile et ridicule; on trouve stupide ce travail fait avec une volonté soutenue; le devoir, la conscience, la morale, tout ce qu'on a aimé et respecté paraît comme autant de mensonges, de balivernes, de puérilités. Le bien, le mal!... dans un rire nerveux on se demande si l'Univers n'est pas une espèce de ferme-école pour la culture de la morale en action.

Heureusement qu'un explorateur, qui a la prétention d'être maître en courage, revient vite à de meilleurs sentiments, la fièvre passée il reprend immédiatement les idées ayant cours en pays civilisé.

Un canot passe, il descend, je le fais héler. Ce sont trois seringueiros qui viennent du rio Urucú; ils n'ont plus rien à manger et leur patron ne vient pas. Je leur demande deux passages, je fais prix avec eux, je donne des vivres, et ils vont me descendre Raymondo et Julio jusqu'au vapeur, ce sont les deux plus malades et je ne peux plus les soigner.

Le pied de Chico est à peu près guéri; il peut marcher sans souffrir beaucoup; José Lyra devient de plus en plus fou, maintenant c'est le chien que je suis obligée de défendre contre sa rage, mon pauvre Vagabundo le comprend

si bien qu'il ne bouge plus d'à côté de mon hamac, et, lorsque José Lyra apparaît, il lui montre les dents.

Le septième jour, nos chasseurs reviennent; sans ma fièvre j'aurais été inquiète, leur long séjour m'aurait épouvantée (mais un malade peut-il songer à autre chose qu'à sa guérison), si Estevão n'avait pas été avec eux, j'aurais pensé qu'ils s'étaient enfuis : je leur avais recommandé de ne pas rester plus de trois ou quatre jours.

La mauvaise chance continue, il n'y a pas de gibier, même au centre, ils

Dans la rivière tranquille.

n'ont pas vu une seule piste. Si cette pénurie de gibier continue, d'ici peu ce sera dans mon canot la disette. Qu'y faire? Il n'y a qu'à s'incliner devant la fatalité.

Antonio Nunes est revenu de l'igarapé avec la fièvre, en voilà encore un qui ne va plus travailler, car ces gens ne peuvent pas réagir, ils se laissent aller.

Lundi, 16 *Octobre.* — Je ne veux point rester davantage à la bouche de cet igarapé, le travail dans la rivière, avec de l'air et de la chaleur, chassera peut-être la fièvre.

Nous partons et nous allons... en amont à la grande stupéfaction de mes matelots qui ne comprennent pas que, malade comme je le suis, je ne me sauve pas très vite du côté de Manáos.

Sur la rive gauche une paillote. Santo Antonio da Pedranera, avec deux seringueiros, ce sont deux gamins de 15 à 17 ans qui parlent et travaillent comme des hommes.

Nous avions à peine remonté la rivière de 8 à 9 kilomètres, qu'un nouvel accès de fièvre me terrasse, il faut s'arrêter. En attendant que le campement soit prêt, je m'étends sous la tolda où malgré d'épaisses couvertures je grelotte et les piúms en prennent à leur aise avec moi : ma figure, mon cou, mes mains, sont couverts de piqûres; que m'importent ces moustiques, j'ai froid, cette terrible sensation d'être entourée de glace prime tout le reste.

Le lendemain de très bonne heure, car le matin est charitable au voyageur malade, sa lumière est douce et caressante, sa brise est fraîche et parfumée, nous continuons notre voyage si malencontreusement interrompu hier.

Après une demi-heure de marche, le froid ayant condensé les vapeurs, dont l'air ici est toujours saturé, un épais brouillard emplit toute l'étendue et nous plonge dans une demi-clarté, le ciel gris est descendu dans la rivière, on dirait le crépuscule d'une vilaine journée. Nous nous enfonçons dans ce nuage couleur de cendre, espérant que le soleil, qui ne nous apparaît que comme un rond blafard, va le dissiper, il n'en est rien. Ne pouvant pas continuer mon levé, je fais accoster le canot à la rive, et, j'attends, patiemment, que le nuage cotonneux qui nous environne veuille bien se dissiper.

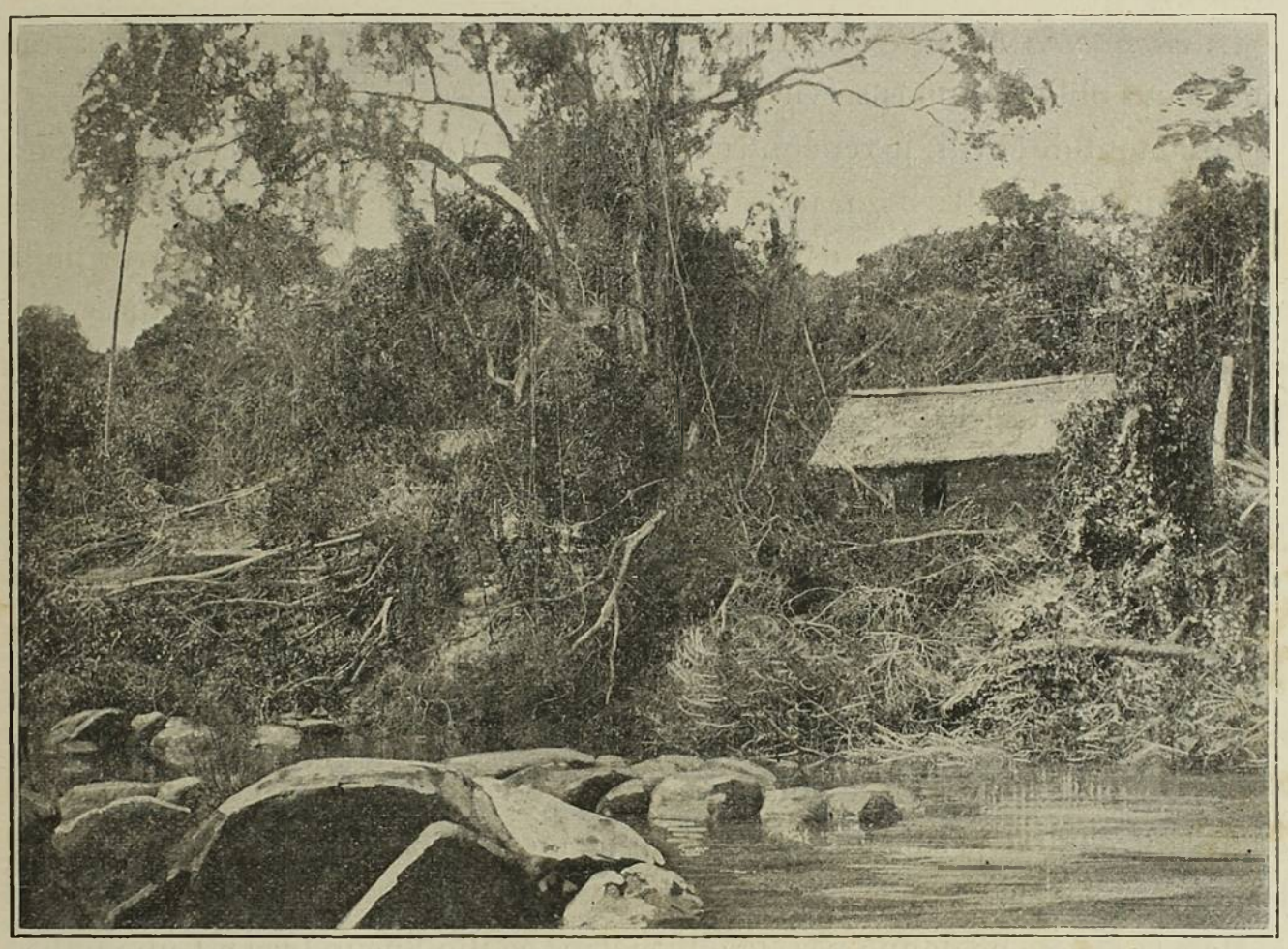
Ce brouillard porte mes gens à la somnolence; pas une feuille ne bouge, pas un oiseau ne se fait entendre, c'est le grand calme, sans écho pouvant laisser soupçonner le silence qui doit exister, dans l'immensité noire et glacée qui enserre notre terre.

Et moi je songe ici, sur les rivages de ma planète natale, je rêve mélancoliquement que l'infini est bien vaste, et que l'éternité est bien longue; que je ne sais ni d'où je viens ni où je vais; j'ignore quand mon ancêtre, le premier homme, est arrivé sur la terre et comment il y est venu, j'ignore tout aussi complètement la destinée finale, en tant qu'espèce. — (Sans parler de la controverse interminable au sujet de la persistance ou non-persistance de l'individualité après la mort).

L'homme ne serait-il qu'un animal d'un jour, comme tout animal des autres

espèces géologiques, et n'aurait-il point de destinées spéciales? Alors?...

Alors ce globe de feu, dont la chaleur nous fait vivre, en épandant ses chauds rayons dans l'atmosphère, dissipe le brouillard, et aussi le vague laissé en moi par tant de questions sans réponses possibles. Je redeviens immédiatement un explorateur bien sage, comme une machine reprend son travail au moindre



Case de seringueiro.

signal du moteur, avec la grande clarté du soleil qui m'éblouit je reprends machinalement la direction de la rivière.

Sur les deux rives beaucoup de bouches de petits igarapés actuellement secs.

Irussú, sur la rive gauche, est une paillote abritant trois hommes malades qui essaient de faire du caoutchouc, leur production jusqu'à présent est néga-

tive. En amont de Irussú il y a quelques rapides parce que la rivière est à l'étiage, mais avec la moindre crue il n'y aura plus rien.

Et la rivière va se déroulant sinueuse et tranquille, sous le soleil qui tombe verticalement, elle est lumineuse, elle est magnifique, elle est éblouissante.

Samahuma, une paillote sur la rive droite, est habitée par Manoel João et un compagnon.

La *cachoeira Miriti* est composée d'un rapide et d'un travessão assez fort pour nous obliger à nous servir de la corde.

En amont de Miriti, je rencontre un grand canot qui descend de bubuia[1], c'est celui d'un nommé Barboza, qui vient du Rio Urucú avec onze seringueiros tous malades, la plupart enflés; ils ne peuvent ramer qu'un peu à la fraîcheur de la nuit. Pour passer les cachoeiras ils sortent de dessous leurs couvertures, et, grelottants, avec des perches ils guident le canot, lui font dévier les pierres et le remettent dans le canal. Après la cachoeira chacun s'en va à nouveau sous sa couverture, et le canot continue à aller au gré du courant, c'est navrant. Je n'ai pas encore vu une personne bien portante dans cette rivière, les fièvres y sont à l'état endémique.

La fièvre a vraiment des exigences révoltantes, elle me donne des maux de tête atroces et m'oblige à me mettre dans mon hamac pour la recevoir, elle est capricieuse, elle vient généralement tous les deux jours, quelquefois c'est le matin, le plus souvent vers onze heures. Il est entendu que les journées ou demi-journées où je suis forcée de la subir, mes matelots vont les uns chasser, les autres pêcher.

Mais la chasse ne donne pas, le gibier dans ce Rio Sucundury est un mythe, c'est en vain que mes pauvres matelots imitent le tapir à la perfection, qu'ils sifflent le singe, qu'ils se serrent le nez avec conviction pour souffler comme le hocco, rien n'apparaît, pas même un iguane sur les rives. Et les vivres commencent à se faire rares dans mon canot.

Les trois traversões de Nicteroy, en amont d'une baraque où habite un seringueiro tout seul, sont passés à la perche.

1. *Bubuia*, qui descend une rivière au gré du courant, canot qui va flottant.

Une belle plage haute, accostée à la rive, dans une baie que forme la rivière, est du plus joli effet : c'est Tucuman.

Tucuman a également un carbet habité par un seul homme, un indien occupé au caoutchouc.

C'est toujours avec un nouvel étonnement que je constate le caractère placide

Campement sur la rive.

du caboclo : il est froid, indifférent à tout, il est docile et obéissant autant par peur que par paresse.

Heureux homme dont l'état général est de ne penser à rien, quel contraste avec notre esprit toujours tourmenté, tout notre mal vient des ... bienfaits de la civilisation.

En amont de Tucuman et jusqu'en amont de Curuça de petites montagnes, avec des castanhaes sur les pentes, se montrent sur les rives.

La rivière a des largeurs très irrégulières, elles vont de 60 à 250 mètres; mais qu'elle soit large ou étroite nous avons partout un minimum d'eau, et, *Bemtevi* est souvent allégé, quelquefois complètement déchargé. Le fond sur lequel il est traîné, ou est de sable, alors il s'enlize, ou est de galets et c'est aussi pénible; les pieds se tiennent difficilement, on n'est jamais sûr d'être sur ses jambes, ces cailloux roulent avec une bonne volonté étonnante, ce qui fait qu'à chaque instant les matelots tombent le nez dans l'eau.

Curuça, une paillote sur la rive gauche, est habitée par trois personnes : un homme avec sa femme et un enfant. C'est la première femme que je vois depuis les Indiennes d'aval des cachoeiras, que je vois est manière de parler, car, à mon approche la mère et l'enfant fuient et vont se cacher derrière un arbre, d'où je n'ai jamais pu les faire sortir.

En aval de Pimentel, un changement se fait dans la conformation du lit de la rivière, nous avons maintenant des agglomérats, multicolores, bien que la couleur noire domine, et ces énormes blocs luisants comme de la faïence, avec leurs formes bizarres, paraissent autant d'animaux étranges goûtant la fraîcheur de l'eau.

Pimentel, une baraque abandonnée qui nous sert d'abri pendant une demi-journée accordée à la fièvre.

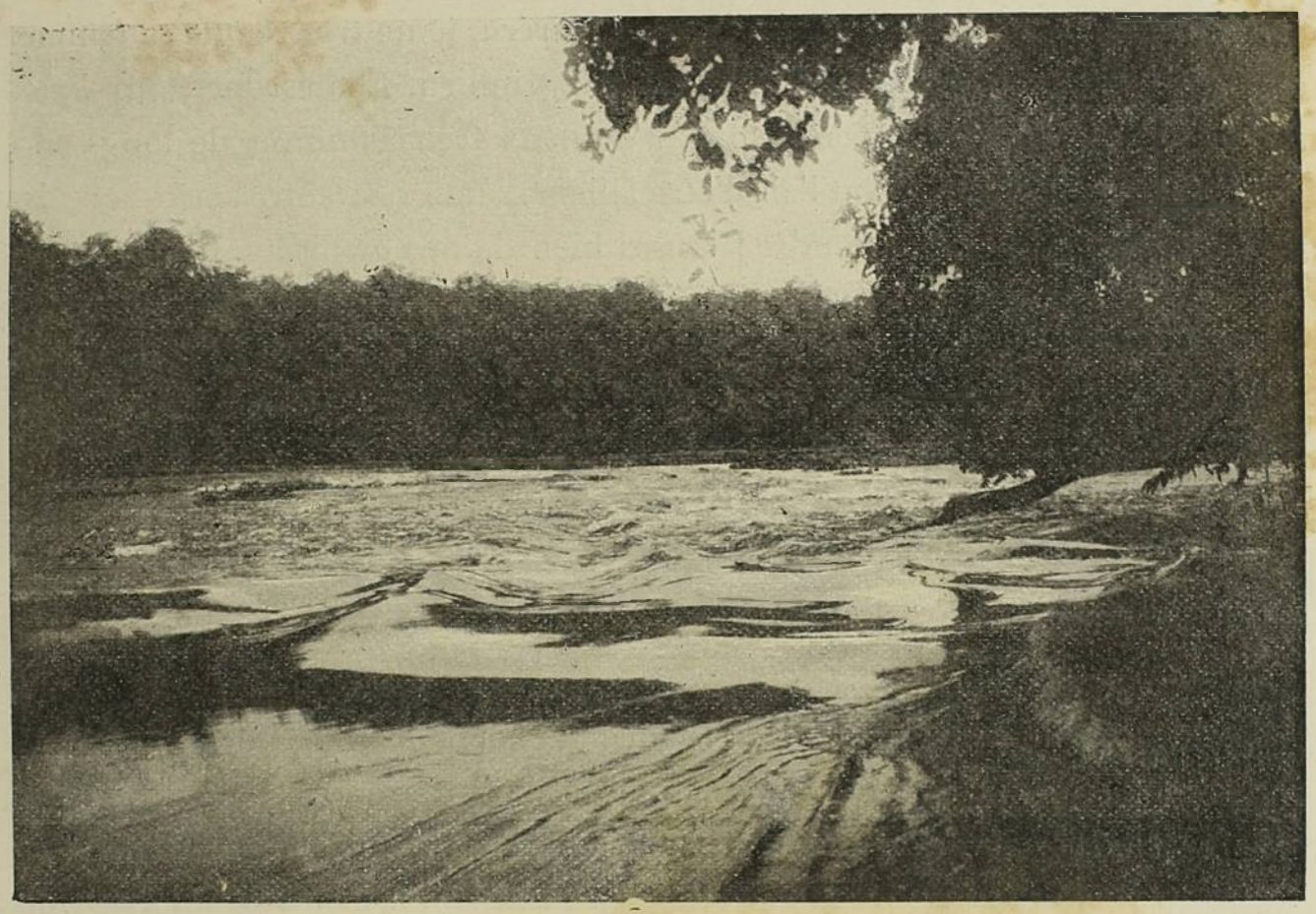
Ici seulement nous nous apercevons que la castanha commence à tomber. En amont et en aval, et sur la rive opposée de Pimentel, il y a des castanhaes, mes gens en font une petite provision. Bien que ce ne soit pas une nourriture très substantielle, nous sommes bien heureux de l'avoir. Je crois devoir avertir qu'il est plutôt raisonnable de s'abstenir de manger des castanhas lorsqu'on a les fièvres, cependant lorsqu'on n'a pas autre chose....

De belles pierres brunes et noires sur les rives paraissent d'énormes boursouflures, et, à l'igarapé das Pedras, sur la rive droite, on trouve étrange une telle profusion de ces pierres de diverses dimensions et de formes multiples qui font penser à un cataclysme.

L'igarapé du Paraiso, sur la rive gauche, n'a rien de bien beau vu de l'embouchure qui est marécageuse, mais son nom lui vient de ce qu'aussitôt en amont sur la même rive, il y a une case à laquelle son propriétaire a donné ce

nom plein d'espérances, ce joli nom de Paraiso (Paradis), bien qu'à la vue, cette habitation n'ait rien de paradisiaque, au contraire.

Le paraiso, de Fulgencio Rodrigues dos Magos, est bâti sur la terre glaise, des flaques d'eau verte, que le soleil n'a pas le temps de sécher par ce temps pluvieux, et que le calcaire ne laisse pas s'infiltrer, sont autant de réservoirs



Travessão.

d'incubation où vont se développer les larves de diptères, qui apporteront la fièvre paludéenne aux victimes de leurs piqûres; il faut passer entre ces flaques et à chaque pas c'est une glissade, c'est une chance extraordinaire, et il faut être vraiment protégé des dieux, pour ne point, dans les chutes grotesques qui arrivent, se casser quelques membres.

Ce paraiso est l'image de la fortune ascendante de son propriétaire, il se compose d'un carbet petit et très vieux, c'est le début modeste et ancien; puis

d'une paillote plus récente : la récolte du caoutchouc commençait à aller mieux; enfin, d'une maison neuve, en bois, montée sur pilotis, bien qu'en terre ferme, et à plus de six mètres du niveau actuel de la rivière, qui est à l'étiage il est vrai.

Le rez-de-chaussée, c'est-à-dire entre les pilotis, sert en ce moment de cuisine, de basse-cour, de salle de repos diurne.

Fulgencio est dans les hauts à l'igarapé Muréru, je ne trouve que sa femme, une quarteronne, mais de trois quarts de sang indien. Elle est bien physiquement : de grands yeux superbes ornés de deux franges noires de longs cils, mais des yeux apeurés, ayant l'air d'être ailleurs; une chevelure splendide, des cheveux longs et ondés à rendre jalouses bien de nos civilisées. Oh! ces cheveux-là parfumés, quel rêve! voilà ce que désirait Faust : « *S'il m'arrive jamais de reposer ma tête, sans mélange d'ennui sur un mol oreiller... que je meure pour ne pas oublier.*

En amont de Paraiso, c'est la cachoeira do Airy, avec deux petits travessões qui peuvent se passer à la corde.

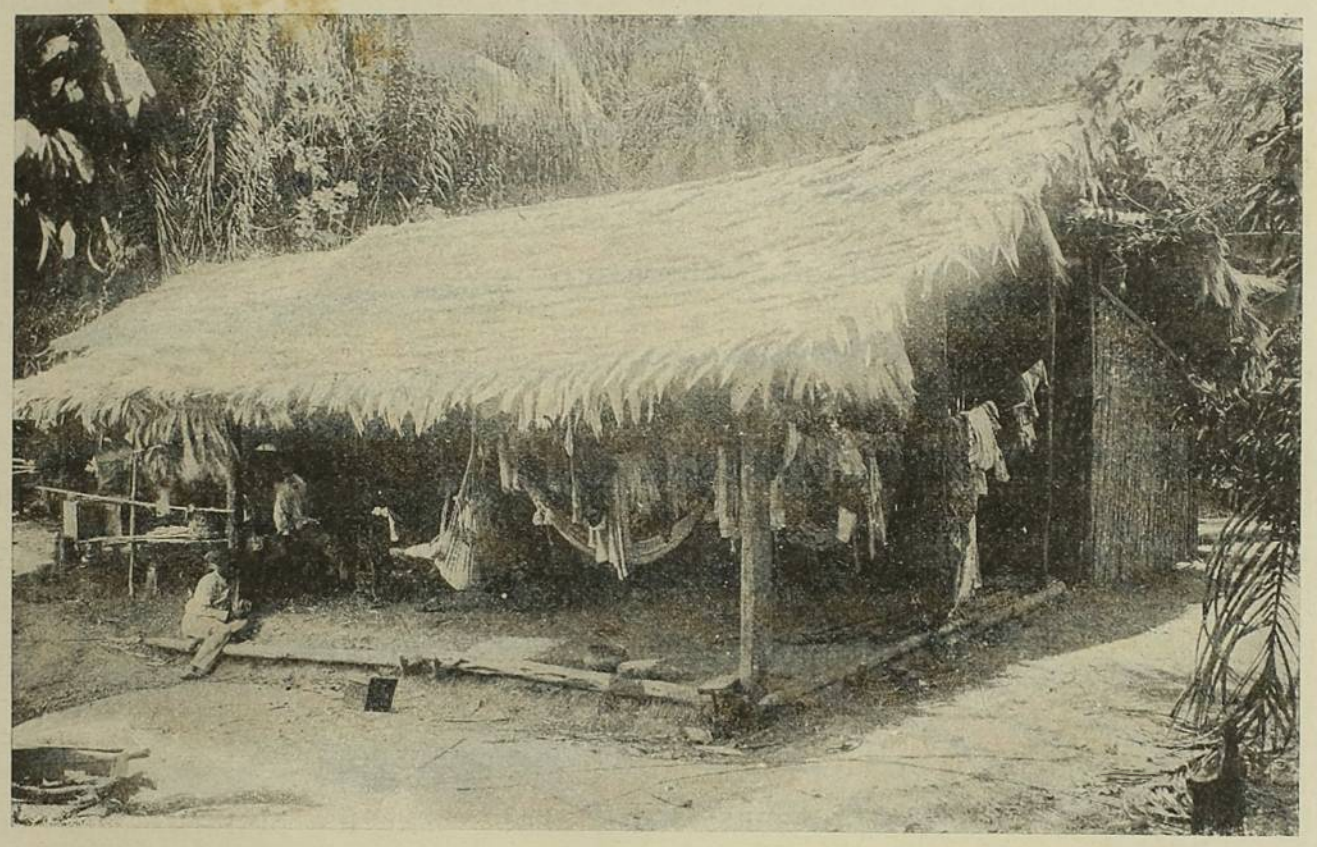
Nous laissons sur la rive gauche Santa Isabel sans y accoster. C'est une case très bien faite, elle est toute neuve, le propriétaire, un nommé Garcia qui était venu ici avec sa femme et ses enfants pour exploiter le caoutchouc, fut obligé de fuir devant la malignité et la persistance des fièvres paludéennes.

Sur la rive droite, l'igarapé Santarem, avec de petites montagnes au nord et au sud de son embouchure qui est large. Ce doit être un igarapé d'une certaine importance, car, en ce moment-ci, en plein été, il a encore un assez fort débit d'eau.

Santa Julia, une paillote perchée sur une berge haute d'une dizaine de mètres, muraille tombant presque à pic dans la rivière, appartient à Pacifico Antonio Pinheiro, un nègre pur, que je trouve occupé à faire un escalier avec des piquets et des rondins : son escalier, qui ira du bord de l'eau à sa maison, ressemble assez à une échelle de poulailler. Il me dit qu'ils sont six hommes dans sa maison et que comme je suis ingénieur du gouvernement, je ne dois pas oublier d'écrire : son nom, en entier, le nom de sa maison, et qu'il récolte beaucoup de caoutchouc.

Voilà qui est fait, Pacifico ne se plaindra pas, comme il a menacé de le faire.

A un coude de la rivière un igarapé, celui dos Botos, nous offre un spectacle bien inattendu, sur les belles plages de sable jaune d'or qui sont de chaque côté de l'embouchure, des taches brunes noires, luisantes, attirent nos regards. Ce sont douze seringueiros vautrés dans le sable. Ils appartiennent à Pedro Nunes de Abacaxy qui est avec eux. Nunes me dit la ruine que les



Case.

fièvres apportent avec elles. Il monta avec seize hommes pour aller récolter du caucho; après bien des ennuis et des efforts il arriva à destination, mais ses hommes tombèrent malades les uns après les autres et ils finirent les vivres sans travailler, n'ayant plus rien à leur donner, c'était la famine, c'était la misère; il est obligé de les descendre. C'est une année perdue pour lui.

Pendant qu'il me cause, je regarde ces seringueiros mollement étendus dans les rayons du soleil couchant. Je crois que Nunes s'est laissé tromper ou intimider par une troupe de fainéants. Ils auraient pu continuer à travailler, car

pour descendre, avec la rivière sèche comme elle l'est, ils vont mettre un mois, avec la crue ils n'auraient mis que quatre jours; puisqu'ils ont de la farine pour descendre ils pouvaient travailler un mois, dans un mois de bon travail, un homme peut récolter assez en caucho pour vivre le reste de l'année, et dans un mois la crue sera arrivée.

S'il y a eu famine et misère, les seringueiros de Pedro Nunes ne paraissent pas en avoir beaucoup souffert. Ici, c'est un pays béni, la misère de l'Amazonie n'est pas maigre.

Ce sont tous des hommes jeunes, forts et vigoureux, de beaux torses, de fortes poitrines, des bras musclés, taillés à la perfection, — de beaux modèles pour un sculpteur, — des cheveux d'un beau noir à reflets bleus, des yeux de velours noir, et le soleil, qui est à son déclin, met un reflet d'or rouge sur ce grouillement. Comme tableau, c'est bien; mais lorsque les rayons qui jetaient leur éblouissement sur le décor n'éclairent plus, lorsque l'ombre remet tout à sa juste valeur, c'est un désenchantement. Leurs yeux sont beaux, mais inexpressifs, leurs cheveux sont noirs, mais semés de parasites que, sans la moindre gène, ils attrapent et tuent devant vous; couchés la cigarette aux lèvres, abrutis, sans énergie, sournois, entêtés et paresseux. Il ne faut pas regarder longtemps ces beaux animaux-là; on arrive à les trouver fort laids.

Pour garder le souvenir d'un joli tableau, il aurait fallu, avec un ciel très bleu, l'excès de lumière que donne le terrible soleil de midi et... passer très vite.

Malgré l'heure avancée, je vais camper en amont, le voisinage de ces seringueiros, que je sens des révoltés (je sus plus tard que cela était vrai), ne serait pas salutaire pour mes matelots imparfaitement soumis, et peut-être très préjudiciable pour mes dames-jeannes de tafia.

Le tronçon de rivière compris entre l'igarapé dos Botos et Piracuara, est désigné sous le nom de Deserto; une tapérã[1] porte ce même nom, qui n'évoque pas l'abondance dans ces parages si dépourvus de tout produit, cependant ce ne sont point les igarapés qui y manquent, ils sont en surabondance, sur

1. *Tapérã*, maison abandonnée.

un parcours d'environ 26 kilomètres, j'ai vu 31 bouches d'igarapés; et quelques-unes, cachées par les végétations, ont pu m'échapper.

La rivière devient de plus en plus étroite; nous avons maintenant des largeurs d'une cinquantaine de mètres.

En aval de Piracuara, un très fort rapide, avec le lit de la rivière formé de

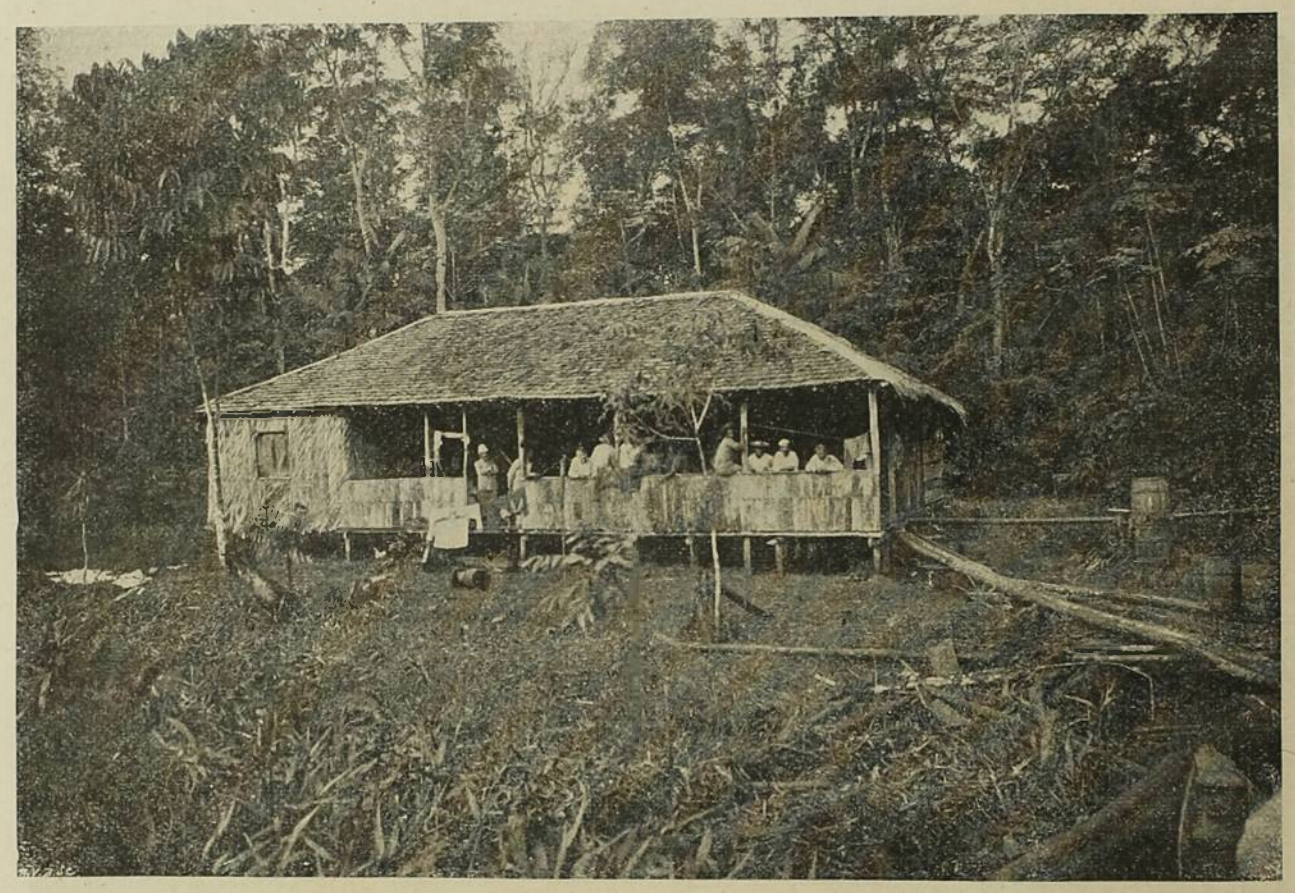
Case.

grandes pierres plates et glissantes. Ce rapide est produit par de grosses roches, d'énormes monolithes assis çà et là, pareils à d'informes et monstrueuses bêtes semblant attendre que la rivière engloutisse les embarcations qui passent.

Arrivés en amont du rapide, en face d'un grand pédral, nous voyons une jupe qui fuit par un sentier abrupt, dans une envolée de galop; elle paraît et disparaît pour reparaître à nouveau et s'évanouir complètement; c'est une

petite chose qui a été enlevée par le vent de la peur; et, cette petite chose est la toute jeune femme de Manoel de Oliveira qui a été se réfugier, tout là-haut, sur la colline, dans une minuscule paillote, où elle habite avec sa mère et son mari.

Les deux femmes, qui sont seules en ce moment, nous regardent étran-



Case planchéiée.

gement avec des yeux sauvages et effarés; elles peuvent à peine articuler le nom du mari. Devant leur effroi, je me retire.

Les largeurs de 50 et 60 mètres continuent jusqu'à São José, qui est également sur la rive gauche.

São José appartient à Manoel de Nazareth. Nazareth en est à la période de la case planchéiée de bambous et chambre fermée.

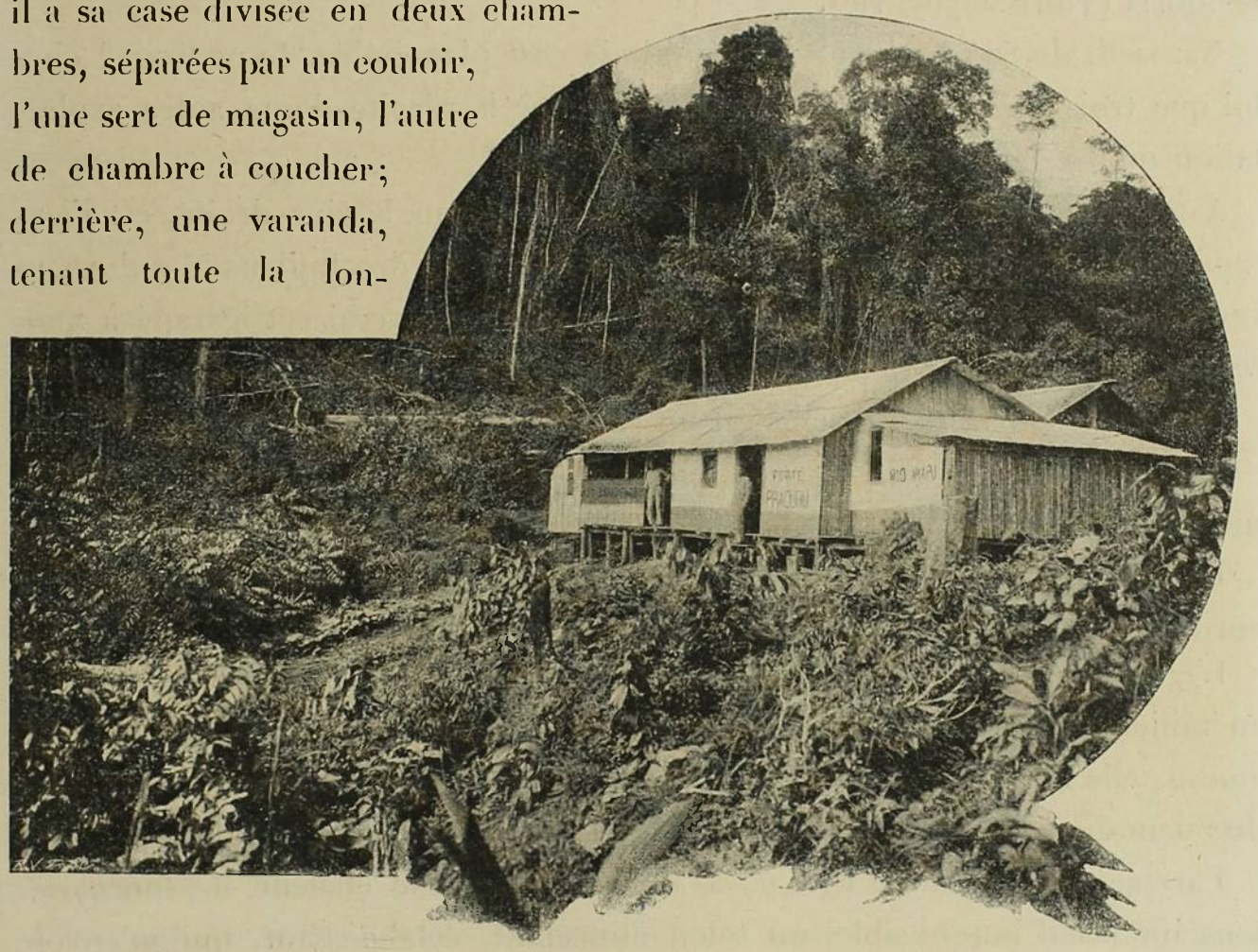
La prospérité des gens d'ici, comme partout d'ailleurs, se reconnaît aux maisons.

Il y a la période du carbet, petit ajoupa ouvert à tous les vents, où le

seringueiro souffre toutes les intempéries, où il vit seul et travaille beaucoup.

Puis arrive la période de la paillote; le carbet est plus grand, il a une chambre fermée; le tout, bien entendu, couverture du toit et murs de chambre sont en feuilles de palmiers. Le seringueiro de la paillote a généralement avec lui un compagnon, il travaille encore, mais moins que celui du carbet.

Ensuite vient la période de la case. Le seringueiro est déjà appelé patron, il a sa case divisée en deux chambres, séparées par un couloir, l'une sert de magasin, l'autre de chambre à coucher; derrière, une varanda, tenant toute la lon-



Palacio.

gueur de la maison, sert de cuisine, de salle à manger, de basse-cour, etc. Ce seringueiro-là a déjà une compagne avec lui, il travaille encore, mais très peu, ayant de 6 à 10 seringueiros qui lui appartiennent et travaillent pour lui.

Lorsqu'il en est à cette période de case, si le seringueiro fait mettre dans ses « appartements » un plancher de bambous, il a droit au nom de Senhor (Monsieur).

Enfin, arrive la période de la case en bois, montée sur hauts pilotis, c'est le « palacio » (palais) avec deux ou trois chambres, ce seringueiro-là a avec lui : la mère de ses enfants (c'est quelquefois sa femme légitime), plus deux ou trois jeunes femmes qui font le service de la maison, et ce sont des domestiques à tout faire. Ce patron ne travaille jamais, commande durement, il est brutal et malhonnête, il exige de ses gens le Vossemecê et souvent le Vossa Senhoria (Votre seigneurie).

Nazareth de Saô José en est à la période case planchéiée. Je ne trouve chez lui que trois seringueiros, il est allé chercher la récolte d'une autre exploitation qu'il a dans l'igarapé Sucundurysinho.

A 2 kilomètres à peine en amont de São José, sur la rive droite, est l'igarapé Miriti. A la bouche de cet igarapé, on aurait vu des Indiens Mundurucus venant du Tapajoz, et il y aurait des Campos. Je relèverai cet igarapé à mon retour.

Concessão sur la rive gauche est un carbet abandonné.

A Mocajá, il y a 5 seringueiros appartenant à Raymondo Constantino Ferreira qui habite Pedras d'habitude. Raymondo est à la période case non planchéiée.

La *cachoeira das Pedras* avec deux forts travessões, peut être passée à la corde en prenant l'étroit canal de la rive gauche.

L'igarapé das Pedras, le deuxième du même nom dans la rivière, débouche au milieu de la cachoeira, la rivière s'élargit énormément à cet endroit. En amont, elle reprend ses largeurs de 50 et 60 mètres jusque près du confluent du Sucundury et du rio Urucú où elle s'élargit de nouveau.

J'arrive à la Bocca do Urucú, à 3 heures, par une chaleur de fournaise, sous un soleil impitoyable, un soleil étincelant, éclaboussant, qui m'envoie tous les jours tant d'ardents rayons dans les yeux que je ne vois plus nettement les couleurs; pour moi, tout est devenu lumineux, je n'ai que du blanc et de l'or dans les yeux.

Et pourtant ce soleil si loin et si brûlant n'est qu'un point de feu parmi tant d'autres, corpuscules presque invisibles et de dimensions monstrueuses qui roulent, formidables et silencieux, dans l'Espace éternel au sein de l'éther noir et glacé.

CHAPITRE IV

De Bocca do Urucú a Monte-Christo.

Dans le Sucundury. — Gurgulho. — Santo Antonio. — Les piums. — Gurgulhos et rapides. — La forêt. — Le tamandua. — Histoire d'estomac. — Cachoeira Piranha. — Tira Temo. — Saubas et cupims. — Chasse, gourmandise. — Visites. — Mutúcas, tatuquiras. — Crue. — Cuyabá. — Cachoeira Mantiba. — Sucurijú. — Orage. — Palhal. — Caracachá — São Jeronymo. — Sucundurysinho. — Guêpes et fourmis. — Assahy. — Une île. — Tres Tombos. — Quatre seringueiros. — Rebentatodo. — Fortaleza. — Malades. — Travaux. — Jacaré. — Le soir. — Rêverie. — João Belem. — Départ en amont. — Essor de matelots. — Tarada. — Tucunaré. — Puraké. — Murérú. — Coelho. — Igarapé. — Marais. — Une paillote. — Mauvais esprits. — Cachoeira do Inferno. — Pedras lizas. — Rivière calme. — Gambá. — Carrascas. — Dois canaes. — Paneiro. — Mucura. — Bruit de la chute. — — Monte Christo. — Carrascas. — Canella d'éma. — Seringueiros. — Fièvre.

Rive droite, c'est le rio Sucundury qui continue; rive gauche, c'est le rio Urucú, me dit Antonio Ruda Faria, en m'assurant que je ne pourrai pas remonter ni l'une ni l'autre de ces deux rivières avec mon canot, qui cale trop pour cela.

J'examine les deux bouches : la largeur et la profondeur sont sensiblement les mêmes; le débit d'eau du Sucundury est peut-être plus grand, mais cela peut provenir d'une pluie d'orage, car l'eau paraît être un peu trouble.

Mardi, 24 octobre 1905, *4 heures du soir.* — Je continue dans le Sucundury et malgré l'avis de Faria, je vais avec mes deux canots *Bemtevi* et *Pacú*.

Le Sucundury en amont du confluent du Urucú n'est plus qu'un ruisseau sans profondeur, avec une largeur moyenne de trente mètres.

Nous avons pu arriver jusqu'à la paillote São Antonio avant la nuit, mais il a

fallu que mes gens travaillent très vite, car, en aval, il y a eu à passer deux gurgulhos.

On appelle gurgulho un tronçon de rivière où l'eau coule sur un fond caillouteux en faisant des bouillons. Le gurgulho est le plus ennuyeux des accidents du fond de la rivière; ces petits galets sont presque toujours sur un fond de glaise ou sur un fond de grandes pierres plates, il est donc impossible d'y ouvrir un chenal; le canot se trouve être assis, et sa ligne de flottaison habituelle est à 15 centimètres hors de l'eau, il faut le soulever pour le faire glisser de quelques centimètres chaque fois.

São Antonio est une baraque abandonnée, il y a cependant un petit défrichement autour du carbet, ce qui est extraordinaire, ce n'est pas dans les habitudes des gens de cette rivière, généralement ils ne déblaient pas autour de l'habitation. Mais où j'ai été tout à fait surprise, c'est de constater que l'ex-habitant avait semé du maïs, des haricots et des giraumons; malheureusement les mauvaises herbes envahissent la plantation et arriveront à l'étouffer.

Jusqu'à présent et depuis le Paraiso noûs avions eu des moustiques, nos mains tachetées de piqûres, en font foi. Mais à São Antonio, commencent une série de mauvais jours, nous avons des piúms en quantités innombrables.

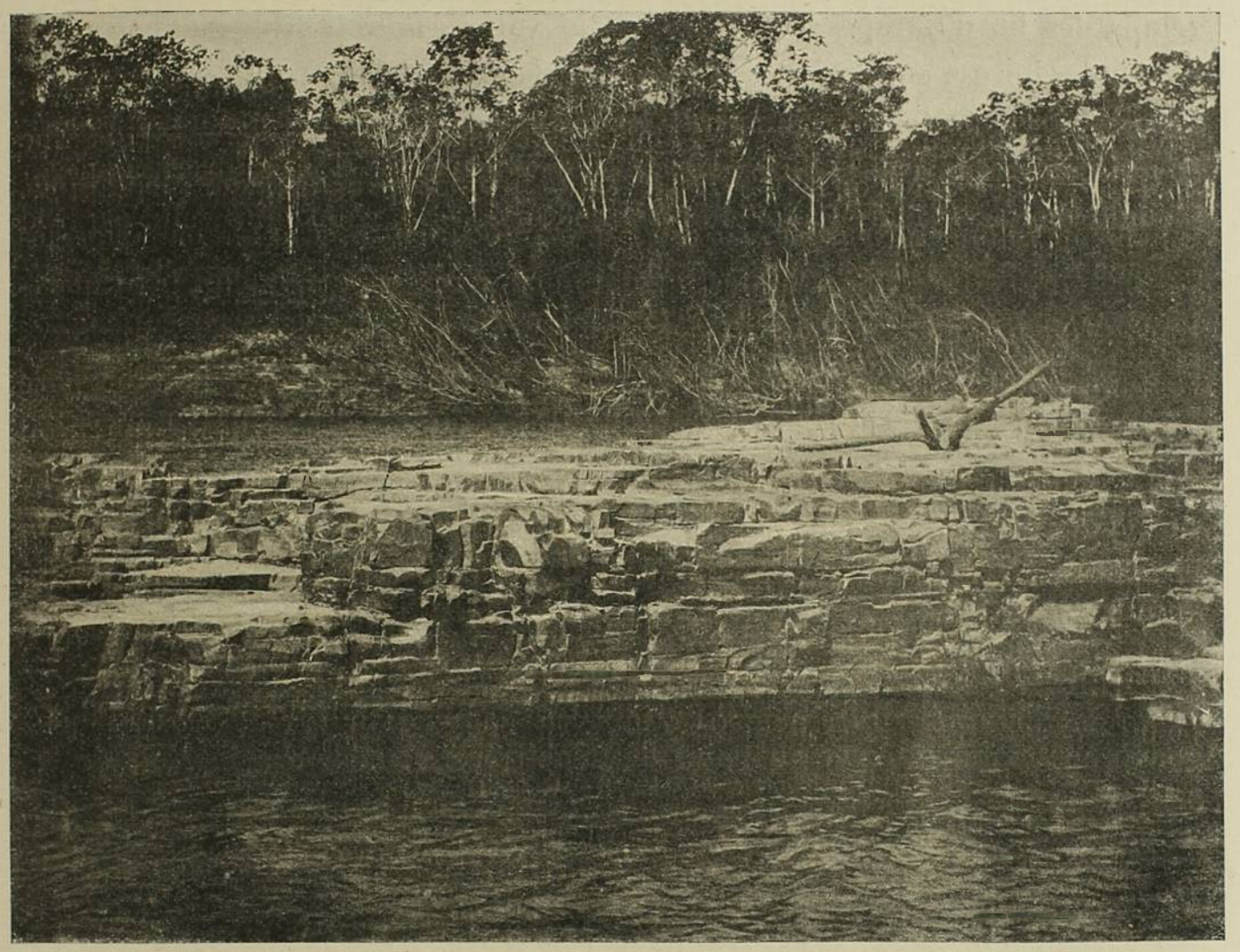
Le piúm est un moustique, plus petit mais beaucoup plus mauvais que le carapana. Il pique surtout pendant le jour et il devient terriblement féroce lorsqu'arrive le soir : c'est de trois à quatre heures qu'il est en rage. L'aiguillon du piúm est si petit, si fin, qu'on ne le sent pas entrer dans la peau, mais quand il est gorgé et qu'il se retire, une gouttelette de sang apparaît, en même temps une démangeaison, produite par une liqueur qu'il laisse dans la piqûre, vous oblige à vous gratter; et lorsqu'il arrive, comme ici, à São Antonio, que la figure, le cou, les bras, les mains, les jambes ne sont que piqûres, c'est intolérable. Nous sommes tous enflés et nous fuyons sous nos moustiquaires sans vouloir même manger.

Les rives du Sucundury sont hautes, ce sont des soubassements de grandes pierres plates, des stratifications, avec au-dessus un peu d'humus, très peu.

Par moment le fond de la rivière est comme dallé par des lages qui forment

alors des rapides; aussi, avec le peu d'eau que nous avons, il faut décharger chaque fois *Bemtevi*.

De São Antonio à la cacheira do Japy nous avons trouvé huit de ces



Soubassement stratifié.

rapides et nous avons eu plus de six kilomètres de gurgulhos en plusieurs tronçons : nous avons mis quatre jours.

Cette rivière étroite, pareille à un long couloir, qui, à chaque coude, paraît fermée en amont et en aval, semble me tenir prisonnière. De chaque côté, c'est l'éternelle verdure de la forêt tropicale, les arbres sont si près que leurs branches, pareilles à de longs bras, semblent vouloir m'enfermer sous leur dôme

de dentelle verte, et mon petit campement est si petit, au bord de ce ruisseau, qu'il est perdu et disparaît au milieu des grands arbres.

Pendant que mes gens peinent à passer rapides et gurgulhos, je vais visiter les rives avec deux matelots qui m'ouvrent un sentier. Je suis la plupart du temps des lits d'igarapés secs et partout je vois parmi des arbres de bois précieux, des heveas en quantité, ils y sont en familles, et ces familles sont nombreuses; il est difficile de s'imaginer les richesses qui existent dans ces forêts, et qui continuent à pousser en attendant que quelques mortels veuillent bien les utiliser.

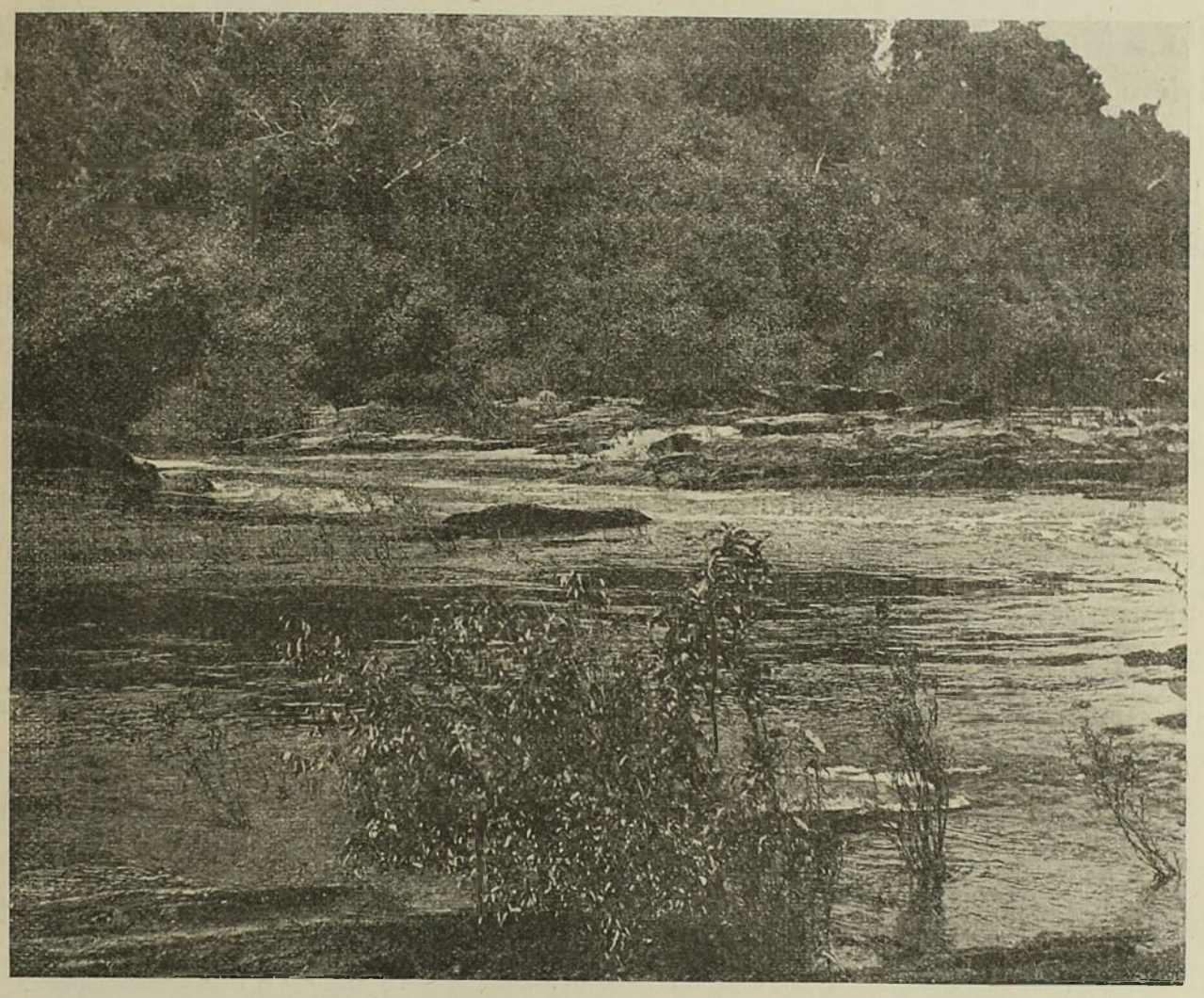
Dans nos pérégrinations sous les beaux arbres de ces forêts, jusqu'ici inexplorées, Chico a tué un fourmilier (tamandua bandeira genre Myrmecophaga), et nous allons le manger, bien entendu. Quand je dis nous, cela est manière de parler, car malgré la bonne volonté que j'y mets je ne puis en avaler un seul morceau.

Pourtant, je suis si faible et j'ai tant faim! Mais, nous civilisés, nous avons une tare qui nous empêchera toujours de vivre en pays sauvage : nous recevons de nos ancêtres des habitudes d'estomac aussi bien que de cervelle, et contre ces habitudes toutes faites, ces traditions héritées, nous ne pouvons pas réagir. Mon imagination dont je ne suis plus maîtresse, une répulsion insurmontable, gouvernent mon estomac au point de m'obliger à souffrir cruellement de la faim plutôt que de manger du fourmilier comme le font mes matelots, sous le fallacieux prétexte que ce mets à odeur et saveur de termites et de fourmis, n'a pas droit de cité dans la cuisine européenne.

Cachoeira Piranha.— Un étroit canal, et de chaque côté une étendue plate bien pavée. Qu'on s'imagine des galets petits, généralement noirs, amalgamés avec du bitume (quelques pierres seulement à angles aigus, peu, juste assez pour couper de temps en temps un pied de matelot); dans ce dallage des dépressions, des solutions de continuité font autant de petites mares avec de l'eau croupissante puante, pleine de larves de diptères; de plus, ces galets sont brûlants, vu l'orientation de la rivière à cet endroit là, le soleil y darde ses rayons toute la journée.

Le canal de la cachoeira est sur la rive droite, la largeur totale du barrage

sur lequel l'eau passe est d'une dizaine de mètres. Cette eau se déroule en volutes, et vient s'achopper contre les pierres qui la font revenir en gracieuses vagues frangées d'un blanc de neige contrastant vivement avec les rives noires; on dirait une cachoeira endeuillée. Trois forts travessões nous obligent



Cachoeira.

à décharger et à attendre, pour recharger, que l'averse veuille bien passer.

C'est un bruit bien spécial que le bruit de l'averse qui arrive; on l'entend venir de loin, elle est là, elle traverse la rivière et elle va se perdre dans la forêt, où on l'entend s'en aller. Elle n'a fait que laver le pavage de la cachoeira, le rendre plus brillant et plus glissant.

Le Rio Sucundury est de plus en plus sinueux, il forme de grandes boucles.

Nous trouvons deux travessões qui peuvent être passés à la perche avant d'arriver à la *cachoeira Tira-Temo*.

C'est à neuf heures, par un radieux matin, avec un soleil joyeux et pas encore méchant, que nous arrivons à Tira-Temo. Nous restons quelque temps en une contemplation muette et étonnée devant cette cachoeira. Comment passer? elle a à peine dix centimètres d'eau de profondeur. Toute la largeur de la rivière est barrée par deux bancs de rochers, sans aucune cassure, sans aucune solution de continuité où l'eau aurait pu se frayer un petit canal. De plus, ces rochers, dont la pente descendante va d'aval en amont, nous présentent des bastions dont les angles aigus pourraient bien ouvrir la coque de *Bemtevi*.

Mes gens vont couper deux petits arbres, d'environ huit mètres de longueur, pour faire les montants d'une échelle, puis de forts rondins en seront les échelons; ces échelons seront attachés avec de fortes lianes, et voici un chemin, où *Bemtevi* glissera très bien, non sans peines, mais sans risques.

Il faut décharger complètement *Bemtevi*; les rives, hautes et à pic, ne nous permettent point de déposer les vivres aussitôt le second travessão : il nous faut faire près de 500 mètres, en amont, pour établir notre dépôt, qui fut aussi notre campement; nous nous servons, rive droite, du lit sec d'un igarapé comme de chemin et nous sommes à une cinquantaine de mètres de la rive, en pleine forêt équatoriale, sans une brise, sans air.

De très grands arbres et des palmiers, non des palmiers majestueux aux énormes troncs lisses ressemblant à des colonnes de temple antique, mais des palmiers nains, par comparaison aux autres, dont les feuilles partent en faisceau du sol et semblent vouloir nous cacher, ou nous étouffer, sous leurs grandes palmes aux reflets métalliques. Je ne vois que quelques petits morceaux de ciel à travers une coupole impénétrable aux rayons du soleil.

Et dans ce campement, à température de serre chaude, à odeurs âcres et insupportables, nous avons été envahis par les fourmis-manioc (saubas); d'habitude elles se contentaient, à chaque campement, de nous faire de discrètes visites, emportant de petits morceaux de farine de manioc ou de viande, des graines de riz, quelquefois elles transformaient mes bas en guipure, mais

aujourd'hui, nous devons être près d'une ville-capitale de fourmis, car il a fallu bien des ouvrières pour si bien et tant travailler! Elles ont coupé tout ce

Nid de termites.

qu'elles ont trouvé : pantalons et tricots de jour des marins, ma blouse, mes bas et mon pantalon ; il ne reste que quelques petites rondelles grandes comme

des pièces de 50 centimes qu'elles ont oubliées dans leur chemin. Le bas de toutes les moustiquaires a été déchiqueté. Le cuir du sac où sont mes papiers leur a semblé trop dur ou n'était pas à leur convenance, la courroie seulement a quelques dentelures.

Il a donc fallu aller chercher d'autres vêtements de jour dans le canot; là, c'est bien une autre affaire : embarcations, vivres, vêtements sont pleins de cupims; la proue du bateau étant accostée à la terre de la rive, ces insectes ont pris notre *Bemtevi* pour leur termitière.

Ces cupims sont des termites « belliqueux », avec un ventre mou, énorme pour la grosseur de leur corps, mais leurs mandibules sont aussi fortes que du fer et fort acérées : ils mordent tellement bien qu'il ne faut pas penser à leur faire lâcher prise, il vaut mieux les écraser tout de suite.

Il faut nous sauver au plus vite et aller en amont sur un pédral où tout le canot est déchargé, lavé, visité dans les moindres recoins, car quelques cupims survivants auraient vite refait une colonie qui nous mangerait notre canot en peu de temps, et sans que nous nous en apercevions. *Bemtevi* propre, frotté, est recouvert avec les prélarts et je commande de brûler un peu de soufre sous ces couvertures improvisées, — les cupims ne doivent pas aimer cette fumée-là — les caisses de vivres et d'instruments sont également vidées et secouées, et si l'ennemi reste, ce ne sera sûrement pas la faute de mes matelots, qui font ce nettoyage consciencieusement.

M'étant arrêtée au deuxième travessão, en amont de la cachoeira Tira-Temo, pour faire la chasse à ces névroptères, je résolus d'aller visiter la forêt. Je fis ouvrir plus de cinquante-cinq kilomètres de sentiers dans divers directions.

La rive est riche en héveas mais le centre ne le lui cède en rien, dans tous les terrains bas, — mais non noyés — sur les rives d'igarapés, secs en ce moment, c'est le caoutchouc, les heveas braziliensis, la « borracha verdadeira » (le vrai caoutchouc); dans les terrains plus élevés, donc plus secs, ce sont des Artocarpées, grands et beaux arbres connus sous le nom de « caucho ». Ce n'est point le produit qui manque, ce sont les bras pour le travailler.

Pendant que je visitais la forêt avec quelques-uns, d'autres chassaient. Et enfin! nous avons eu un peu de gibier, nous étions, mes matelots et moi, au

régime de demi-disette, c'est-à-dire que nous avions encore de la farine, mais depuis longtemps, sauf le fourmilier de Chico, nous n'avions pas vu de viande.

Aussi les deux pakiras (porcos do matto) que, dans sa bonté profonde, Jéhova nous a envoyés sont les bienvenus.

Mais, chose extraordinaire! mes gens ont mangé les deux pakiras dans leur journée! Lorsque, le lendemain, je commandai de faire le déjeuner avant mon départ pour la forêt, ils me répondirent qu'il n'y avait plus rien, et cela était vrai.

Le résultat de leur gourmandise ne se fit pas attendre, tous eurent des coliques.

Rivière tranquille.

Antonio eut un accès de fièvre beaucoup plus fort que les autres jours, Chico une indigestion, José Lyra une forte dysenterie, et, quand José Lyra est malade tout le campement souffre, il insulte ses camarades, il gémit, il pleure, il crie, il hurle, il se roule par terre, il veut se tuer. Je suis obligée de mettre près de lui un homme de garde de jour et de nuit, et aussitôt qu'il est mieux, malgré ses protestations et ses révoltes, je l'emmène avec moi, je suis plus tranquille.

A ce campement j'eus deux visiteurs le même jour et à la même heure, le 3 novembre à 7 heures du matin : Manoel Nazareth de Saõ José et Fulgencio dos Magos de Paraiso. Ils descendent sans caoutchouc, parce que la rivière n'a pas d'eau ; il paraît que la crue se fait attendre cette année, alors que d'habi-

tude, au commencement de novembre, il y a un mètre d'eau de plus dans la rivière.

Mes deux visiteurs s'étonnent que nous ne soyons qu'enflés mais sans blessures, car tous leurs gens sont, comme eux, couverts de plaies provenant des piúms. Les piúms les ont copieusement servis, il est vrai, mais ils ne nous auraient point épargnés, si nous étions restés inactifs, et sur le bord de la rivière. Dans l'intérieur du bois il n'y en a pas, ou peu. Comme nous partons de grand matin et que nous ne revenons que vers les quatre heures du soir, les piúms n'ont pas le loisir de nous piquer beaucoup; à cinq heures ils disparaissent et font place aux mutúcas. Les mutúcas sont des diptères se rapprochant de l'espèce des taons, elles sont de la même férocité que ces derniers, leur couleur est bleu foncé tirant sur le noir; ayant l'aiguillon plus gros que les piúms, généralement on les sent lorsqu'elles commencent à piquer; aussi on en tue une grande quantité avant qu'elles aient eu le temps de se nourrir à vos dépens.

La nuit, il y a aussi les tatuquiras. Ce sont des petits moustiques à ailes blanches, jolis et délicats, mais on ne les trouve plus si charmants lorsqu'ils s'abattent sur la figure et les mains; ils s'y aplatissent, et commencent à sucer si goulûment qu'on sent leurs dards entrer et qu'on les tue avant qu'ils aient le temps de se délecter et de s'enivrer de notre sang.

Une très grosse pluie d'orage ayant occasionné une petite crue, j'en profite pour aller un peu plus en amont. Sans cette hausse des eaux je n'aurais pu passer le gurgulho qui est en aval de l'igarapé Cuyabá.

En aval de ce gurgulho, je trouve trois grands canots laissés à la rive; avec le manque d'eau, les propriétaires de ces embarcations n'ont pu ni les faire monter ni les faire descendre.

A Cuyabá, je trouve quelques seringueiros sous la direction de Raymondo Garcia, cousin et client du Garcia qui a fui de Santa Isabel; ils ont tous la fièvre, et seraient déjà descendus sans le manque d'eau qui les retient prisonniers.

La petite crue que nous avons eue ne vient que des igarapés situés entre Tira-Temo et l'igarapé Grande en aval de Mantiba. A la *cachoeira Mantiba* l'eau n'est plus troublée; nous la passons sur la rive gauche, entre des pierres, dans un

canal tortueux, faisant de capricieux zigzags, comme le veut le chenal. Nous mettons une heure et demie pour avancer de 50 mètres, mais nous ne déchargeons point le canot.

La *cachoeira Sucuriju* est la première cachoeira vraiment difficile que nous trouvons dans cette rivière. Le Sucundury s'élargit un peu; sur la rive droite,

Cachoeira.

l'eau serpente entre des roches, dans de petites rigoles n'ayant quelquefois que quelques centimètres; sur la rive gauche, dans un canal étroit, semé de grosses pierres, sur un parcours de cent cinquante mètres environ, trois travessões avec un dénivellement total — d'amont en aval de la cachoeira — de un mètre cinquante centimètres.

Ce n'est pas la hauteur de la cachoeira qui est ennuyeuse, ce sont ces roches dans le canal, de la manière dont elles sont disposées ; une fois le canot engagé, la moindre fausse manœuvre ou la moindre défaillance de forces de ceux qui seront au câble amènerait la perte de *Bemtevi*, qui se briserait sans que nous puissions rien faire pour le sauver.

Les seringueiros, avec leurs petits canots, prennent par le pédral rive droite ; les plus grandes embarcations ne passent qu'au moment de la crue.

Nous avons mis cinq heures seulement pour passer Sucurijú, sans accident. C'est relativement peu de temps pour la difficulté qu'il y avait ; mais, avec des cataractes du genre de celle-ci, il n'y a pas d'hésitations à avoir ; tout de suite on sait qu'il faut passer à vide, on ne perd donc pas de temps à examiner si on ne trouverait pas un canal plus profond, le déchargement sur un pédral est plus vite fait, il n'y a pas à ouvrir un sentier, et les matelots ne peuvent pas se reposer, fumer une cigarette à l'ombre.

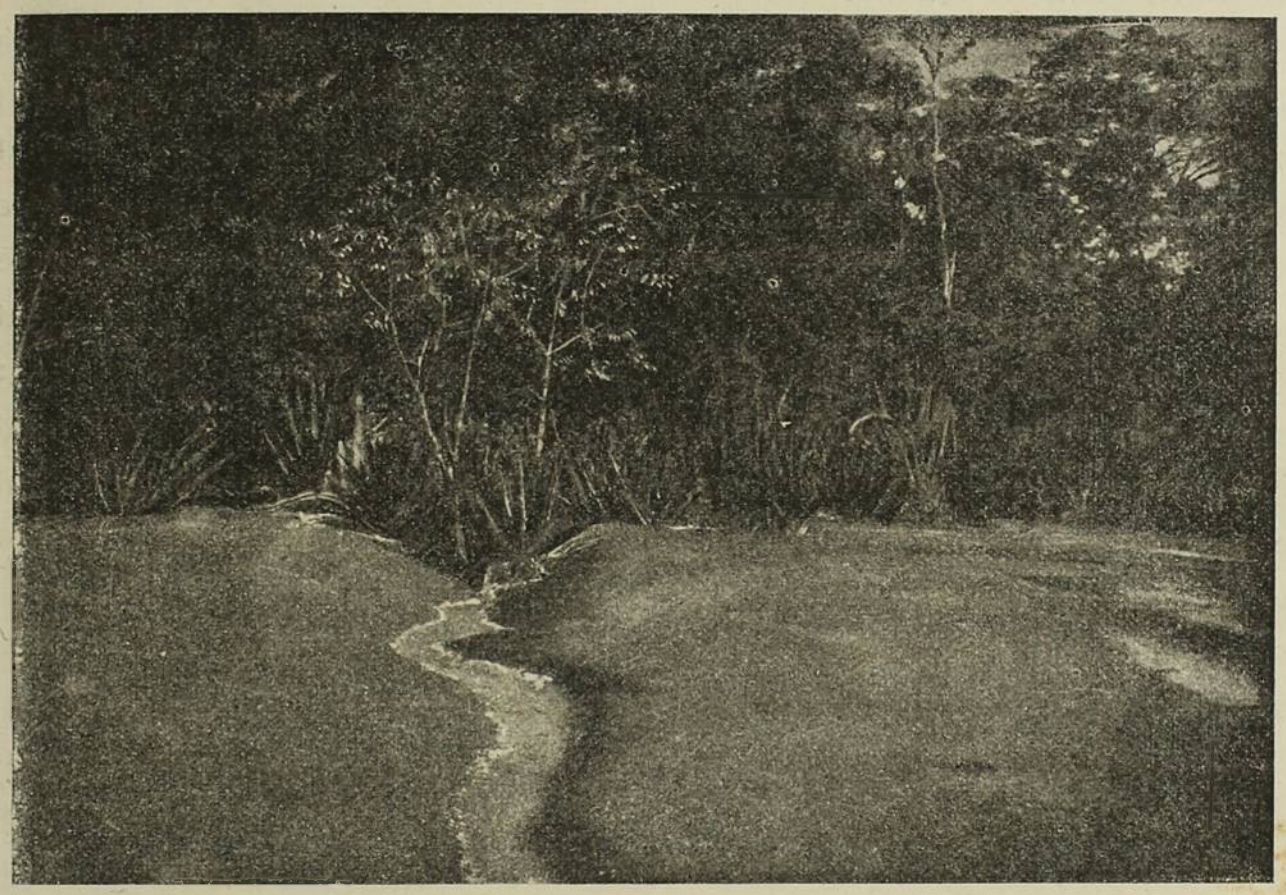
La rivière se continue étroite, comme avant le cachoeira, avec des berges hautes. Sur le parcours entre Sucurijù et Palhal, nous avons trouvé deux petits rapides seulement, mais nous avons eu à résister à un gros orage. Bien qu'énervant, le temps orageux ne nous a point fait murmurer, lorsqu'il s'est contenté de nous donner une lueur de faux jour avec un ciel ténébreux, cuivré, livide ; mais nous ne pouvons nous empêcher de le qualifier de « sale temps » lorsque le vent et la pluie arrivent furieux : c'est un énorme nuage gris, pesant, qui s'est engouffré dans la rivière et qui court sur nous. La pluie, jetée avec force, nous soufflette si méchamment qu'elle nous fait mal, nous ne savons plus où nous mettre ; la pointe d'arbre derrière laquelle nous nous sommes mis ne nous abrite point : partout ce gris sifflant qui nous aveugle et soulève l'eau en petites vagues.

Si les orages de ces rivières sont violents ils sont heureusement courts ; après avoir supporté « patiemment » ses coups pendant vingt minutes, le vent se ralentit et les gouttes de pluie s'espacent, nous pouvons continuer notre voyage ; les perches recommencent à s'enfoncer dans l'eau verdie par la réverbération des arbres de la rive qui s'y mirent, et nous arrivons avant la nuit au Palhal.

A la *cachoeira du Palhal,* la rivière s'élargit, elle atteint près de cent mètres,

ce qui est énorme par comparaison avec les largeurs d'aval et d'amont. Elle n'a qu'un seul travessão, très fort, mais ayant un bon canal où l'on peut passer en tout temps.

Le travail pendant cette journée ayant été excessif, nous bivouaquons tout de suite en amont de la cataracte, bien qu'il ne soit que quatre heures. Une heure après tous mes matelots se balancent dans leurs hamacs, fumant force



Une lage.

cigarettes; ils ne pensent à rien, et ils sont heureux certainement bien plus que moi-même, dont la rêverie est presque constante. Ils ne sont point tourmentés par des idées de l'au delà, quand arrive la mélancolie que le soir amène avec lui. Je suis pourtant dans la paix des grands arbres, pourquoi ne pas jouir de leur ombre et de leur fraîcheur? C'est, peut-être, que l'homme a l'instinct métaphysique comme le chien a l'instinct de la chasse, et, qu'il serait aussi naturellement porté à la recherche de l'absolu que le chien à la recherche du gibier.

En amont de Palhal la rivière devient difficultueuse; nous ne passons que trois travessões, il est vrai, jusqu'à Caracachá, mais entre ces trois travessões ce sont de longs gurgulhos, de nombreuses roches formant de petits rapides. C'est un travail terrible de remonter ce ruisseau pendant l'étiage; mes gens ont le dos meurtri et blessé, tellement ils soulèvent souvent le canot dans les endroits secs, aussi tous restent anéantis à regarder d'un air morne et navré la *cachoeira Caracachá*.

Cette cataracte s'étend sur une longueur d'environ cinq cents mètres, elle a trois travessões principaux, elle se compose de grosses roches à effleurement; quelques têtes seulement se montrent çà et là, entre ces roches : ce sont d'énormes galets; l'eau court très vite, se heurtant sur des pierres, étant rejetée sur d'autres, faisant de très jolis bouillons, de petites vagues frangées de blancheurs, avec le soleil qui dore le tout, c'est magnifique. En ce moment cette rivière a un éclat splendide, des tons et des jeux de lumière inattendus; lorsque l'eau arrive sur une pierre, elle se brise et fuse en hauteur, en faisant de minuscules gerbes de gouttelettes que le soleil fait scintiller comme autant de diamants qui retombent dans le courant pour aller se former ailleurs; un peintre serait en extase.

Mais toute cette beauté ne vaut point pour le voyageur un canal étroit. Nous mettons une journée entière pour arriver en amont de Caracachá.

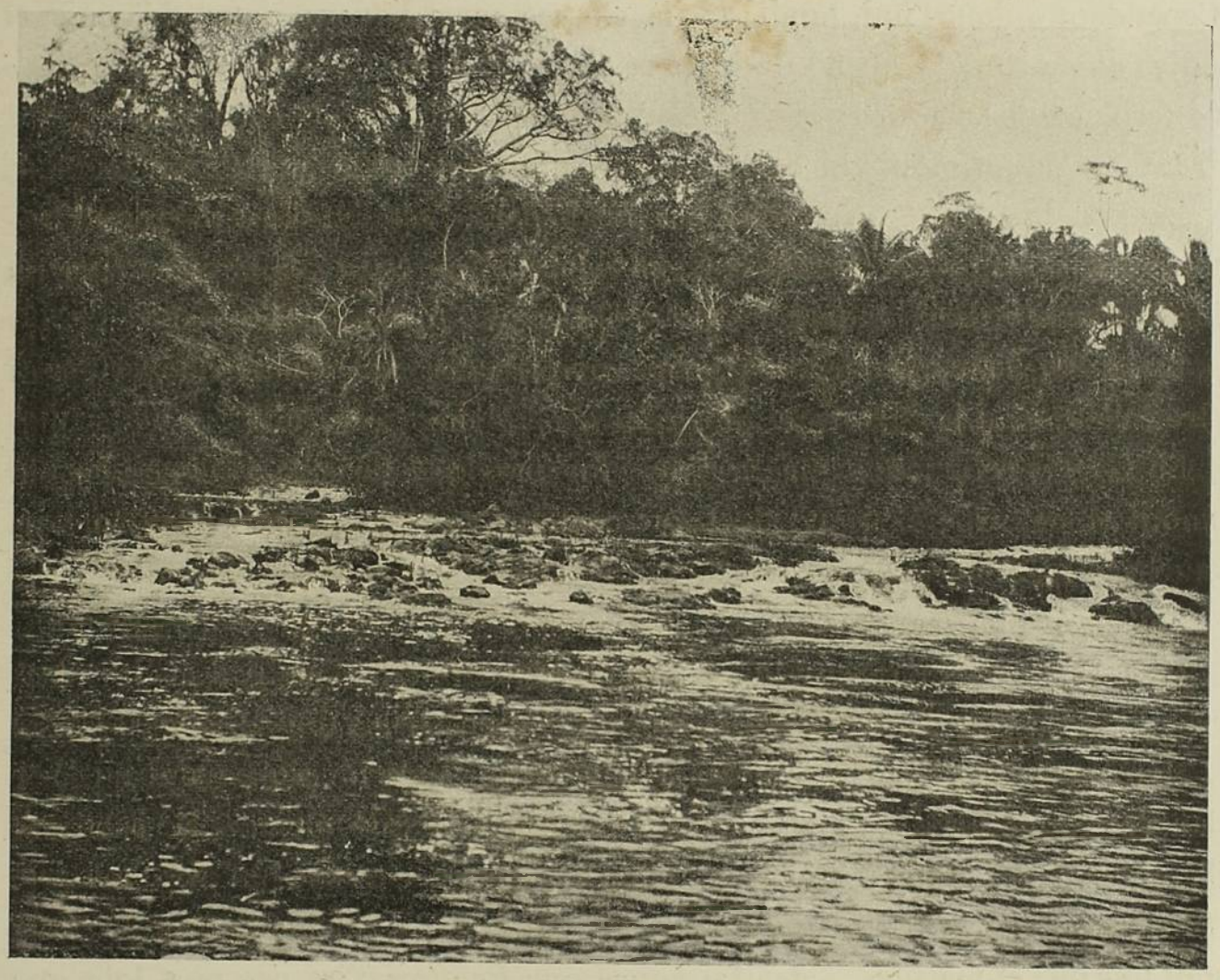
Puis, aussitôt au tournant de la rivière, c'est la *cachoeira de São Jeronymo* avec deux dénivellements beaucoup plus forts et beaucoup plus impétueux que Caracachá, mais ayant un canal; aussi peut-on passer à la corde sans décharger complètement *Bemtevi*. Et enfin, c'est à la suite un tronçon de rivière libre et profonde jusqu'en amont de la bouche du Sucundurysinho.

Le Sucundurysinho appartient, paraît-il, à Manoel Nazareth, et comme il défend qu'on y entre j'ai la curiosité de visiter cet igarapé. Une triste idée dont je me repentis.

Je laissai *Bemtevi* à l'embouchure et je partis dans *Pacú* avec cinq matelots. A quelques centaines de mètres du confluent on rencontre des arbres tombés, barrant tout le ruisseau; et cela continue de plus en plus jusqu'à l'endroit où je me suis arrêtée, il faut faire une gymnastique effrayante : se baisser pour

passer sous un fouillis de feuilles, se rejeter à droite ou à gauche, pour éviter que les branches aveuglent, escalader des arbres pendant que le canot passe péniblement dessous ou dessus.

Les guèpes et les fourmis que nous dérangeons paraissent s'entendre pour nous piquer et nous mordre à qui mieux mieux, c'est à devenir fou.



Cachoeira.

Je reviens à l'embouchure sans avoir vu l'exploitation de Nazareth, mais ayant tant de piqûres que je ne pus dormir de toute la nuit. Nous en avons en très grande quantité, elles sont très douloureuses.

Ces piqûres ont provoqué chez tous de l'œdème à vilain aspect érysipélateux, et cet œdème existe non seulement à l'endroit piqué mais il s'étend. On dirait que nous avons été atteints subitement par une épidémie d'urticaire. José Lyra

que j'avais amené, ayant peur de le laisser avec les autres, a, en arrivant, une attaque de nerfs et toute la nuit il sue abondamment.

Au Sucundurysinho mes matelots mangent leur dernier morceau de viande sèche provenant de la chasse d'aval; les conserves! il y a longtemps qu'il n'y en a plus. Jusqu'à présent ils ont fait souvent maigre chère, mais maintenant.... Cependant aujourd'hui, lundi, 13, la chance nous envoya notre déjeuner et notre dîner sous la forme de deux régimes d'assahy, le « pinot cayennais » (euterpe edulis).

En savourant mon vin d'assahy, je pense avec pitié aux Européens qui, venant en Amazonie, ne peuvent pas s'habituer à l'assahy. C'est toujours l'histoire des préjugés de l'estomac, l'imagination qui reste hypnotisée dans un idéal culinaire, hors duquel il n'y a pas de nourriture possible.

En amont de Sucundurysinho, sur la rive droite, une montagne qui paraît être isolée; c'est la plus haute de celles que j'ai vues jusqu'ici.

En face de cette montagne, la rivière forme une île avec de forts rapides, en amont et en aval; le canal du bras droit est aussi large que celui du bras gauche; ils ont encore une autre ressemblance : c'est qu'il n'y a pas plus d'eau dans l'un que dans l'autre.

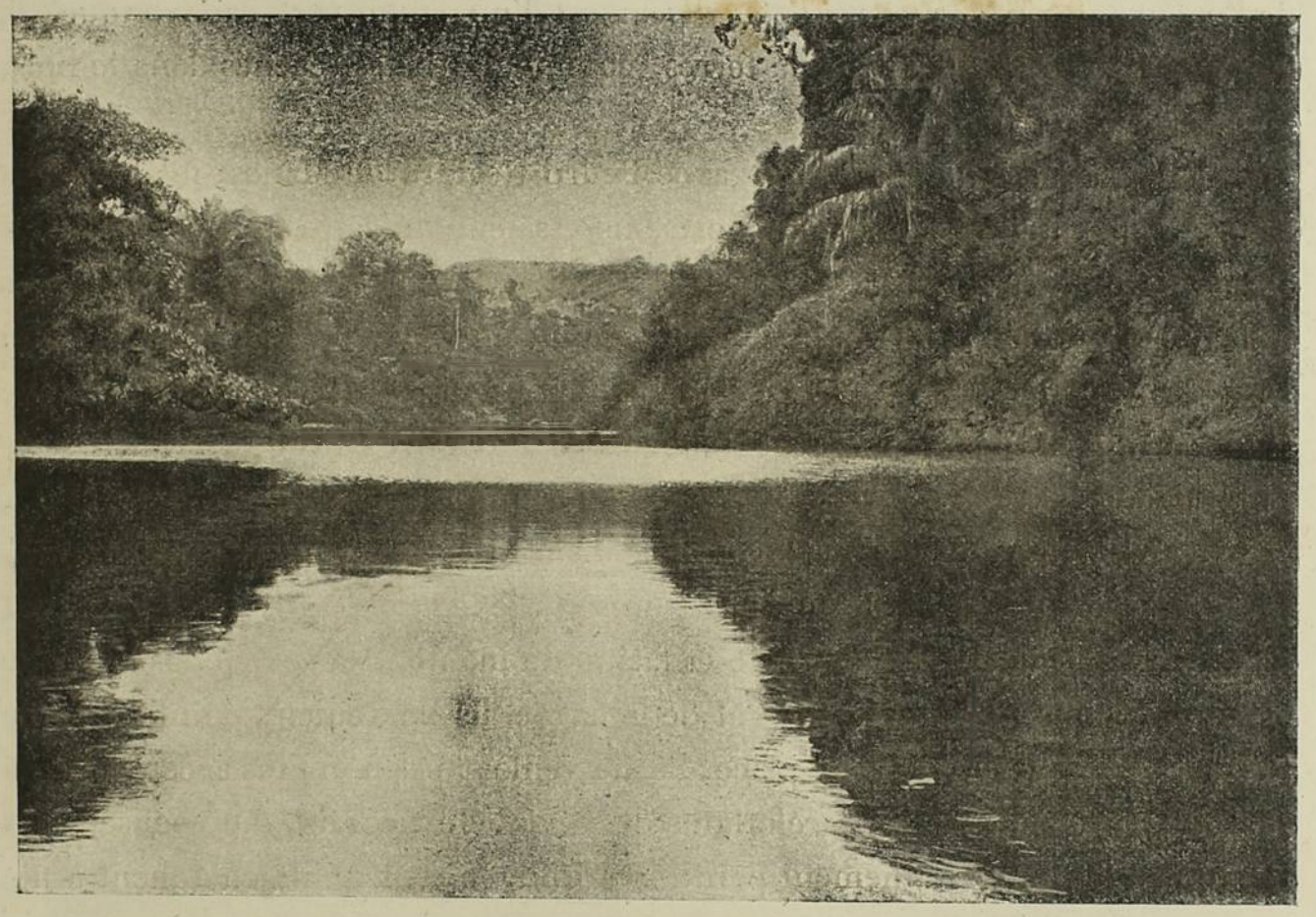
La rivière est de plus en plus sèche, je vais être dans l'obligation de m'arrêter, et sans vivres cela me paraît difficile; retourner est tout à fait impossible : la rivière ayant continué toujours à baisser, le canot ne pourrait plus passer dans les gurgulhos d'aval. Je suis prisonnière de la rivière. Comme la crue vient d'amont, il ne me reste qu'à désirer que sa venue ne se fasse pas trop attendre.

Arrivés à la cachoeira Tres Tombos, j'ai pitié de la fatigue de mes gens qui sont fourbus et malades, je leur annonce que *Bemtevi* n'ira pas plus loin que l'igarapé Muréru, mais qu'il faut y arriver, parce que, peut-être, nous y trouverons des vivres, puisque c'est le siège de la très grande exploitation du très puissant seigneur, le caboclo Fulgencio.

La *cachoeira Tres Tombos* a un très grand pédral, rive gauche, qui s'avance presque jusqu'à moitié de la rivière et qui, en ce moment, est complètement hors de l'eau. Sur la rive droite trois bancs successifs faisant trois grosses chutes, mais il y a un canal.

Le transport des bagages se fait sur la rive droite, par un sentier que nous trouvons tout fait. Les seringueiros de Fulgencio déchargent donc également leurs petits canots pour passer. Au moment où les eaux sont moyennes, Tres Tombos doit avoir des tourbillons dangereux.

En amont de Tres Tombos non seulement la rivière n'a plus de rapide, mais



Dans la rivière.

elle devient profonde jusqu'à Rebentatodo, pendant vingt-deux kilomètres environ.

Avant d'arriver à Rebentatodo, sur la rive droite, nous apercevons un ajoupa caché par le rideau de verdure de la rive ; sans un léger bruit, une branche qui a craqué sous un pied, nous passions sans le voir. Pour aller de la rive à l'ajoupa il n'y a pas de sentier tracé, il est construit avec trois traverses attachées avec des lianes à des arbres, et des feuilles de palmiers jetées au-dessus

de ces traverses. Les Indiens font leurs carbets de chasse plus confortables.

Cet ajoupa est la demeure de quatre hommes; deux sont cachés dans le bois; à mon appel ils apparaissent, ils viennent timidement jusqu'à la rive, n'osant se montrer; ils sont vêtus de guenilles qui ont pu être, autrefois, un pantalon et une chemise, en ce moment ce sont des haillons qui ne cachent point leur maigreur, ce sont des squelettes qui marchent en chancelant, il y a de l'épouvante dans leurs yeux, leur peau est d'un jaune vert cadavérique. Je leur demande ce qu'ils font là terrés, comme des bêtes, cachés dans le bois, sans air et sans canot.

Ce sont des seringueiros, venus avec Pedro Negrero de Maues; le patron, sa femme et d'autres encore sont morts, ils essaient de faire un peu de caoutchouc avant de redescendre, le canot est en amont avec les deux autres; depuis quatre jours, ils sont allés au Muréru pour chercher un remède pour un cinquième compagnon. Mais ce compagnon est mort, ils l'ont mis en terre avant-hier, ils attendent le canot pour passer de l'autre côté de la rivière, car de ce côté-ci l'air est empesté par la puanteur du cadavre de leur compagnon, ils n'ont pu l'enterrer très profondément, ils n'en avaient pas la force.

J'ai le cœur oppressé devant tant de misère, je leur offre de les traverser et de les installer, de leur laisser de la farine de manioc, la seule chose dont je puisse disposer. Ils refusent, ils ont de la farine, ils ne veulent point, qu'avec mes canots, je les change de place, ils ne veulent pas non plus accepter de la quinine, bien qu'ils soient grelottants de fièvre. Je ne sais quoi penser, ces deux hommes ont certainement perdu la raison. Je sens qu'ils cherchent à me faire partir le plus vite possible, ils doivent me cacher quelque chose.

Je commande à deux de mes matelots d'aller visiter du côté de l'ajoupa, alors mes deux squelettes s'effondrent en proie à une crise. C'est qu'ayant beaucoup de caoutchouc de caucho, ils ont peur que je leur fasse payer ce que je leur offre; chacun d'eux espère bien vivre le dernier et avoir, pour lui seul, le produit du travail de tant de morts. Je suis tellement suffoquée de leur calcul que je ne leur fais aucun reproche, ce qui serait inutile d'ailleurs.

Je leur donne de la quinine, non par pitié, mais parce que je ne puis agir différemment. Je connais si bien ma manière de me tourmenter avec des

scrupules, qui souvent ne sont point de mise, ma conscience me reprocherait la mort de ces hommes, pourtant peu intéressants, et moralement je souffrirais beaucoup. Pour les obliger de partir de ce lieu infecté, d'aller en aval, du côté de la grande rivière, où il y a de l'air, du soleil, et des ressources, je leur dis

Transport de bagages par terre.

que s'ils ne partent pas aussitôt leur canot arrivé, comme je vais descendre presque immédiatement, étant la plus forte, je leur prendrai tout leur caoutchouc.

Une heure après, nous trouvons dans la rivière le canot en question; un homme est à la proue qui le dirige, l'autre grelotte de la fièvre sous un japá. Je renouvelle à ceux-ci ma menace de revenir bientôt pour les voler. Aussi je

sus plus tard qu'ils étaient partis dans la même journée, et que deux sur les quatre arrivèrent jusqu'au Canumã.

La *cachoeira Rebentatodo* se compose, en aval, d'un fort traversaõ sans canal, et de rapides dans un gurgulho en amont. Il faut décharger complètement *Bemtevi* pour passer.

Notre canot a tellement été traîné sur les pierres du fond de la rivière qu'une partie de son étoupe a été enlevée; il faut maintenant un homme occupé constamment à vider l'eau, qui entre par les coutures décalfatées.

Une plage, en aval d'une très grande cachoeira, a une pente suffisante qui nous permettra de mettre *Bemtevi* à sec pour le réparer.

Cette très grande *cachoeira da Fortaleza* n'a qu'une seule chute, laquelle a, en ce moment, un dénivellement de 2 mètres environ et une largeur de 25 mètres.

Sur la rive droite, un très grand pédral, allant d'aval en amont de la cataracte, est complètement sec. Nous trouvons, sur cette même rive, une paillote dont le toit tombe en ruines, mais les poteaux et l'armature en sont encore bons; avec nos tentes, en un quart d'heure, nous sommes chez nous à l'abri; deux heures après *Bemtevi* et *Pacú*, sont complètement déchargés et tirés à terre; les hamacs sont tendus, la maison est nettoyée : nous sommes dans nos meubles.

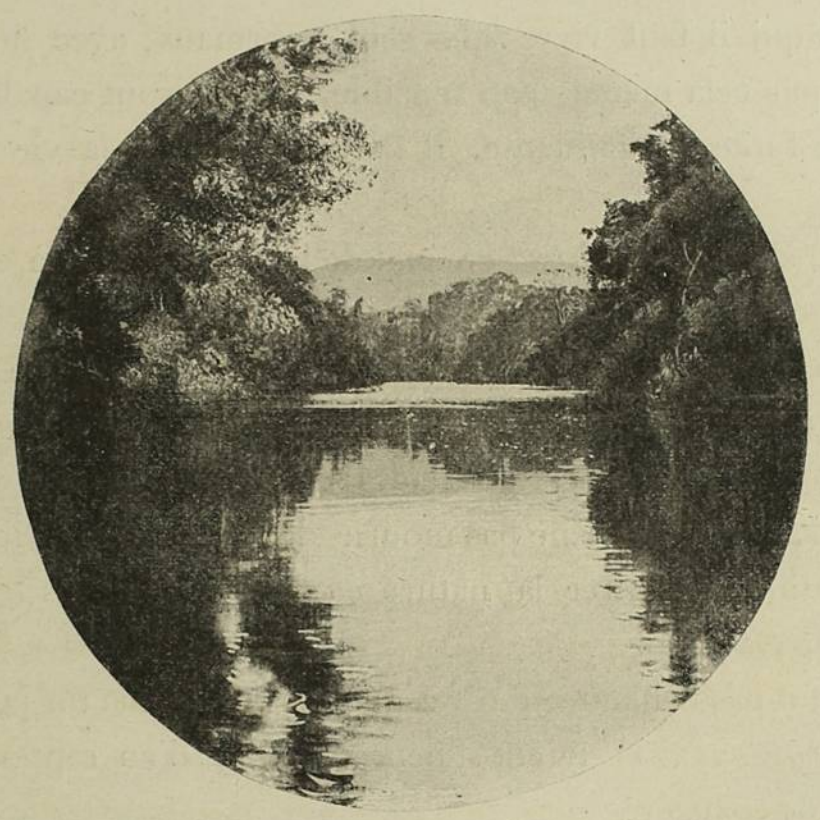
Je regarde alors béatement la pluie, qui dehors fait rage, les éclairs qui font de bizarres zigzags sur un ciel gris, terne, avec des nuages d'encre. Il fait bon être à l'abri, j'en jouis d'autant plus que je ne suis pas habituée à ce bien-être; c'est si délicieux de ne pas se mouiller lorsqu'il pleut! Ah! la belle carrière que celle d'explorateur, rien de tel pour déséquilibrer l'être le plus calme, le plus placide, le moins susceptible d'emballement.

Ici, à la Fortaleza, le repos est forcé, nous sommes presque tous malades. J'avais toujours la fièvre de temps en temps, mais avec ces pluies des derniers jours, où je restais mouillée une partie de la journée, elles sont revenues plus fréquentes et plus fortes.

Antonio est très malade, par sa faute; je l'ai déjà mis une fois en état, mais il mange en cachette des fruits de la forêt, beaucoup de castanhas et d'assahys; la quinine ne lui fait plus aucun effet.

Manoel a également la fièvre, depuis deux jours, et ce gros cafuzo à figure poupine, a des yeux suppliants qui ne me quittent pas. Je lui fais des injections hypodermiques de quinine, qui réussissent généralement lorsque mes malades veulent suivre mes conseils, ne pas faire d'imprudences.

Cependant Manoel est inquiet sur l'efficacité de ces piqûres, parce que je n'ai pas fait flamber la seringue et l'aiguille dans un bol avec du tafia comme je le fais d'habitude, c'est tout simplement parce que le tafia commence à



Rivière sans cataracte.

diminuer d'une façon inquiétante. Je lui explique, sans en être très sûre moi-même, que l'eau salée dans laquelle j'ai fait bouillir l'instrument est bien supérieure, que l'effet sera bien plus grand. Inutile de lui dire que ce sont de simples précautions antiseptiques, il ne le croirait pas.

Mais voilà qu'il m'arrive un malade d'un nouveau genre. José Lyra me dit qu'il a aussi la fièvre, très forte, et qu'il veut être piqué avec l'aiguille. Après vérification, José a le corps chaud, mais n'a point de fièvre, je refuse de lui faire des injections. Alors il rentre en fureur, il pleure, il crie, il se roule par terre, déchire ses vêtements.

« Je sais, me dit-il, que Madame veut ma mort, Madame soigne tous les autres, mais moi, jamais.

— José, tu veux recevoir une volée.

— Madame peut me battre tant qu'elle voudra, mais que Madame me pique. »

Impossible de le faire sortir de là, et pour avoir la paix je le pique consciencieusement, et copieusement, en mettant dans la seringue de l'eau bouillie, je n'ai point de quinine à gaspiller.

Et voilà avec qui il faut vivre : des gens anormaux, avec un système nerveux maladif, par cela même trop sensible, et qui sont capables de se tuer pour une cause futile, insignifiante. Il faut avouer que la vie d'exploration a des charmes!

Je me décide à laisser *Bemtevi* en aval de la Fortaleza, et à continuer avec quelques matelots dans *Pacú*.

Pacú étant un peu petit, je le fais surélever, Estevão va mettre deux bordages en sassafras, ce bois n'est pas très dur, assez fort, et facile à travailler.

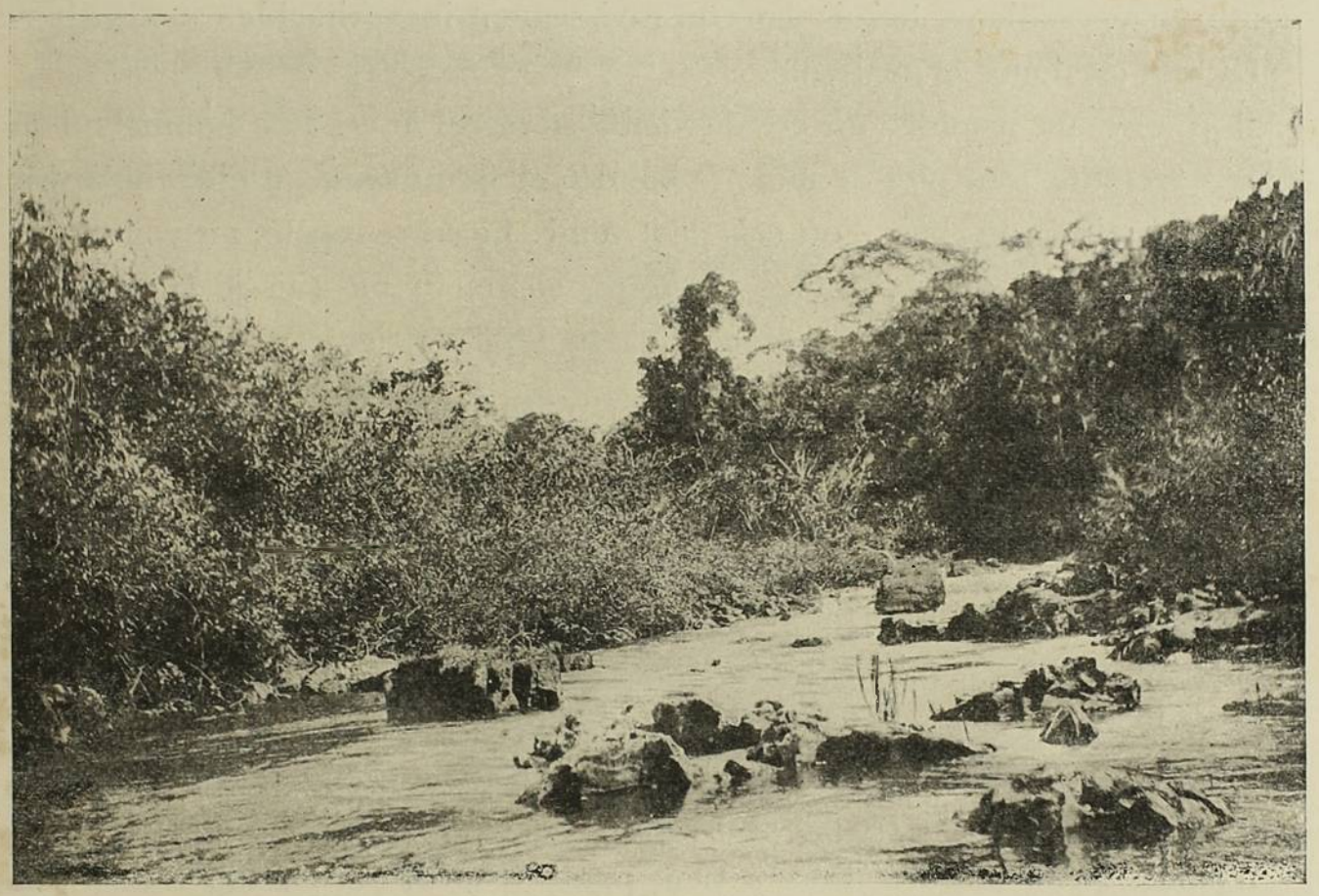
Les uns s'occupent du canot, les malades se soignent, le reste va à la chasse, car ici, l'idée constante est de ne pas mourir de faim. Comme il est facile avec cette préoccupation d'admirer la nature et de découvrir les trésors que renferme ce riche pays!

La chasse ne fut pas brillante; il n'y a que Lauro qui tua un jacaré (*caïman : alligator palpebrosus*), et il eut l'heureuse idée d'en rapporter la queue. Enfin nous allons manger!

Il est convenu, en pays civilisé, que l'on ne doit manger que certaines substances animales ou végétales, toujours les mêmes; tout ce qui n'est pas admis, inutile d'en parler, aussitôt c'est le dégoût, c'est l'écœurement, c'est la nausée, c'est de l'horreur. Il serait téméraire de conter que vous vous êtes nourri, au cours d'un de vos voyages, de jacaré, et que ce n'était pas plus mauvais qu'autre chose, aussitôt on vous regarderait avec une stupéfaction indignée, on vous fuirait, si on l'osait.

Cependant, je viens de manger du caïman. C'est d'un goût spécial, je le veux bien, mais je le trouve si bon après mon long jeûne! un peu musqué, mais avec un peu de sel cela peut aller.

A certains moments, surtout lorsque le soir arrive avec sa mélancolie, le bruit du campement me devient un supplice, mes matelots causent, et surtout rient. Il est impossible de s'imaginer, si on ne les a pas entendus, les rires éclatants et inextinguibles, sonores et bruyants qu'ils font entendre pour la moindre chose, aussi lorsqu'ils se décident à dormir, je jouis de la paix qui



Cachoeira.

s'étend sur le campement, c'est comme un voile tombant sur la journée écoulée. Les soirs m'appartiennent, je les fais miens en m'isolant.

Comme c'est seulement la nuit qu'il y a un peu de fraîcheur, je vais sur le pédral regarder les traînées d'ombre des arbres et la lune qui monte dans le ciel. Nous sommes au moment de la pleine lune, elle est dans sa phase d'intensité d'éclairage; le paysage sous ses rayons condensés est splendide, le sous-bois est plus sombre avec les rayons lumineux qui frappent au-dessus du dôme impénétrable; la rive plus éclairée est merveilleuse : les branches sont des

guipures sombres sur le bleu foncé du ciel, les lianes sont autant de guirlandes balancées par le vent. Mon pédral est fantastique de beauté, chaque crevasse, chaque anfractuosité a une forme spéciale et des ombres de différents tons. Tout à fait là-bas, près de la cachoeira blanche d'écume, sous les blancs rayons lumineux de la lune, les roches sont d'un noir profond, faisant un contraste merveilleux. Je suis dans un ravissement inexprimable.

La nuit est douce et apaisante.

Mon rêve fut troublé, un cri de vieille sorcière, le cri d'un homme qu'on égorge, retentit tout près de moi ; je bondis, et frémissante je cherche à voir dans le sombre sous-bois d'où cela peut venir. Le cri se répète, me voilà tranquille. Ce cri, je l'entends tous les soirs, comment me suis-je laissée surprendre? C'est celui du caboré ou coruja (famille des strigides).

Le 18 *novembre*, un canot arrive d'amont. C'est João Belem, son neveu, et une femme. La femme est jeune, quinze ou seize ans, toute petite, maigre, de grands yeux noirs tristes; elle a les fièvres (les sesões) depuis dix mois. Les deux hommes n'ont pas encore beaucoup souffert, ils n'ont la fièvre que depuis une quinzaine de jours; ils descendent parce qu'ils n'ont plus rien à manger, leur farine de manioc est finie.

João Belem me dit que Coelho, le gérant de l'exploitation de Fulgencio, me fait demander 6 alqueires[1] de farine de manioc, il attend depuis quinze jours un canot qui n'arrive pas et il a soixante hommes dans le Murérú.

Il paraît qu'au Murérú il n'y a rien, point de farine, et Coelho a distribué les derniers morceaux de viande sèche il y a deux jours. Et moi qui comptais me ravitailler chez lui!

En amont de la Fortaleza. — Dimanche, 19 *novembre* 1905. — Hier, il faisait déjà nuit noire, lorsque le canot que Coelho attend arrive en aval de la cachoeira. Ce matin, avant de partir, je demande au chargé du canot s'il apporte de la farine pour le gérant de Fulgencio, il me répond affirmativement; de plus, il m'assure qu'il arrivera aujourd'hui même au Murérú, qui n'est pas loin d'ici. Donc, je ne porte pas de farine à Coelho, il n'en a plus besoin!

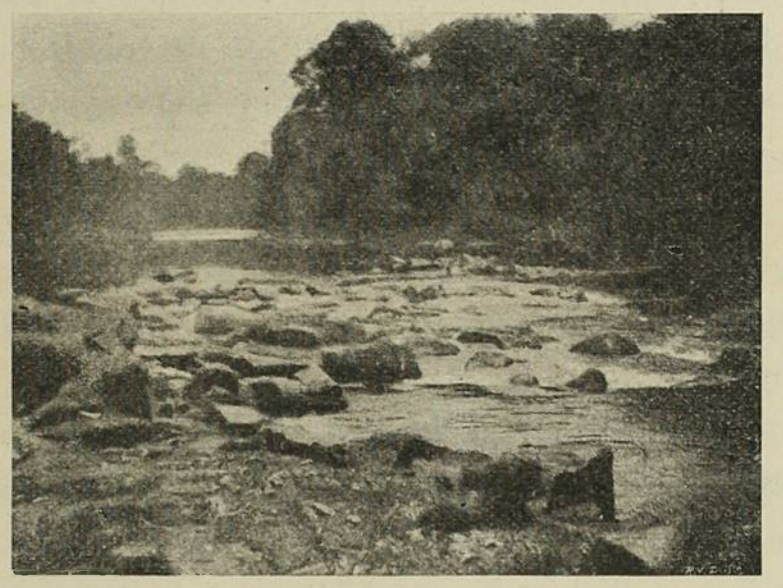
1. *Alqueire* : mesure portugaise de 15 litres.

Trois matelots restent au campement avec tout ce que je possède. Je pars avec cinq hommes, quatre rameurs et un au jacuman (gouvernail). La rivière est étroite et peu profonde, mais il y a bien assez d'eau pour *Pacú*.

Nous allons avec une grande vitesse, et de voguer si vite, de voler sur l'eau, dans la fraîcheur du matin, avec un ciel couleur d'ambre, j'éprouve une véritable joie.

Quelle différence entre la vitesse d'aujourd'hui et notre marche lente d'aval !

Je ne sais si cela va continuer, mais mes matelots sont partis d'un bel élan, un excès de forces. Les rames frappent en cadence les bordages, ils se pen-



Pierres dans la rivière.

chent en avant pour aller chercher de grandes pelletées d'eau qu'ils jettent au vent, les gouttes d'eau qui jaillissent ont l'éclat de beaux diamants.

Ils soutiennent cet effort musculaire pendant près de 35 kilomètres, je suis en admiration devant cette activité.

Le soleil commence à nous gratifier d'une chaleur d'étuve, l'air est lourd, les rives lointaines s'estompent dans l'éblouissement de l'excès de lumière.

Nous avons seulement passé deux tronçons de rivière avec des rapides, le reste de ce cours d'eau est tranquille comme un lac; il reflète les arbres verts de chaque côté, avec un grand chemin bleu lumineux au centre.

Lorsqu'en amont de Tarada je fais entrer dans la bouche d'un igarapé pour

y déjeuner, il est 10 heures et demie; il y a exactement cinq heures que nous marchons. Le déjeuner se compose pour mes gens de viande d'anta (*tapir-tapirus americanus*) (cette viande je l'ai achetée à João Belem, qui lui-même la tenait de Coelho); pour moi un bol de lait, fait avec du lait condensé, et dedans un peu de farine de manioc.

Ce petit igarapé où nous sommes est superbe : au banc du milieu notre canot touche exactement les deux rives, les berges descendent à pic, comme deux murailles, avec une hauteur de près de 9 mètres. Tout là-haut, de gros arbres dont les branches se croisent et s'enlacent, faisant une fantastique charmille dont le dôme de verdure est plus haut que la voûte d'un temple antique; d'ici, dans la demi-obscurité verte, je ne vois le ciel lumineux que par quelques trous que les frondaisons ont oubliés dans cette coupole.

Un quart d'heure a suffi pour absorber notre excellent déjeuner. Je laisse à mes bateliers une heure entière pour se reposer, car ils sont fatigués de l'effort qu'ils viennent de faire. A ma très grande surprise, ce sont eux qui sollicitent de repartir. Je demande l'explication de cette ardeur inaccoutumée, c'est Lauro qui me répond :

« Madame a dit, l'autre jour, à Nazareth : Où vos caboclos et ceux de Fulgencio mettent un jour, mes bons mariniers ne mettent qu'une demi-journée. Donc il faut que nous arrivions vers midi au Murérú. »

C'est toujours l'éternelle histoire : sans l'ennui, le désespoir ou l'orgueil, il n'y aurait pas d'actes de courage; la bête humaine met d'autant plus d'ardeur à devenir héroïque, qu'elle est plus ennuyée, plus désespérée ou plus orgueilleuse; il n'y a qu'à savoir exciter ces états d'esprit. Aussi la définition que l'homme est un animal raisonnable n'est point aussi exacte que celle de : l'homme est un animal ambitieux.

Et nous allons, respirant l'haleine chaude de la rivière, par ce midi brûlant, pareil à un brasier; point d'ombre sur les rives, pas d'air, l'atmosphère est chargée d'électricité, l'orage quotidien se forme.

Mes matelots continuent à raidir les muscles de leurs bras d'une façon bien surprenante; maintenant, pour s'exciter au travail, ils chantent et lancent, de temps en temps, des cris aigus qui n'ont rien d'humain.

Nous passons à mains la *cachoeira Tucunaré* qui n'a qu'un travessaõ, c'est-à-dire que mes marins se mettent tous à l'eau, les uns poussant et les autres tirant, ils font avancer le canot jusqu'au-dessus de Tucunaré. Dans les endroits les plus profonds ils ont de l'eau jusqu'au-dessus du genou, jamais *Bemtevi* n'aurait pu passer.

A la *cachoeira Puraké*, deux travessões sont également franchis à la main. C'est en passant cette cachoeira que l'orage attendu se décide à éclater, de gros nuages noirs de pluie qui obscurcissaient le ciel crèvent enfin et nous inondent.

C'est avec la pluie, à 1 heure 50 minutes, que nous arrivons au Murérú. Dans cet endroit tant renommé, la case est bâtie sur un monticule de terre glaise sur la rive gauche de l'igarapé. La hauteur du monticule est d'environ 5 mètres au-dessus du niveau actuel de l'eau, c'est-à-dire que l'hiver il est submergé. Le sentier allant de la rive à la maison n'a jamais été fait ; il faut, pour monter, mettre le bout du pied dans des trous qui vont en pente du côté de la rivière, aussi est-il indispensable de faire une gymnastique savante et peu agréable, de plus, avec la pluie, cette glaise est fort glissante.

Je dis à Coelho que je ne lui apporte pas de farine parce que son canot est en amont de Fortaleza, et qu'il arrivera aujourd'hui. Il ne m'offre point de me reposer, comme on le fait d'habitude, et il me répond à peine lorsque je lui demande quelques renseignements sur la rivière. Alors, malgré la pluie, je retourne immédiatement à mon canot, me promettant bien de ne plus me déranger pour ces caboclos.

L'igarapé Murérú, affluent de la rive droite du Rio Sucundury, paraît être de l'importance du Sucundurysinho, et il est aussi encombré d'arbres que celui-ci, m'a-t-on dit.

En amont du Murérú, nous trouvons quelques rapides sans importance. Après la boucle que fait la rivière en amont de la paillote de José Lima, les rives sont marécageuses, l'ingapó s'étend sur un parcours de plus de 12 kilomètres et semble s'enfoncer fort loin dans l'intérieur.

Il est près de 6 heures, la nuit arrive, mes gens sont fatigués, lorsqu'enfin nous trouvons une paillote sur la rive gauche de la rivière.

Cette paillote est sale, mais point abandonnée : deux canots sont attachés à l'embarcadère, lequel est un arbre tombé dès le haut de la berge ayant la tête dans l'eau; dans la case, deux très bonnes malles, des vêtements de travail, pas de vêtements de femme, ce sont donc deux hommes qui habitent ici. Mais où sont-ils? Il est déjà nuit et ils n'apparaissent pas.

Je sus plus tard que, revenant d'amont, où ils étaient allés pêcher, avec leur petit canot, ils virent chez eux de la lumière et des ombres qui allaient et venaient, ils passèrent très doucement et s'en furent chez José Lima en aval. Celui-ci ne nous avait pas vus passer, après bien des suppositions, ils pensèrent que des gens qui ne venaient ni d'aval, ni d'amont, n'étaient pas des gens; aussi conclurent-ils que de mauvais esprits s'étaient emparés de leur paillote, et ils restèrent chez José Lima jusqu'au lendemain.

Toute la nuit nous avons été bercés par un bruit sourd et monotone venant d'amont. Ce bruit n'est point celui de l'orage lointain, ni celui du vent dans la forêt. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est certainement une chute d'eau.

Comme renseignement, Coelho ne m'avait parlé que d'une cachoeira, celle de Monte Christo, me disant que de chez lui il fallait une journée pour y arriver, alors? Alors, comme d'habitude, comme toujours, tous les renseignements que me donnent les habitants ne sont que mensonges : ou ils trompent sciemment, ou, ne sachant pas, ils ne veulent point avouer leur ignorance.

A 2 kilomètres environ en amont de la paillote, nous nous trouvons devant une très belle cataracte : c'est la *Cachoeira do Inferno*. Traversant la rivière d'une rive à l'autre, un mur d'un seul bloc, une gigantesque pierre noire ayant un peu plus d'un mètre de hauteur.

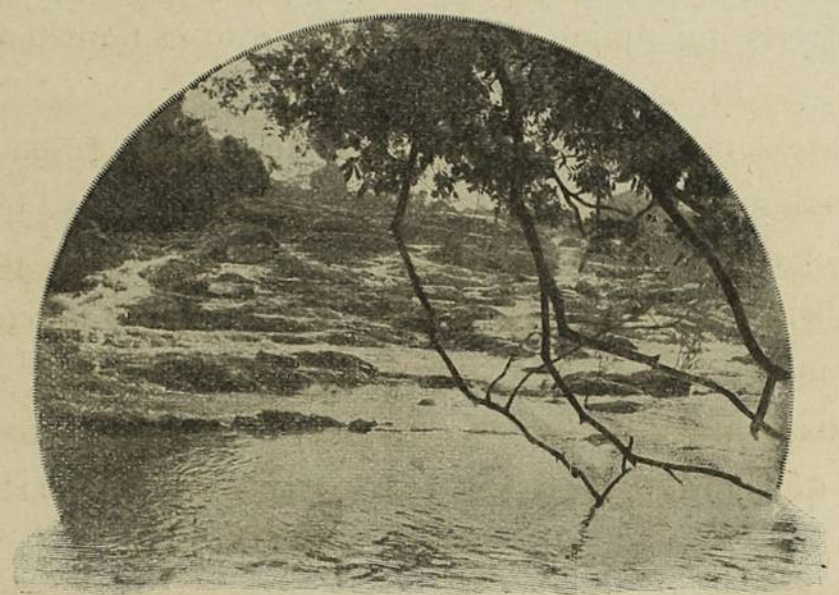
Mes matelots retirent du canot : les hamacs, la farine de manioc, les fusils, et laissent la tente, moi je me perche sur le haut de la muraille, les pieds dans l'eau, — oh! il n'y a pas beaucoup d'eau, j'en ai jusqu'à la cheville, — et ils passent *Pacú* au-dessus de la muraille.

Nous repartons dans de très forts courants passant encore deux autres travessões, au milieu d'énormes blocs de pierres, dans un canal sinueux.

Cette cachoeira doit être ennuyeuse en toutes saisons, mais aux grosses eaux, il serait fort périlleux de s'y risquer, la force du courant briserait sur les

roches le canot qui, imprudemment, s'y aventurerait. Le canal ne doit être que tourbillons en forme d'entonnoirs; en ce moment, avec quelques précautions, cela peut encore aller.

En amont, la *Cachoeira das Pedras lizas* est un barrage en forme de rampe, cette rampe est un carrelage de pierres lisses et glissantes; elles paraissent avoir été vernies, et sur ces pierres coulent avec vélocité 10 centimètres de hauteur d'eau. Le canot glisse sur ce beau pavage avec une grande



Cachoeira.

facilité; les bateliers se tiennent difficilement debout, ils tombent tous les uns après les autres comme les pantins d'un jeu de massacre.

De Pedras lizas à Gambá, la rivière est libre, nous avons des largeurs de 15 mètres, on a la sensation d'être dans un tout petit igarapé. L'eau a l'air de se reposer, elle dort, à la surface elle ne paraît point avoir de courant; il y a une nappe de détritus, de brindilles, de feuilles qui se pourrissent, cela rappelle un coin du lac où jamais il n'y aurait eu de courant et où jamais une rame ne se serait enfoncée.

Nous avons mis plus d'une heure à passer la *Cachoeira Gambá* : en aval, c'est d'abord un gurgulho de près de 2 kilomètres, puis une succession de six forts rapides, ensuite un travessão, mais avec un canal sur la rive gauche, et

le gurgulho recommence avec deux rapides, enfin, un dernier travessão, sans canal celui-ci, et nous sommes en amont de Gambá.

Sur la rive droite, derrière un étroit rideau d'arbres, je vois, depuis bien en aval de Gambá, une très grande clarté, comme s'il y avait un grand lac ou une savane; après vérification, ce sont des carrascas qui s'étendent de 1 à 4 kilomètres, escaladent les montagnes et semblent se continuer bien loin, là-bas, à l'est.

Ces carrascas de la forêt vierge ne doivent pas être confondues avec celles des pays découverts qui toujours précèdent et sont la transition entre le bois et le campo.

Ici ces carrascas ne sont point un signal de campo, la cause en est à la maigreur du terrain, qui est pierreux et sablonneux et surtout très sec. Partout le sol est dur et nulle part il n'y a trace d'humidité. C'est une forêt naine composée d'arbrisseaux très rapprochés les uns des autres, à tiges et à rameaux grêles d'une hauteur de 1 mètre à 2 m. 50, et qui sont tortueux et rabougris.

Dans les deux sentiers que je fis ouvrir, en traversant l'étroite bande des grands arbres qui bordent la rivière, j'ai compté quatorze arbres de caucho blanc.

A environ 8 kilomètres de Gambá, nous commençons une série de gurgulhos, de rapides, de travessões qui sont ennuyeux et pénibles.

La *Cachoeira dos dois canaes* a bien en effet deux canaux, puisque un énorme bloc de pierre est assis au milieu de la rivière, mais le canal de la rive gauche n'a point d'eau et celui de la rive droite avec une largeur de 5 mètres a des pierres en forme de bastions, qui sont menaçantes, et briseraient *Pacú* à la première fausse manœuvre; toute l'eau de la rivière s'engouffrant dans cet étroit canal, c'est un courant de torrent impétueux qui est fort difficile à vaincre.

Les bagages, c'est-à-dire la farine, les hamacs, les fusils, la tente, passent la cachoeira par terre sur la rive droite.

De dois canaes à Paneiro, nous avons eu à franchir dix-sept forts rapides.

Cachoeira do Paneiro. Une île accostée à la rive gauche en amont de laquelle il y a un travessão et deux rapides.

De Paneiro à Mucúra nous allons sous la pluie, elle m'ennuie un peu pour écrire, malgré toutes les précautions que je prends, elle trouve toujours le moyen de mettre quelques gouttes sur mon papier, cependant je suis contente qu'elle tombe pour me rafraîchir. Ce petit voyage dans ces carrascas avec le soleil brûlant qui, ici en rivière, continue à converger sur moi m'avait bien fatiguée. Je crois que la rivière est une courbe caustique des rayons lumineux du soleil et moi le réceptacle emmagasinant leur chaleur.

Cachoeira da Mucura. De chaque côté de la rivière, deux dallages de plusieurs mètres de largeur; au milieu l'eau court, en cascadant, bouillonnant, se heurtant, faisant des tourbillons et formant huit rapides au travessões principaux que nous passons à la corde.

Presque aussitôt en amont de Mucúra le vent nous apporte sur ses ailes le bruit de la cachoeira Monte Christo. Pendant assez longtemps nous allons à la rencontre de la chute, son grondement devient de plus en plus fort, elle fait S. 20. S. O. Un moment nous l'entendons sur notre droite tout près de nous, puis la rivière faisant une énorme boucle s'en va N.-E., et nous ne percevons plus rien. Enfin, lorsqu'à nouveau le bruit de la chute frappe nos oreilles, nous avons devant nous la belle *cachoeira Monte Christo*.

Immédiatement en aval de la chute, le Sucundury s'élargit. Sur chaque rive des plages d'un sable fin et doré sont envahies par des végétations basses et des araças (psidium).

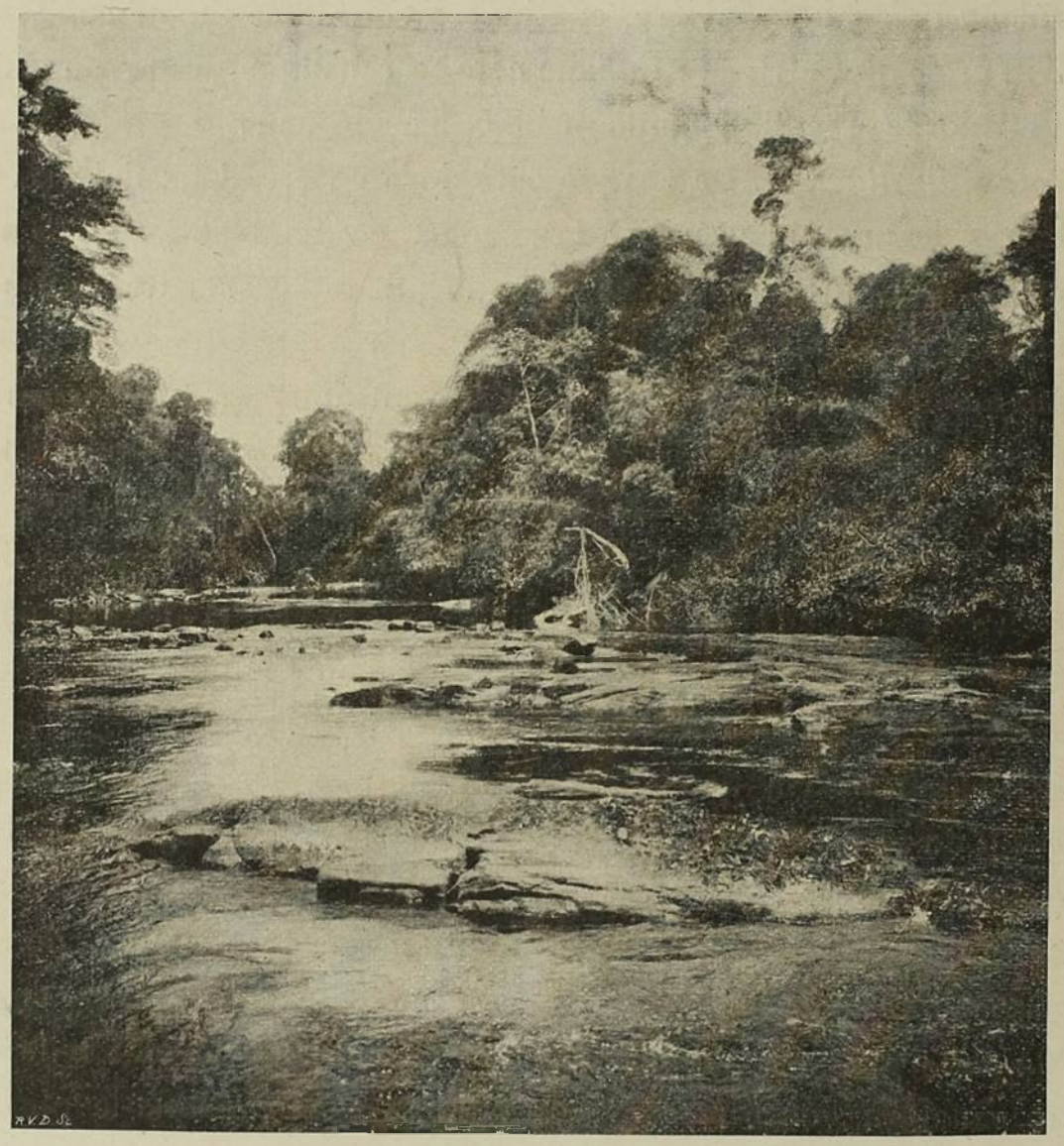
Tenant toute la rivière, une rampe, de dix-huit à vingt mètres de hauteur, inclinée à 45°, sur laquelle, rive droite, coule en courant et en chantant joyeusement un peu d'eau; sur la rive gauche une cassure dans le dallage de la rampe forme un canal où s'engouffre avec un fracas épouvantable la plus grande partie des eaux de la rivière.

Sur les rives de petites collines, dont la cime encore éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, a des teintes roses, très douces, très fondues. Plus à l'intérieur, plus lointaines, des montagnes aux tons d'un bleu céleste se dessinant nettement sur le ciel d'azur plus foncé.

En amont de la rampe, cinq autres chutes principales. Dans un canal réduit à quelques mètres, l'eau rugit, hurlante, elle tombe d'une chute et va se pré-

cipiter dans l'autre, pour aussitôt s'élancer dans une troisième toujours grondante, toujours plus menaçante, un flot en colère, blanc d'écume qui se rue à l'attaque des gigantesques murailles noires qui bordent le canal.

Un sentier, parmi les pierres et les arbres rabougris, me permet d'aller jus-

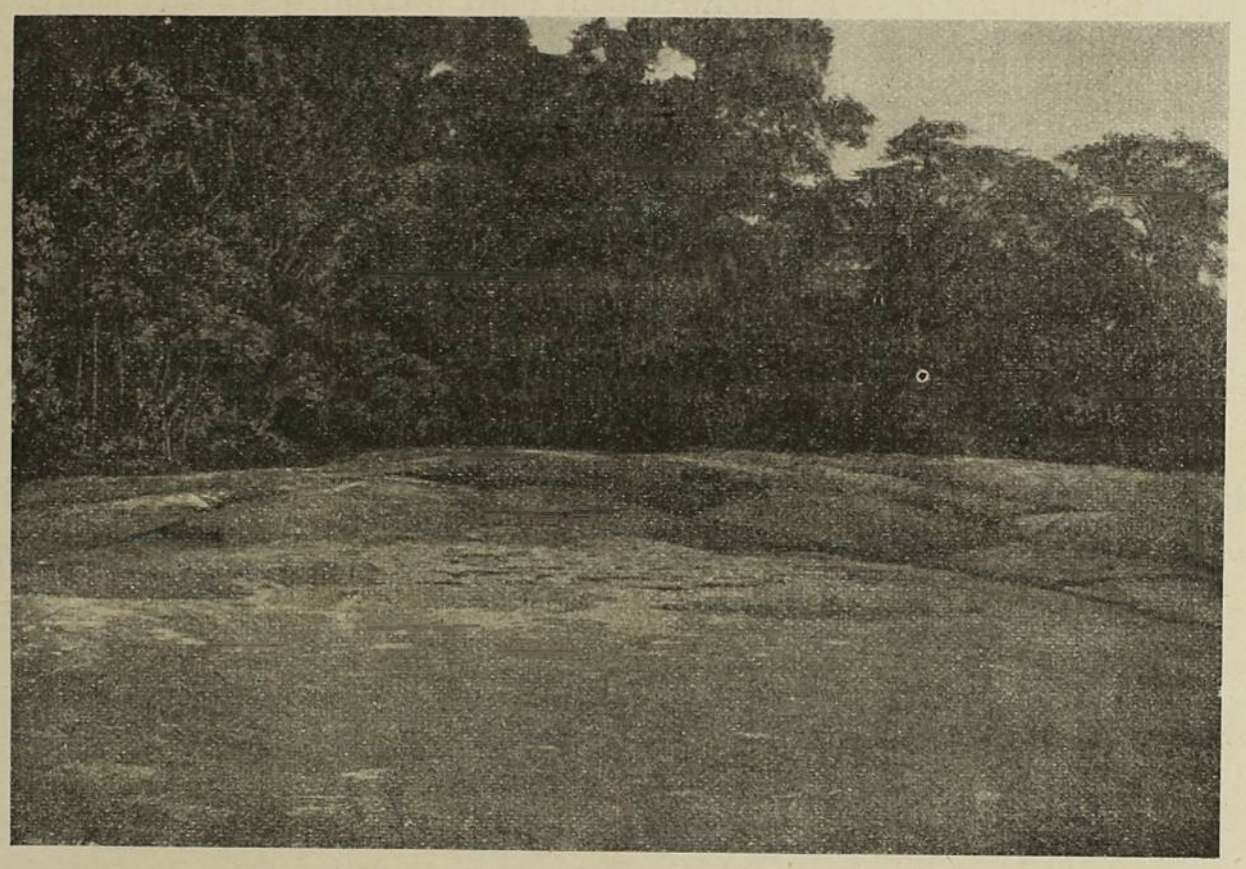


Cachoeira.

qu'en amont de la cachoeira. Sur la rive droite, les carrascas d'aval se reproduisent ici, du bord de la rivière jusqu'aux premières collines; tout à fait en amont, il y a un grand espace de terrain semé de pierres où à peu près rien ne pousse, on dirait qu'un cataclysme a passé par là, cela donne l'idée de ruines et fait penser à une malédiction.

Au milieu de ces pierres amoncelées croissent seulement des « canellas d'emas (pattes d'autruches), c'est une velloza qui comme un grand nombre de plantes de la même famille demandent peu d'humidité, aiment les lieux élevés et les terrains stériles; lorsque toutes les autres plantes sont desséchées elles se tiennent encore.

Leurs tiges ont un aspect bien singulier, elles sont de la même grosseur du



Un pedral.

pied jusqu'aux rameaux, hautes de 1 m. 20 à 1 m. 50, tortueuses, divisées en rameaux qui ont une grosseur égale dans toute leur longueur, et qui sont entièrement nus, une touffe au sommet seulement, les feuilles sont raides et aiguës.

J'ai trouvé à cette cachoeira des seringueiros qui se préparaient pour descendre, ils ont travaillé dans l'igarapé qui est rive droite en amont de Monte Christo.

Les uns sont le reste du personnel de Pedro Nunes, les autres appartiennent à Coelho ou à Negrero de Maúes.

Arrivée le 20 novembre, mes instruments m'ont attendue pendant cinq jours en amont de la cachoeira où je les avais fait monter; de très gros accès de fièvre m'ont reprise. Je n'avais pas la force de faire ces trois kilomètres dans les pierres, avec le soleil ou la pluie.

La pluie que j'attendais si impatiemment pour pouvoir descendre la rivière, je ne la désire plus. Le point de vue change lorsqu'on est sous une tente ouverte à tous les vents, et grelottante de fièvre, le ciel toujours nuageux, l'atmosphère pleine d'humidité chaude, accablent et mettent de la désespérance dans l'âme du malade.

La fièvre est bien ce qu'il y a de plus terrible dans ces pays-ci, parce que non seulement elle vous brise le corps, vous laisse sans forces, mais encore elle arrive à affaiblir la volonté à un tel point qu'elle fait un pusillanime, d'un être courageux.

Car qu'ai-je à craindre de la mort? Si mon âme s'anéantit, l'âme humaine toute entière dans ses infinies manifestations doit tomber complètement dans le néant. L'âme n'est pas nécessairement immortelle, sans doute peut-elle seulement le devenir, ce n'est peut-être qu'une question d'aptitude et de volonté.

CHAPITRE V

RETOUR. — DE MONTE CHRISTO A L'IGARAPÉ MIRITI.

En amont de Monte Christo. — Départ. — Vitesse. — Indifférence. — 2 canaes. — Estevão dans l'eau malgré le froid. — Vitesse. — Cachoeira do Inferno. — Le Murérú. — Un rayon de soleil. — Ennui. — A quoi sert la profession d'explorateur. — Fortaleza. — Borrachudos. — Antonio malade. — Poissons bienvenus. — Borrachudos. — En aval de Fortaleza. — Tres Tombos. — Caracachá. — Miel de Chupés. — Abeilles. — Cachoeira Sucurijú. — Un accident. — Chasse au tigre. — Le tigre. — La crue. — Cachoeira Piranha. — — Santo Antonio. — Bocca do Urucú. — Faria. — *Rio Urucú*; aspect. — Tucuriba. — Japiims. — Campina. — Igarapé Jatuarána. — Faria a des poules! — En aval de l'Urucú. — Femme noyée. — Histoire de la femme noyée. — *Igarapé Miriti*. — En amont dans l'igarapé. — Arbres tombés. — Miritis. — Fièvre et pluie. — Vêtements parfumés. — Dans le sentier. — Silence. — Averse. — Crue. — Un castanheiro menaçant et exécutant sa menace. — La pluie. — La crue. — Vitesse vertigineuse. — Les oiseaux se sèchent. — Arrivée au campement de la bouche de l'Igarapé.

25 *novembre* 1905. — Hier, malgré mon état de faiblesse, je suis allée faire quelques observations en amont de Monte Christo, car je ne peux rester ici plus longtemps; l'ennui m'étreint, je deviendrais très malade. Les heures sont longues à passer lorsqu'il pleut et lorsqu'on est seul sous une tente avec la fièvre.

Il ne fait pas encore jour lorsque nous partons, nous n'avons point à craindre de difficultés avant Mucúra.

J'ai fait le projet insensé d'aller dormir ce soir à la Fortaleza. Plusieurs avantages militent en faveur de la bonne exécution de cet extravagant projet: la crue commence et le courant en est accru d'autant; nous connaissons les difficultés qui peuvent surgir; nous savons exactement où nous devons passer;

mes matelots, n'ayant qu'un peu chassé, sont reposés ; de plus, ils ont l'air d'être peinés de me voir malade ; avec tout cela, nous avons des chances pour arriver.

C'est une sensation étrangement exquise, très voluptueuse, de sentir le canot glisser sur les eaux avec une vitesse prodigieuse. Le soleil n'est point près de se montrer, l'aurore arrive grise, maussade, couleur de fièvre. Nous passons la cachoeira Mucúra dans une demi-obscurité, elle n'a plus ni rapide, ni travessão mais, au-dessus de la cachoeira, l'eau court avec une plus grande vitesse. Notre canot acquiert une telle force de marche que si nous choquions une pierre, la coque de *Pacú* s'ouvrirait certainement.

Je sais que d'aller ainsi n'est point raisonnable, mais il y a des moments dans la vie où tout est indifférent, mieux que cela, on s'amuse un peu à taquiner le danger, histoire d'éprouver sa chance.

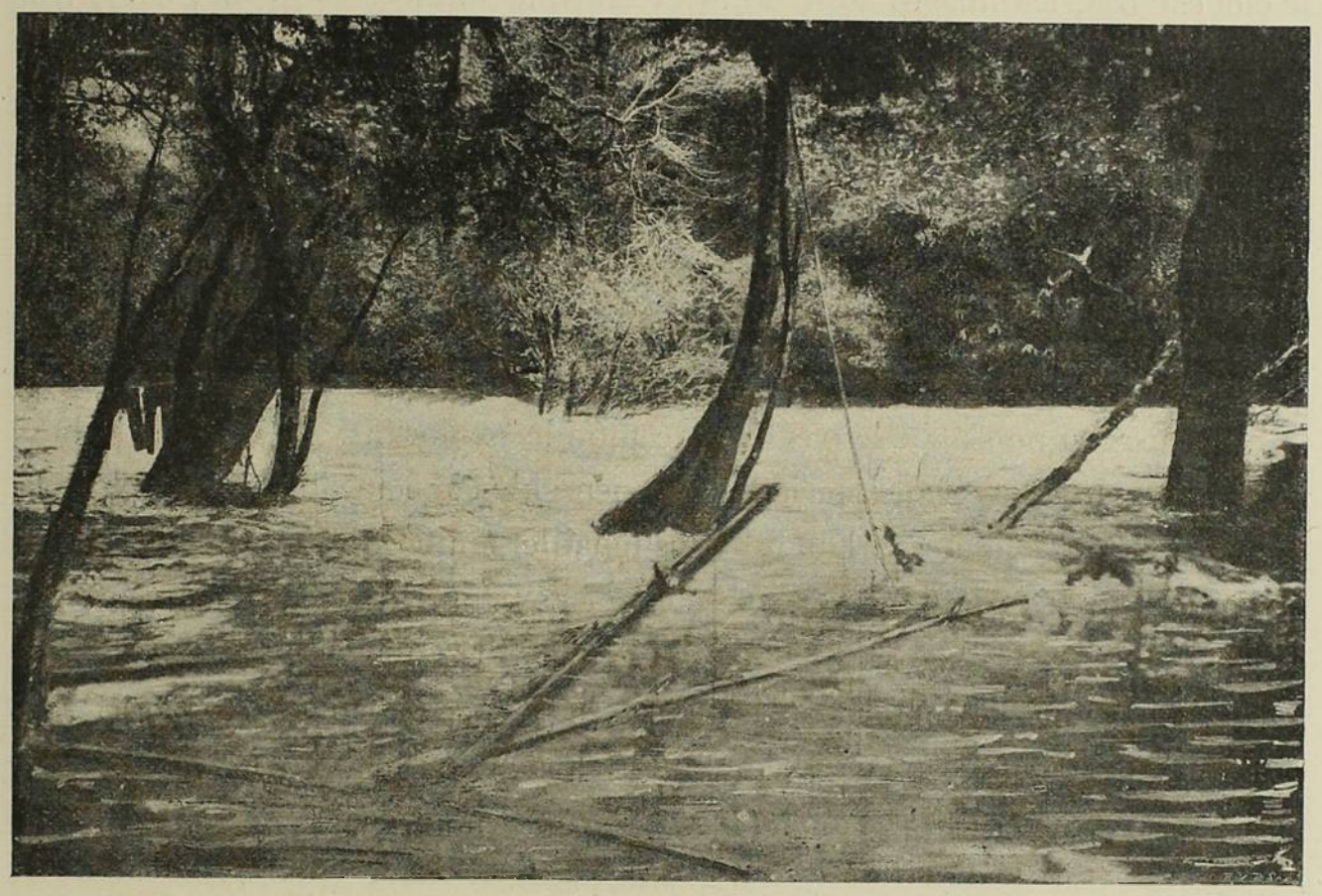
A dois canaes, les matelots sont obligés de se servir de la corde, il serait impossible de passer autrement. Cependant je reste dans le canot, je ne me sens point le courage de me servir du sentier ; aussi Estevão, qui ne veut point qu'il arrive mal à Madame, se met-il à l'eau malgré le froid du matin ; il va, ne s'appuyant quelquefois que d'une seule main sur la poupe du canot, le tirant, le poussant, mais le guidant sûrement dans ce canal tortueux et ennuyeux, pendant que les autres donnent tout doucement de la corde, à la demande d'Estevão.

Après 2 canaes, mes gens recommencent à ramer avec force, nous reprenons notre course folle dans les méandres de ce ruisseau, nous n'avons plus de gurgulho, seulement quelques travessões existent encore, mais ayant de l'eau. Il est même très agréable d'y voyager, l'eau y court avec plus de rapidité et accélère d'autant la vitesse de notre marche.

C'est seulement à la cachoeira do Inferno qu'il faut de nouveau passer avec quelques précautions la chute d'aval. Il paraît que *Pacú* fera très bien le saut avec moi dedans, alors je ne bouge pas.

Le canot est tourné la proue en amont, et le milieu du canot est amené sur le haut de la muraille ; l'avant est donc dans l'eau au-dessus de la cachoeira, et l'arrière dans l'air, au-dessus de la chute. D'un fort élan, mes matelots lan-

cent *Pacú* au loin, en aval, il retombe dans l'eau avec un bruit plutôt désagréable pour moi qui suis assise dedans. Je regarde bien vite au fond : il ne fait pas eau, donc aucune couture ni planche ne s'est ouverte, mais la violence du choc a fait lâcher la corde à mes matelots, et ils sont là-bas sur le mur, alors que je suis dans le canot à une trentaine de mètres plus loin entraînée, descendant avec le courant. Je me décide, malgré ma faiblesse, à me remuer et à prendre



La crue

une rame pour aller les chercher, tout en les traitant d'idiots. Mais une voix sortant de l'eau, de dessous le canot, à l'arrière, me dit : « Ma marraine, pas fatiguer vous, moi là ». C'est Estevão qui était suspendu à la poupe et qui n'a pas lâché, il a fait le saut en même temps que le canot, mais il en est resté suffoqué pendant quelques secondes. Tout est bien qui finit bien, mes mariniers reconnaissent qu'ils ont lancé le canot trop fort, ils ne recommenceront plus.

Vers une heure de l'après-midi, nous passons devant le Murérú. La pluie continue toujours, nous l'avons depuis ce matin; cependant, en ce moment, c'est plutôt un brouillard impondérable et intense qui nous pénètre.

Les cachoeiras Tacunaré et Puraké n'existent plus, l'eau a tout couvert.

Le soleil semblait vouloir nous éclairer de quelques pâles rayons, nous eûmes à peine le loisir d'en apercevoir un, que le temps redevient aussitôt maussade, le ciel est bas, les nuages sont noirs et sales, la lumière est terne, il est trois heures, et on dirait que c'est la nuit qui vient.

Avec ce temps-là, c'est l'inévitable tristesse qui m'enserre de plus en plus. Mes matelots causent, rient, chantent, le temps ne les influence pas, ils sont gais par tempérament et, en ce moment, tous bien portants. Il faut avouer qu'il me serait difficile d'être gaie, la vie m'a été si souvent cruelle! Et je me demande vraiment à quoi sert d'être explorateur. A faire fortune? Cela ne s'est jamais vu et je ne ferai pas exception. A acquérir la gloire? C'est une déesse qui ne se fourvoie pas ou ne s'attarde pas dans le monde explorant. A chercher le bonheur? Ayez donc le calme intérieur, indispensable élément du bonheur, lorsque la fièvre vous affole et que la faim vous tenaille. A aller au-devant de la mort? C'est vrai que, par définition et par métier, l'explorateur y court souvent, et il proclame volontiers qu'il n'a pas peur de sa grande amie la Femme pâle, mais, en attendant, il ne se montre pas autrement pressé de jouir de l'immortalité; il donne la préférence à la vie avec toutes ses misères. Alors, pour l'explorateur à quoi rime sa profession?

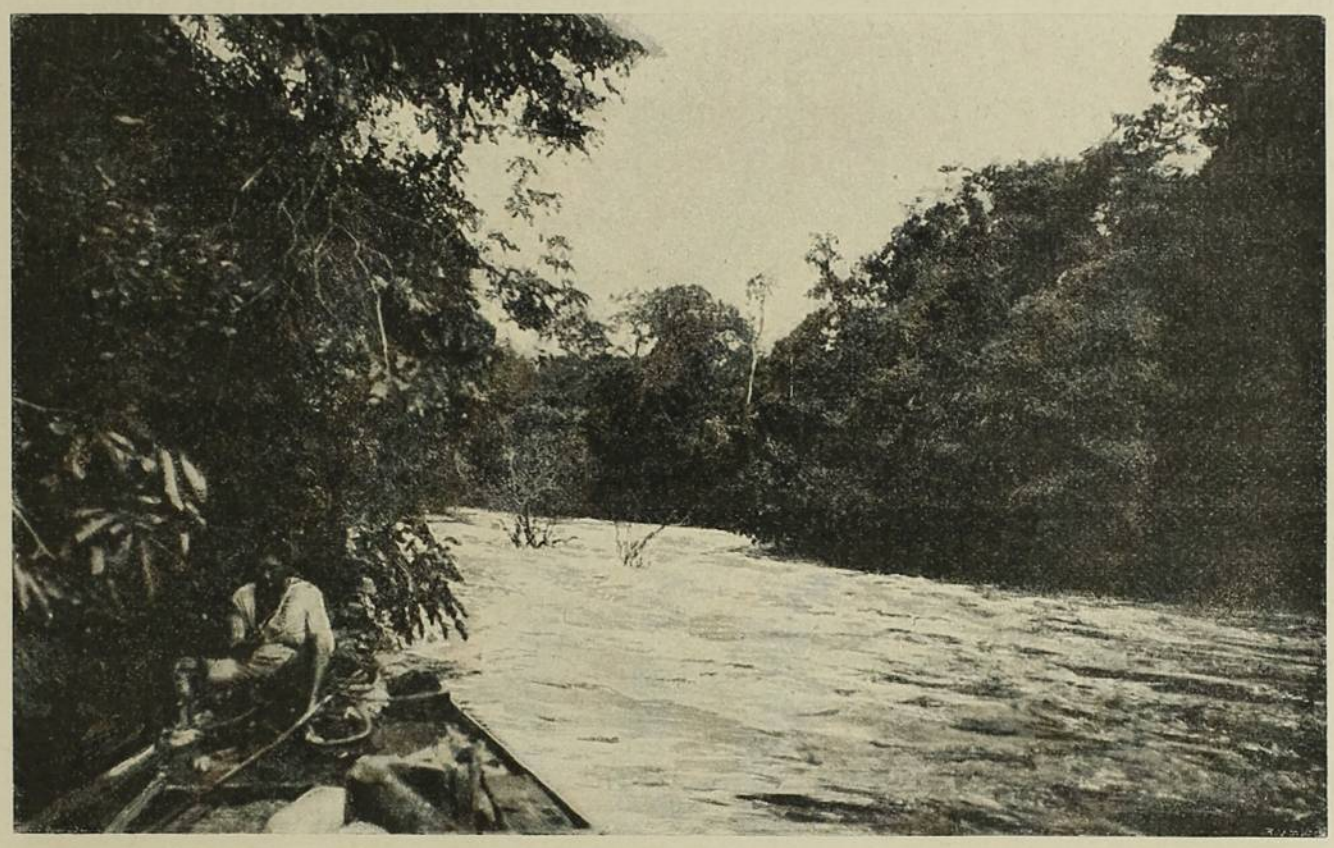
Nous arrivons le dimanche, 26 novembre, à 6 heures un quart, à la cachoeira da Fortaleza.

L'eau de la crue couvre presque entièrement le grand pédral de la rive droite. Sur un coin de ce pédral encore sec, des choses informes se remuent et marchent. Ces choses qui avancent vers nous sont deux de mes matelots, Chico et Manoel; ils ont chacun sur la tête une chemise bien attachée autour du cou, ils ont fait deux trous pour les yeux; leurs mains et leurs pieds sont entourés de serpillières, de vieux pantalons, de morceaux de toile à voile.

L'explication de ce déguisement est simple : une nuée de piúms et de borra-

chudos (petits taons) se sont abattus sur le campement, et mes deux marins ne peuvent plus résister, tellement ils sont piqués.

Je retrouve Antonio bien mal, il est jaune verdâtre et il est devenu si maigre que c'est un véritable squelette; lorsque je m'approchai de son hamac, j'ai cru voir un cadavre. Depuis quatre jours, il ne garde rien dans l'estomac. Je fais attacher son hamac près du mien, et je passe la nuit à le soigner,



La crue dans la cachoeira.

à chaque instant je crois qu'il va mourir. J'arrive à lui arrêter ses vomissements avec du bromhydrate de quinine.

Et c'est lugubre ce campement dans la grande nuit noire; je souffre atrocement, j'ai la fièvre, je me tiens difficilement debout après cette journée passée sous la pluie, et il faut que je soigne Antonio, car il est bien mal. Vers deux heures du matin je mets Manoel de garde, je ne puis plus, la fatigue corporelle a vaincu ma volonté.

Lundi 27. — Le lendemain de notre arrivée fut un jour de fête.

Nous avons mangé.

Pendant notre voyage nous n'avons pas vu une seule pièce de gibier, nous n'avions donc que de la farine de manioc; Chico et José Antonio allèrent pêcher en aval de Fortaleza et rapportèrent trois piranhas (*myletes macropomus*).

Les piranhas ont l'habitude d'aller par bandes, et nous pouvions espérer en avoir pour le lendemain; mais bien que tous les valides coururent à la pêche et qu'ils y restèrent la moitié de la nuit, ils ne prirent pas un seul poisson.

La piranha est un très beau poisson; elle a de grandes dents triangulaires et tranchantes, celles de la mâchoire supérieure viennent s'emboîter dans celles de la mâchoire inférieure, aussi, lorsqu'elle mord, elle tranche le morceau qu'elle a saisi aussi bien que pourrait le faire le rasoir le mieux affilé. Nos gros hameçons sont coupés avec une très grandes facilité par ces « diables » de poissons.

Nous sommes assaillis par une nuée de borrachudos malfaisants qui ne nous laissent aucun repos, nous en sommes couverts; le visage, les mains, les jambes, les vêtements disparaissent sous ces insectes; nous marchons dans les borrachudos. Il est impossible de se baigner, aussitôt le corps est en feu, notre visage et toute notre peau sont marqués de petits points rouges; on arrive à s'énerver, à se fatiguer en faisant de grands gestes inutiles pour en tuer quelques-uns. Lorsqu'arrive le soir, il paraîtrait que l'on a fait un rude labeur, point du tout : on a chassé les borrachudos.

Deux jours ont suffi pour calfater et brayer *Bemtevi* et *Pacú*, mes matelots déploient une grande activité, non seulement ils sont contents de descendre, mais encore ils savent qu'ici nous ne trouverons rien à nous mettre sous la dent.

Mercredi 27 *novembre* 1905. — En aval de la cachoeira Fortaleza.

J'ai fait mettre des couvertures pour Antonio au-dessous de la tolda; il va mieux, mais il faut le surveiller.

Nous passons Rebentatodo à la corde, laissant filer, et aussi les deux premiers travessões de Tres Tombos; celui d'aval a de fortes vagues, il faut décharger *Bemtevi*.

Nous déjeunons à Tres Tombos d'un chibé. Un chibé est un peu de farine de manioc avec de l'eau.

Courageusement, après ce fortifiant déjeuner, mes matelots recommencent à ramer.

Dans l'après-midi, voulant tuer une cigana (*opistacomus cristalus*), pour faire des appâts, Estevão rencontra un jacú (genre pénelope). Ce jacú était maigre et dur, cependant ayant la faim comme assaisonnement, nous le trouvâmes excellent.

Dans la rivière libre.

La marche, avec un grand canot comme *Bemtevi*, n'est plus la même que dans *Pacú* pour le passage des cachoeiras, il faut naviguer avec beaucoup plus de prudence; on peut toujours retenir un petit canot, mais un grand, jamais, même avec un gros câble, la force de l'eau le briserait aussi facilement qu'un enfant briserait un fil.

Nous passons São Jeronymo et Caracachá avant la nuit. Caracachá a été

bien ennuyeux, il nous aurait fallu un peu plus d'eau, la crue, par ici, n'est pas aussi forte qu'en amont; elle n'est pas encore arrivée, nous avons marché plus vite qu'elle.

Il est vrai que le lendemain elle était déjà bien en aval de notre campement, pendant que nous dormions, elle accourait, et Caracachá, à notre réveil, était bon à passer.

Nous avions bivouaqué en aval de Caracachá parce que, à la montée, nous avions vu, à un grand arbre, un nid d'abeilles « chupés », et quand on n'a rien à manger, du miel est le bienvenu.

Lorsqu'ils eurent avalé leur bouillon de jacú, mes mariniers partirent avec deux haches pour couper l'arbre, qui est assez loin du campement pour que nous n'ayons rien à craindre de sa chute. Cet arbre, qui paraissait être un jatoba (hymenea courbaril), n'en était pas un, le bois était beaucoup plus dur, l'arbre ne tomba qu'après cinq heures de travail.

Le miel de chupé ne se tire que la nuit, j'avais bien recommandé de se déshabiller. Tous travaillèrent nus, sauf José Lyra, qui ne voulut point écouter. Mal lui en prit : les abeilles entrèrent dans sa chemise et dans son pantalon et le mordirent cruellement. Il criait tellement, que du campement où j'étais avec Antonio je l'entendais.

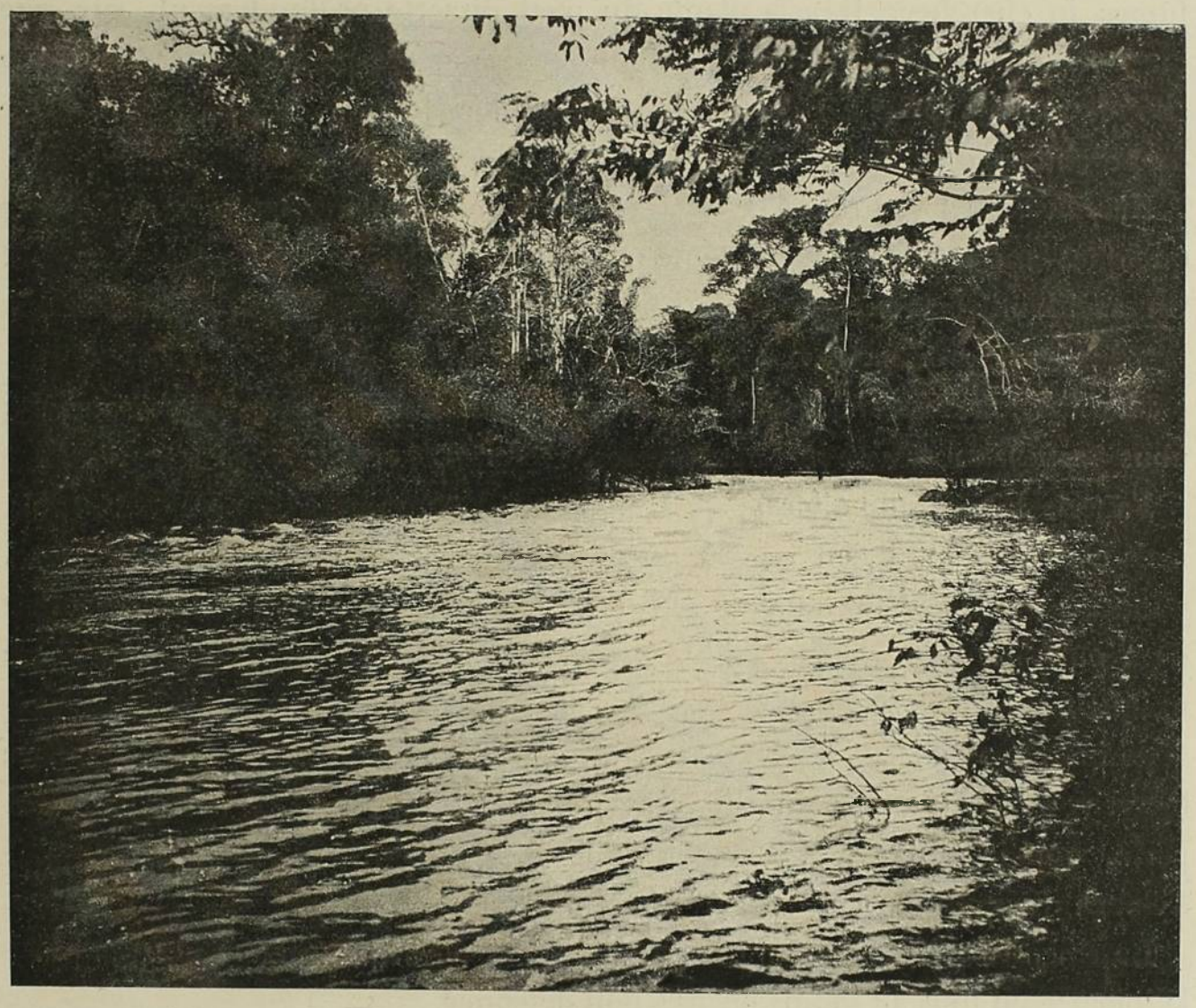
Les abeilles d'ici n'ont point d'aiguillon et sont très familières, elles se posent sur les mains et se laissent prendre, mais, lorsqu'on les attaque, elles se défendent et mordent. Dans cette rivière, je n'ai rencontré que des uruçús, des chupés, des burás et une espèce plus petite, qui fait son nid dans la terre, que mes gens appellent « bocca de barro »,

Le lendemain, j'ai recueilli moi-même le miel, le triant bien de la bouillie destinée aux larves et qui lui donnerait mauvais goût; nous en avons près de huit litres et deux boules de cire très brune, presque noire.

Nous passons la cachoeira Palhal sans difficulté et « d'*attaque* ». Pour passer d'attaque, les mariniers se mettent à ramer avec vigueur bien avant d'arriver sur la cachoeira, le canot entre au milieu des vagues et des remous avec une telle force qu'ils s'ouvrent, et lorsqu'ils se referment, le canot est déjà passé.

A la cachoeira Sucurijú, mon pilote prétend qu'il y a assez d'eau pour

« attaquer ». Je lui objecte les grosses pierres du canal, il m'assure qu'il les déviera toutes, donc, nous allons; et nous paraissions marcher très bien, lorsque José Bello voit une pierre arriver de son côté, à babord, en bon prouère, il fait dévier la proue du canot, mais ne regarde point à tribord, où il



La crue au-dessus d'un gurgulho.

y avait une grosse roche. Lauro, prouère de tribord, ne s'attendant pas à ce changement brusque de direction, n'a pas le temps de parer le choc et *Bemtevi* bat avec force. Tout va sens dessus dessous dans le canot, qui s'emplit à moitié d'eau, et deux hommes manquent : ce sont José Bello et José Antonio.

Estevão donne un bon coup de barre, pour accoster au plus vite, au plus

près. José Bello montre sa tête épouvantée au-dessus de l'eau et demande secours, on lui jette une corde et il peut être remorqué jusqu'à *Bemtevi*.

Nous avons eu un moment d'angoisse pour José Antonio, nous ne le voyions point paraître. Après avoir plongé, il était allé sortir plus en aval, où nous fûmes le chercher. Il a la plante du pied ouverte profondément, sur une longueur de 9 centimètres, il est tombé sur une pierre coupante; il saigne abondamment; pour arrêter le sang de couler, je suis obligée de lui mettre du perchlorure de fer presque pur.

Heureusement que *Bemtevi* est bon, sinon j'aurais tout perdu et sans doute quelques-uns seraient morts. Je ne puis rien dire, tous ont fait pour le mieux. Un accident, cela arrive dans les cachoeiras aux meilleurs pilotes, et aux patrons les plus chanceux.

Mantiba est maintenant calme et avec l'attention qu'apportent mes bateliers, nous passons sans faire mal aux pierres.

J'aurais bien voulu aller jusqu'à mon ancien campement d'aval de Cuyaba, mais c'est impossible sur six hommes qui travaillaient encore, en voilà deux d'inutilisés : José Antonio avec son pied, et José Bello qui se plaint fortement d'un côté. Ne pouvant pas laisser les malades sans manger, je fais tuer notre unique poule, la poule réservée pour la suprême détresse. Mais notre coq Maleriado (mal élevé), un coq maigre qui porte bien son nom, a failli arracher les yeux à José Lyra lorsqu'il tua la poule, il faut que je le prenne, que je lui parle, que je le caresse. Lorsque je le crus calmé, je le remis par terre, il s'élança de nouveau sur José, je fus obligée de l'attacher.

Le soir, les valides vont pêcher et prennent un bagre qui fera demain toute la journée ou tout au moins un très bon déjeuner.

En passant devant Cuyabá, je m'arrête, il n'y a plus personne, les seringueiros paraissent êtres partis précipitamment, ils ont oublié bien des choses, peut-être en est-il mort un et les autres ont fui.

Nous voici au campement des sentiers; à la montée nous avions trouvé un peu de gibier, je pensais que peut-être nous serions encore cette fois-ci favorisés.... Il n'en fut rien, pendant deux jours ce fut en vain que nous avons battu tous les sentiers.

Cette rivière est par trop pauvre en gibier, et cela est rationnel : pendant de longues années elle fut le territoire de chasse des Indiens Mundurucus; depuis une dizaine d'années les seringueiros tuèrent, pour le plaisir de tuer, et non quand cela était indispensable à leur vie, ainsi le gibier a été détruit.

Le troisième jour grande battue, j'allai moi aussi chasser, le résultat fut un tigre et un agouti. Nous avons tellement faim que la viande du tigre est apportée salée et séchée. C'est une viande blanche, un peu douce; elle serait bonne si on ignorait ce qu'elle est. Pour le tigre, la prévention d'estomac existe même chez mes matelots, aussi, bravement je donne l'exemple, j'en mange un petit morceau rôti.

Lorsqu'ils y ont goûté, mes mariniers trouvent cette viande excellente, et sont même contents d'avoir pu manger du tigre, chacun veut un petit morceau du cœur. Ils croient qu'ils s'assimilent un peu des qualités de la bête dont ils mangent la chair.

Pourtant, d'après ce que j'ai vu depuis quatorze ans, je ne trouve point le tigre courageux, et il est inférieur aux autres animaux sur bien des points.

J'en ai vu relativement peu pendant le jour, le tigre sort généralement la nuit. Sa première infériorité est capitale : il n'a point le nerf olfactif sensible, les autres animaux le savent certainement, car si le tigre ne les aperçoit pas, ils ne bougent pas, même s'il passe très près d'eux. Il m'est arrivé d'être sous le vent d'un tigre, descendant la rivière sans bruit, j'avais le temps de le bien viser et à la distance que je voulais, quelquefois très près, jamais l'odorat du tigre ne l'a averti.

Il surprend les animaux. D'un arbre, ou d'une embuscade quelconque, il tombe dessus à l'improviste, mais s'il est éventé, il n'a pas le beau rôle. Le cerf le distance vite, et sans peine, à la course. Le tapir, même surpris, avec le tigre sur son dos, sait s'en débarrasser, il a toujours dans son chemin quelques arbres tombés à bonne hauteur, il passe dessous avec une grande vitesse et le tigre est obligé de lâcher prise; quelquefois avec une blessure à la tête. Les porcs, il ne prend que les derniers, les retardataires, les femelles ayant des petits et suivant de loin, il sait très bien qu'en prenant au hasard dans la bande, il n'en sortirait pas vivant.

Il reste l'homme, le moins habitué à lutter avec les félins à quatre pattes; lorsque par hasard l'homme voit le tigre, c'est lorsqu'il va boire, ou lorsqu'un chasseur imprudent le dérange dans son sommeil... alors, il bondit et... fuit. Je ne l'ai jamais vu agir autrement.

Il attaque dans un seul cas, c'est lorsqu'il est blessé, alors il devient furieux, le chasseur maladroit fait bien de recommander son âme à Dieu. Encore, si ce chasseur sait se jeter de côté, à temps, il peut le tirer à nouveau.

5 *décembre*. — La rivière monte de plus en plus et le niveau s'élève très vite, enfin la voilà la crue tant désirée. Nous passons Tira-Temo à la rame, il n'y a pas un remous, il faut savoir qu'il y a l'été une cachoeira à cet endroit.

En aval de Tira-Temo, nous entendons, sur la rive gauche de la rivière, un ronflement que nous qualifions de mélodieux. Nous accostons, Estevão va dans le bois et revient avec deux mutums (*hoccos*).

La cachoeira Piranha a beaucoup plus de grosses vagues qu'à notre passage de montée, mais en prenant un bon élan nous sautons d'amont en aval en embarquant un minimum d'eau.

Je me suis arrêtée à Santo Antonio, je voulais aller dans le bois, sur la rive gauche. J'ai vu un beau castanhal, du caucho, mais le fameux igarapé, au fond de sable d'or, dont m'avaient parlé mes gens s'est trouvé être du beau sable en effet mais avec des paillettes de mica.

De retour à la Bocca do Urucú je vais établir mon campement sur la rive gauche du Rio Sucundury, en face de chez Faria.

Antonio Ruda Faria est un sertanejo[1] d'occasion, il est Pernambucano, il a appris le métier de mécanicien. C'est un malchanceux d'après ce qu'il me conte, mais je crois que sa mauvaise chance vient de son manque de bonne foi. C'est le type du véritable écumeur, il prend partout où il le peut et tout ce qu'il peut. Son occupation principale est d'attirer chez lui les malheureux seringueiros, il les fait boire, et toujours un homme ayant du caoutchouc (que ce caoutchouc soit à lui ou à son patron) sort de chez Faria saoul et allégé de quelques kilos de caoutchouc. Une autre source très productive est la vente de médicaments : les malades qui viennent lui acheter de la quinine doivent

1. *Sertanejo* : homme du Sertão. — *Sertão* : intérieur, dans les campos, loin de ville.

payer d'avance. Un demi-gramme de quinine vaut un kilogramme de caoutchouc. Mais le malheureux qui n'a pas, ou n'a plus de caoutchouc, ou de vêtements, ou de canot pour le payer, car tout lui est bon, se voit impitoyablement refuser non seulement des remèdes, mais encore un peu de farine pour l'empêcher de mourir de faim.

Faria traverse la rivière et vient me visiter. Il est humble et rampant, il prend une voix douce pour me dire qu'il ne sait pas comment cela a pu se faire, qu'une femme qui demeurait là, au confluent, entre les deux bouches, a disparu ce matin vers les dix heures, que depuis il a fait chercher dans l'eau avec de grandes perches, qu'elle n'a pas été retrouvée, qu'il croit qu'elle se sera noyée ou qu'un sucurijú (*boa murina*) l'aura enlevée ; que personne de chez lui n'a rien vu ; qu'il est très malheureux, car beaucoup d'accidents ou de morts arrivent chez lui, que pourtant il fait l'impossible pour rendre service à tout le monde, qu'il est même trop bon.

Avec sa figure chafouine, ses yeux méchants et toujours fuyants, sa peau jaune, huileuse, et sa maigreur, la manière contrite de son langage, ferait croire qu'il a quelque chose à se reprocher.

« Mais, Faria, comment savez-vous qu'elle est disparue à dix heures aujourd'hui, puisque vous étiez séparé d'elle par la rivière et que vous dites que vous n'étiez pas chez vous à cette heure-là ! »

Il se trouble un peu, mais se reprend vite.

« Parce que c'est à dix heures qu'un petit chien qu'elle avait avec elle a commencé à hurler. »

Pourquoi l'interroger? que puis-je faire?

Je vais remonter dans le rio Urucú avec *Pacú*, comme le canot est prêt, je prie Faria d'aller chez lui, en le prévenant que personne ne doit venir à mon campement lorsque je n'y suis pas, que les matelots qui restent ont ordre de tirer sur ceux qui voudraient s'entêter à y accoster.

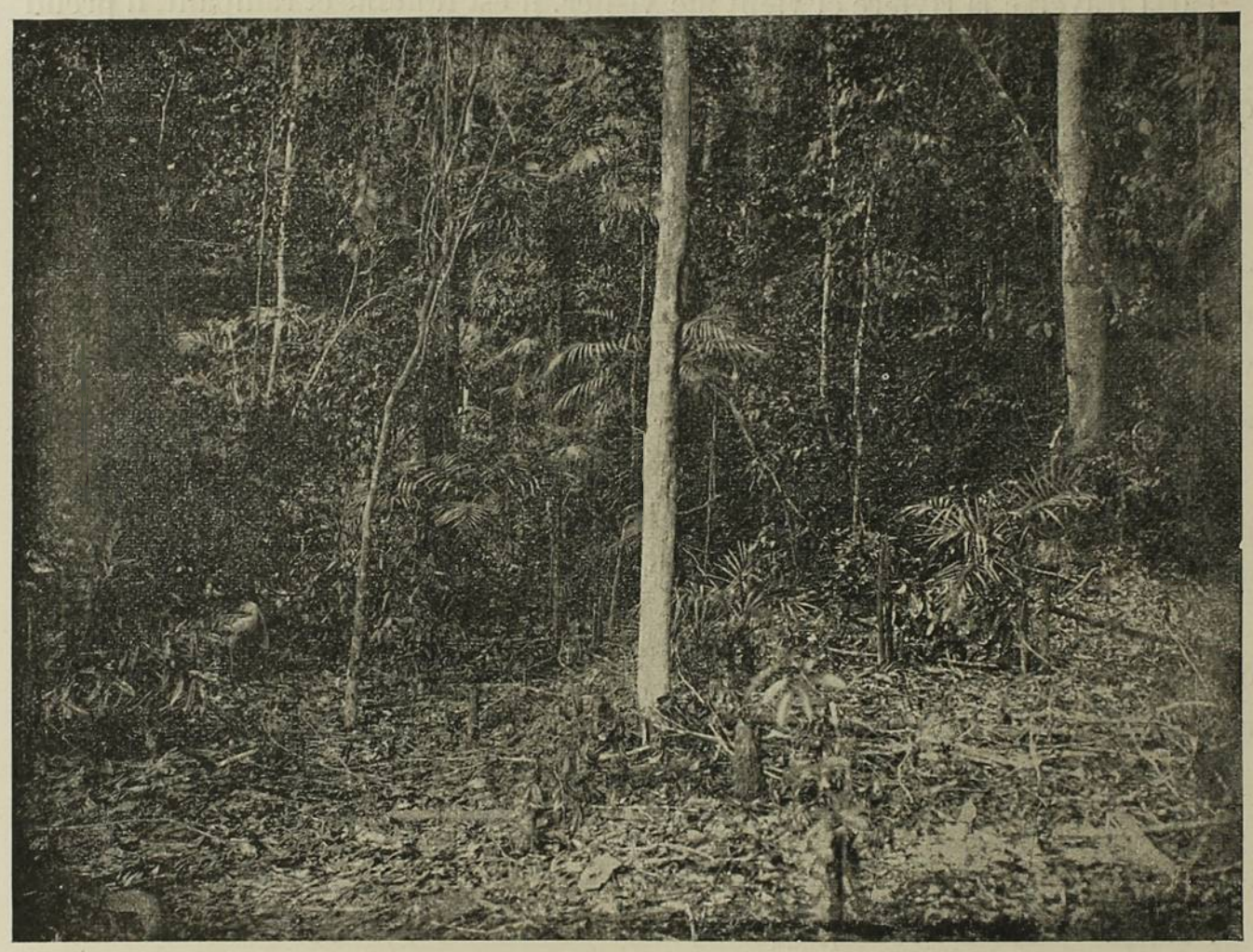
Rio Urucu. — Le rio Urucú, ainsi nommé, paraît-il, à cause d'un grand roucouyer (*bixa orellana*) qui existait autrefois à la bouche, est moins large que le Sucundury en amont de ce confluent.

Les rives sont hautes et escarpées avec une forte couche d'humus,

et, comme soubassement, des galets agglomérés dans de la glaise.

La crue a également commencé dans le Urucú, nous avons assez d'eau pour passer partout, mais il paraît que pendant la saison estivale, il est aussi sec que le Sucundury.

A Canal torto, le courant a une très grande force, nous passons cependant



Sous bois.

à la perche, *Pacú* est si léger, et nous n'avons presque rien comme bagage.

A la cachoeira Apuhy, un seul travessão très court, mais les pierres de fond ne permettent pas aux pieds des perches de s'y tenir; quand le matelot veut faire un peu de farce et pousser du fond, la perche glisse et il tombe à l'eau, c'est pourquoi nous passons Apuhy à la corde.

Tucuriba est une île de sable et de petits cailloux pouvant avoir quatre

mètres dans sa plus grande largeur et une dizaine de mètres de longueur. Au milieu de ces cailloux sont poussés quelques goyaviers sauvages (*psidium pomiferum*) et deux genipapos (*genipa brasiliensis*). Ces genipapos sont garnis d'une grande quantité de nids de japys (*cassicus*) qui pendent, semblables à de

Rive d'igarapé.

longues bourses. Le japy est noir et jaune, très gai, très intelligent et très malicieux, il a la faculté d'imiter tous les autres oiseaux, c'est la saison où ils ont des petits et j'en prends quatre que je vais essayer d'élever et d'apprivoiser.

En amont de Tucuriba, c'est la cachoeira da Campina ainsi nommée, parce qu'il y aurait une Campina dans l'igarapé du même nom qui débouche au milieu de la cachoeira. Cette cachoeira a une petite île au milieu dont la sur-

face, le nombre d'arbres et de nids de japys sont sensiblement les mêmes que dans celle de Tucuriba. Nous prenons le canal de la rive droite qui a un peu plus d'eau que celui de la rive gauche et nous passons à la perche.

En amont de la cachoeira, la rivière se déroule sans accident, toujours profonde et toujours avec une largeur de ruisseau.

Au confluent de l'Igarapé Jatuarana avec le rio Urucú. il serait difficile de dire quel est le plus important de ces deux ruisseaux. La largeur est sensiblement la même, quinze mètres environ, la crue accélère le courant de l'un autant que celui de l'autre. Je laisse donc l'Urucú sur la droite et Jatuarana sur la rive gauche, et je fais tourner la proue de *Pacú* en aval.

Le retour s'effectue très vite. Une forte pluie qui nous prend en amont de Tucuriba nous accompagne jusqu'au campement.

J'avais à peine changé de vêtements que Faria arrive pour me dire deux choses : que mes gens qui étaient restés, ont donné de la farine à des seringueiros qui descendaient et n'avaient rien, il reste décontenancé lorsque je lui dis que mes matelots ont très bien fait, que nous n'avons pas l'habitude de laisser mourir les gens de faim, et que la consigne de ne pas accoster à mon campement n'était que pour lui ; alors, tristement, en me disant qu'il voit bien qu'on m'a mal parlé de lui, il m'offre des poules, on lui a dit que, peut-être, j'en achèterais quelques-unes.

Comment donc ! des poules ? mais, apportez-les vos poules, je vous les achète toutes. Nous sommes sauvés ! Si Faria n'était pas si foncièrement mauvais, si canaille et si malhonnête, je le proclamerais le plus brave homme du Sucundury. Un homme qui a des poules et qui en vend, c'est merveilleux !

J'ai acheté vingt-deux poules ou poulets et quarante giraumons, car Faria a un abatis. Il laisse sa femme et ses enfants avoir faim, pour avoir davantage à vendre.

Antonio est bien mieux : voilà trois jours qu'il n'a plus de fièvre ; le pied de José Antonio est en bonne voie de guérison, et quelques ventouses ont suffi pour guérir José Bello de ses contusions.

Vendredi, 8 *décembre*. Nous repartons en aval presque joyeux : nous avons à manger pour quelques jours et la maladie paraît vouloir faire trêve depuis

Canumã, c'est aujourd'hui le premier jour qu'il n'y a pas de malade sous la tolda.

L'igarapé Jaburu, sur la rive gauche, est maintenant très important, la crue l'a rempli, encore quelques jours et il débordera.

Et nous allions dans l'air frais du matin, par un temps clair, avec un joyeux soleil, José Bello chantait « uma chula » (chanson d'amour) qu'il avait appris autrefois dans son beau pays de Mines Geraes.

Brusquement, mes matelots se sont arrêtés de ramer, la chanson s'est tue, et des voix angoissées s'écrient :

« Madame, la femme de chez Faria, là, sur la rive gauche. »

Oh ! la triste chose ! quel spectacle navrant ! au tournant de la rivière, retenu dans des branches, un pauvre petit corps de femme en décomposition. Elle est nue, les bras en l'air, comme si elle avait essayé de s'accrocher à quelques branches, les genoux un peu pliés, de grands cheveux qui filent dans l'eau allant au gré du courant ; le corps tout menu est vert, violet, bleu, les urubus sont sur les branches, à côté et aussi au-dessus de la morte, tirant des morceaux de cette chair décomposée, pourrie, déjà les yeux ont été fouillés et mangés. Nous chassons les urubus et j'envoie cinq hommes, dans *Pacú*, chez Faria, je lui fais dire qu'il vienne immédiatement mettre en terre les restes de la pauvre femme, ce qui sera possible en passant un hamac au-dessous, et en y renfermant la malheureuse dépouille.

Nous attendons un peu en aval et nous ne laissons point les urubus s'approcher.

Voici l'histoire de la femme, telle que me la conta quelques jours après Manoel Nazareth.

C'était une jeune femme, elle n'avait pas vingt ans, et déjà la vie lui avait été bien amère. Cearense[1] très jolie, elle fut mariée toute jeune à un homme de son pays qui la laissa au Ceara et vint travailler en Amazonas. Quelques mois après son arrivée, ayant gagné quelque argent, ce Cearense fit venir sa femme et l'emmena dans le Sucundury.

Il arriva une chose très naturelle, puisque l'homme se reproduit et ne se

1. *Ccarense*, femme de la province de Ceara.

fait pas, et que le flambeau de la vie passe de main en main sans que nous sachions qui l'a allumé et d'où il vient. Mais cette jolie petite chose que deux êtres qui s'aiment considèrent comme un complément de bonheur fut le malheur de la pauvre Cearense. Le mari prétendit que cela était bien prématuré, il douta de sa paternité, et, ayant pris livraison de sa femme au vapeur qui la lui amena du Ceara le 5 février, il jura de tuer la femme si l'enfant arrivait avant le 5 novembre.

Une charmante petite fille vint au monde le 3 novembre, le mari furieux répudia sa femme. Comme il est seringueiro de Faria, il la laissa chez son patron; celui-ci, ennuyé de la nourrir, ayant peur de n'être pas payé, la mit de l'autre côté de la rivière, sous un carbet ouvert à tous les vents, sans rien pour manger ou pour se défendre, et sans barque pour traverser.

Il paraît qu'il est passé des canots de Fulgencio, de Nazareth, de Negrero, à qui la malheureuse a demandé de la farine, pour l'amour de Dieu, mais comme tout le monde a peur de Faria, personne n'osa lui venir en aide.

Mon canot arrive. Mes bateliers ont mis exactement une heure pour aller et revenir; ils me disent que Faria me prie de ne point lui faire de la peine, qu'il va arriver tout de suite, comme je l'ai commandé.

Quelques minutes après, je vois en effet apparaître Faria avec quatre hommes; lorsqu'il aperçoit mes canots, il se dirige de notre côté; mais, en voyant les vigoureux coups de rames que mes matelots donnent sur mon ordre, il comprend que je ne veux point lui parler.

Nous nous éloignons très vite de ce triste lieu, personne ne dit mot, le spectacle que nous venons de voir nous a tellement impressionnés.

La cachoeira de Pedras est au fond, nous passons à la rame.

A Mocajá il n'y a plus personne, Raymondo Ferreira et ses seringueiros sont partis.

Nous arrivons à midi 10 minutes à la bouche de l'igarapé Miriti. C'est, affirme-t-on, à la bouche de cet igarapé qu'apparaissent, de temps en temps, des Indiens Mundurucus, venant du Tapajoz et de certains campos qui existeraient entre cette grande rivière et le Sucundury.

Je crois que ces campos sont ceux de la rive droite du Tapajoz, où, comme

ici, les Mundurucus appellent « Campineiros » ceux d'entre eux qui habitent dans les campinas du Cururú-Cadériry qui se trouvent dans la région des sources de ces deux affluents de rive droite.

Je me rappelle bien que les Mundurucus nous avaient parlé du Sucundury, où ils allaient chasser, et aussi d'une maloca d'une trentaine d'Indiens, celle d'Apin-in-peuh, qui serait près de campos continuant ceux de Airi du Tapajoz.

Je vais donc essayer d'arriver à la maloca Apin-in-peuh, et de là j'irai à la grande rivière que je connais déjà.

Igarapé Miriti. — A midi, par un soleil étincelant qui nous emplit les yeux de lumière d'or, nous entrons dans l'igarapé Miriti, au milieu d'une douce lumière à reflets d'un vert doré, sous une voûte de dentelle, avec une agréable fraîcheur.

Mes matelots déjeunent, mais il m'est impossible de manger une seule bouchée; depuis le moment où j'ai vu cette pauvre petite Cearense, j'ai eu des nausées, qui n'ont point voulu se calmer de toute la journée; et, pendant plusieurs jours, toutes les fois que j'y pensais, mon estomac recommençait à être malade.

J'ai fait établir le campement sur la rive droite de l'Igarapé; j'y laisse José Antonio, dont le pied n'est pas encore complètement fermé, Antonio qui n'a plus de fièvre, Vagabundo, Malcriado et son tout nouveau sérail de poules. Nous emportons de la farine, cinq poules, dix giraumons, des castanhas, nos hamacs, une tente et nos armes.

En face de notre campement, l'igarapé Miriti a 18 mètres de largeur et 5 de profondeur; le courant, bien qu'existant, n'est point apparent, le fond est composé d'un sable noir mélangé avec de la vase, l'eau vue dans l'igarapé a une couleur café; dans un verre, elle est claire et limpide et dépose très peu.

Un peu en amont, sur la rive droite, nous trouvons l'embouchure d'un autre igarapé de même largeur, mais ayant en ce moment bien moins d'eau.

Après ce confluent, l'igarapé Miriti change complètement, il devient magnifique. Le fond du lit est de sable fin, généralement couleur paille, l'eau, très claire, est légèrement azurée.

Nous avons suivi toute la journée une direction générale Est, avec de nombreux méandres. Nous avons passé quinze bouches d'igarapés, ou de déversoirs de lacs, sur la rive droite, et huit sur la rive gauche.

L'igarapé est barré par de gros arbres, qu'il faut le plus souvent couper; de ces arbres il ne reste généralement que le cœur qui est toujours excessivement dur; les haches s'émoussent et n'en enlèvent que de tout petits éclats. Quand l'arbre est à fleur d'eau, le canot est passé au-dessus; lorsqu'en tombant le pied est resté sur la rive, nous passons dessous entre la rive et l'arbre; quelquefois, le passage est tellement bas que nous sommes obligés de sortir du canot pour qu'il puisse passer. Le plus souvent, les gros arbres vont d'une rive à l'autre et font autant de ponts suspendus au-dessus de nos têtes; la perspective de cette multitude de ponts est très curieuse.

D'autres fois, ce sont des branches émergées; il faut sabrer pour se faire un passage.

Nous avons encore un autre ennui, c'est d'avoir très peu d'eau; des plages, très belles certainement, mais ennuyeuses, nous barrent l'igarapé; mes matelots sont sans cesse dans l'eau et restent mouillés toute la journée.

Le deuxième jour nous faisons nord-nord-est où le Miriti reçoit sept affluents sur la rive droite et quatre sur la rive gauche.

La journée de travail est plus courte dans cet igarapé qu'en rivière : il ne fait guère jour avant 7 heures, et à 4 heures et demie l'obscurité commence.

Le troisième jour nous passons neuf bouches d'igarapés sur la rive droite, et quatre sur la rive gauche. Nous faisons beaucoup de chemin, malgré les arbres tombés et les fouillis de branches qui obstruent la rivière. Mes matelots travaillent avec ardeur, les Indiens du Sucundury ayant dit qu'ils mettaient trois jours pour arriver aux campos; comme ils ne peuvent pas aller aussi vite que nous, étant généralement deux par canot, et nous sommes cinq, qu'ils rencontrent les mêmes difficultés que nous, nous devons être très près de ces fameuses savanes.

Puis, nous avons commencé à voir des buritys ou miritis (*mauritia vinifera*). Le burity est un beau palmier pouvant s'élever à une grande hauteur : ceux d'ici n'ont pas plus de 15 à 18 mètres. Le tronc du miriti est égal en grosseur

dans toute sa longueur; l'écorce est gris foncé, les feuilles qui tombent ne laissent point de stipes, mais, à la place où elles étaient, il reste sur le tronc des zones circulaires plus claires, éloignées les unes des autres d'environ 10 centimètres.

Ce palmier se termine par une immense touffe large, arrondie, de nombreuses feuilles en éventail lisses, luisantes, d'un vert foncé; le pétiole de la feuille est très long et à trois faces, le limbe se divise en un grand nombre de lanières longues, quelquefois d'un mètre. Les feuilles, qui sont flétries et desséchées, pendent lamentablement le long du tronc.

Le fruit est rouge roussâtre, gros comme une petite pomme et recouvert d'écailles; c'est de la pulpe de ces fruits, ramollie dans l'eau tiède, que l'on fait une boisson, très bonne, connue sous le nom de vin de miriti. En ce moment il n'y a pas de fruits mûrs.

Le quatrième jour de montée nous ne partons du campement qu'à une heure après midi. Depuis hier au soir à six heures, toute la nuit, et jusqu'à ce matin à dix heures, il tombe une pluie froide, et il est impossible de partir : nous sommes trois avec la fièvre. La tente suinte, sous nos pieds la terre est détrempée, et il y a des flaques d'eau. Nous sommes recroquevillés à côté du feu qui a été allumé sous la tente, pour nous réchauffer et pour faire sécher nos vêtements.

Le feu avec ce bois mouillé fume, nous sommes à moitié asphyxiés : l'odeur âcre de la fumée, l'odeur du bois mouillé, l'odeur du marais, avec l'odeur qui s'exhale des vêtements imprégnés de sueurs qui sont là essayant de sécher, donnent une atmosphère infecte qui vous prend à la gorge. On se désespère et on serait heureux de pouvoir en finir avec cette existence d'ennuis, de dégoûts, de regrets.

Pendant les deux heures que nous marchons, nous passons devant une bouche d'igarapé sur la rive droite et quatre sur la rive gauche.

La pluie nous menace à nouveau, nous campons sur une berge haute, car la nuit passée nous avons été trop malheureux avec l'eau qui a envahi notre campement.

Nous voici au cinquième jour de montée et pas un signal de campo; nous

sommes au milieu d'une luxuriante forêt vierge. Nous avons trouvé quatre igarapés sur la rive droite et huit sur la rive gauche.

Un de ces igarapés, que nous laissons sur la rive gauche, est le dédoublement de celui où nous sommes qui, ainsi réduit de moitié, n'est plus qu'un tout petit

Grand arbre.

ruisseau. Notre canot ne peut point y tourner; mis un peu en diagonale, il sert de pont pour aller d'une rive sur l'autre.

Le sixième jour la pluie continue, la crue commence ; nous essayons d'en profiter pour aller un peu plus en amont, mais, après une demi-heure, il faut y renoncer, il est impossible au canot d'aller plus loin.

Alors je décide de suivre le sentier des Indiens. Depuis la première journée

nous suivons leurs traces, sur la rive gauche; à chaque grande bouche d'igarapé, un homme allait dans le bois, voir s'ils avaient traversé ou s'ils avaient suivi le nouvel igarapé qui se présentait.

Après une demi-journée de marche dans un sentier qui n'a que quelques

Sous bois.

branches coupées de loin en loin, c'est toujours la belle et grande Forêt qui paraît ne pas vouloir finir, la Forêt Vierge, déconcertante avec son silence.

Et si j'arrive à la maloca il me faudra encore quatre jours de marche dans une région rocheuse sous le soleil, dans la campina, pour arriver à Airi du Tapajoz.

Et un autre ennui arrive : nos cinq poules ont été mangées en trois jours et

à six personnes, cela n'est point excessif; nous nous nourrissons avec des giraumons, auxquels nous ajoutons du lait de castanhas; mais le lait de castanhas est plus que laxatif, aussi tous ont les jambes molles et ressentent une grande fatigue.

Je donne ordre du retour au canot, à la grande joie de mes matelots.

Et voilà à quoi aboutissent tant de fatigues et de privations!

Nous revenons dormir à notre campement de la veille, mais nous y sommes un peu plus contents, non seulement parce que c'est le retour, mais surtout parce que Estevão a tué deux mutums (crax alector) et nous allons pouvoir manger à notre faim.

Le silence de la nuit est effrayant dans les solitudes de la forêt vierge; dans tout ce noir, l'âme apeurée se replie sur elle-même et revoit tout son passé. Le bien, les bonnes actions ne comptent pas dans l'affolement de la pensée, mais les maladresses, les erreurs, les ridicules, les injustices faites ou subies acquièrent une valeur décuple; une tristesse immense vient vous mordre au cœur, s'empare de votre âme et vous fait aspirer au néant.

Avec la nuit, le vent s'est déchaîné, il secoue furieusement la cime des arbres qui oscillent d'une façon inquiétante; des craquements sinistres se font entendre jusqu'au moment où une grosse pluie se décide à tomber; la pluie abat le vent, elle continue jusqu'au lever de la lune.

Vendredi 15. — L'igarapé monte peu; après ces grosses pluies nous aurons cependant une forte crue. La descente est facile, nous avons notre chemin libre, les arbres et les branches ayant été coupés à la montée.

Nous trouvons beaucoup d'arbres de cupús sur les rives, quelques-uns ont des fruits petits et aigrelets; nous les trouvons excellents et nous n'en laissons point échapper.

Nous nous arrêtons à quatre heures du soir sur une berge haute, mon équipage n'en peut plus.

Le campement était déjà prêt lorsqu'un grand vent, mais encore plus violent que celui d'hier au soir, s'élève. Les arbres craquent de tous les côtés, c'est une scène d'épouvante et de désolation : les uns sont brisés à mi-hauteur, les autres déracinés, tous tombent avec fracas,

Un grand castanheiro, au bord du ruisseau, auquel nous n'avions point pris garde, parce que, d'ailleurs, il était un peu éloigné du campement, menace de tomber, de sourds craquements nous avertissent. Nous allons l'examiner de plus près : sa tête dépasse de beaucoup les arbres qui l'environnent. Il a deux branches principales : l'une allant au nord, l'autre du côté de notre campement. Il peut aussi bien tomber au nord que sur nous, cela dépend du vent; en ce moment le vent est SE.-NO., mais il peut avoir une saute.

Déjà la crue de l'année passée a découvert une partie de ses racines du côté de l'igarapé, et la terre détrempée ne retiendra pas ce géant. Il faut donc, malgré la nuit, malgré le vent, malgré la pluie qui est proche, lever le campement et aller ailleurs, c'est plus prudent.

Et nous nous dirigeons du côté de la tente pour empaqueter nos hamacs. J'allais prendre mes papiers qui étaient suspendus à une corde, lorsque, dans la nuit, dans le noir retentit une clameur d'épouvante.

« Minha madrinha! » (ma marraine).

C'est tout ce que j'ai entendu, mais l'accent d'angoisse de ce cri disait assez : « Vous êtes perdue! sauvez-vous. »

Chico et Manoel, qui étaient sous la tente avec moi, le comprirent également.

Et j'ai fui parmi les arbres, au milieu des lianes, dans les épines. Notre campement était à une quarantaine de mètres de la rive, et lorsque le castanheiro arriva à terre, avec un bruit épouvantable, brisant tout sur son passage, j'étais dans l'igarapé suspendue à une liane. Je crois que, même enfant, et sur une belle route, je n'ai jamais fourni une course d'une telle vitesse : c'était la fuite éperdue d'une bête aux abois.

Et ce sont des appels désespérés qui se croisent au milieu des ténèbres qui nous environnent. Peu à peu on se retrouve, l'un sort d'un trou où il était tombé, l'autre répond de très loin dans le bois, moi je lutte avec la berge, qui, étant à pic, ne me permet pas d'accrocher mes pieds; Estevão est là avec la lanterne mais ne peut point m'aider, je suis obligée de remonter rien qu'avec mes mains — exercice de corde lisse. — José Bello en se sauvant allait parallèlement sous l'arbre; lorsqu'il leva les yeux, il eut juste le temps de se jeter de côté, l'arbre tomba devant lui. Tous nous avons les nerfs ébranlés

par cette secousse, nous nous regardons comme se regardent des gens étonnés d'être encore vivants après un cataclysme.

Ce castanheiro est tombé sur notre tente; nos hamacs, nos fusils, notre farine, tout est au-dessous; un détail insignifiant: notre marmite, qui était un peu plus loin en dehors de la case de campagne, continue à bouillir tranquillement; les végétations qui nous entourent sont aussi calmes. Est-ce qu'il n'y aurait que l'homme capable de s'émouvoir, serait-il possible que sa conscience serait solitaire dans la totalité de l'Univers infini?

Il faut creuser la terre au-dessous de ce géant pour retirer nos bagages; deux winchesters ont les canons complètement tordus et aplatis. C'est vraiment lugubre de voir ces cinq ombres dans le vent, sous les éclairs, avec au loin la sourde voix du tonnerre, qui s'agitent sous la clarté douteuse d'une lanterne. La tente est remontée tout à côté, les piquets d'aval, restés debout resservent sans être déplacés. Il est onze heures du soir lorsque nous pouvons enfin nous reposer et retirer les plus grosses épines que nous avons dans les bras, les mains et les pieds. Il est étonnant de voir la quantité d'épines que l'on rencontre en courant le Grand Bois au milieu de la nuit.

Il est minuit moins un quart lorsque le vent cesse et que la pluie commence; une pluie torrentielle, qui tombe sans discontinuer jusqu'au lendemain à 8 heures du matin, mais une pluie inimaginable: on dirait des cataractes qui se déversent au-dessus de notre tente.

Avec le bruit de la pluie qui tombe sur une grande étendue, il y a celui des flots en marche: la crue arrive avec force; nous l'entendons qui roule des bois, qui heurte avec violence dans des troncs d'arbres, c'est comme une voix sourde, étouffée, qui sort de l'igarapé. Des arbres déracinés s'abattent de temps en temps dans l'eau avec un clapotement qui retentit au loin et que prolonge un écho aux sonorités étranges.

Le lendemain, ayant peu dormi, nous nous levons avec des yeux pleins de sommeil, et, la fièvre dans les os, nous sommes ankylosés parce que nos hamacs ont été mouillés, nous avons froid, nous sommes obligés de faire sécher tous nos vêtements au feu, comme d'habitude.

Je fais mesurer le castanheiro. Le tronc a, depuis les racines jusqu'aux pre-

mières branches, trentre-quatre mètres, qui représentent à peu près les deux tiers de la hauteur totale. La circonférence du tronc au pied est de six mètres trente centimètres.

Dans l'igarapé la crue est énorme, incroyable; notre canot, qui hier au soir était au bas d'une muraille à pic d'environ trois mètres, est à peu près au niveau de notre campement. On vide *Pacú*, qui était plus qu'à moitié rempli

Rive d'igarapé.

d'eau, et nous partons avec plaisir de ce campement, qui a failli être le lieu de sépulture de quelques-uns d'entre nous.

Jusqu'à midi nous allons avec une pluie fine, presque un brouillard, mais cependant qui transperce nos vêtements; nous grelottons.

Nous allons vraiment à une allure vertigineuse, il faut que j'aie véritablement confiance en Estevão pour laisser aller le canot avec cette vitesse folle; l'igarapé est devenu torrent, il va, court, bondit avec une rapidité incroyable,

en plus, mes matelots rament avec force. Notre marche est de la démence, les branches nous fouettent, les lianes nous cinglent, il faut être attentif pour ne pas aller briser le canot contre un tronc d'arbre; à chaque instant un commandement bref, soit des hommes de proue, soit du pilote : « A droite ! à gauche ! sous l'arbre ! attention au tournant. » Les branches, qui le plus souvent se joignent d'une rive à l'autre, sont brusquement séparées, et lorsqu'elles se rejoignent à nouveau nous sommes déjà loin.

Aux changements brusques de direction, tous heureusement s'entendent bien et aident le pilote, sans cela nous irions buter contre la rive : le prouère du côté où l'on doit tourner ramène l'eau à lui avec sa rame, ainsi la proue tourne, Estevão n'a plus qu'à faire le même mouvement du côté opposé, pour mettre la poupe dans la même direction, et c'est un travail fort pénible; lorsque nous arrivons au campement de la bouche de l'igarapé, Estevão me dit qu'il sent ses bras comme paralysés.

Avec cette pluie le gibier reste tapi sous les branches et ne sort point des abris où il se cache, mais aussitôt qu'apparaissent quelques pâles rayons de soleil, mutums (*crax*), jacús (*penelope*), aras rouges, aras canindés bleus et jaunes (*psittacus hyacinthinus*), aras bleus (*psittacus ararauna*) vont se sécher à la cime des grands arbres, toujours beaucoup trop loin pour que nous puissions les tirer et, lorsque nous approchons, ils s'enfuient comme des bêtes habituées à voir des chasseurs et à s'en défier.

Nous rapportons des bacabas (*œnocarpus bacaba*) et des pataouas (*œnocarpus pataua*) que nous avons trouvés dans l'igarapé; de plus, José Antonio n'est pas resté inactif, il est allé pêcher et il a pris un pirarara et un surubim, qu'il a fait boucaner, aussi notre dîner d'arrivée fut un festin.

Nous restons à ce campement encore deux jours, pour laver et faire sécher les vêtements qui furent fumés pendant notre petit voyage; malgré le savon et les soins apportés à les frotter, ils restèrent avec la couleur et l'odeur de la fumée.

Et ce fut le second jour de ce repos forcé que je fus blessée. Je vis un couteau qui allait être lancé de loin vers la poitrine d'un de mes matelots, assis pas très loin de moi, je n'eus pas le temps de prévenir et je me précipitai instinc-

tivement devant l'homme visé : le couteau m'entra dans le mollet; la blessure saigna beaucoup parce qu'il y avait une veine de coupée, et, étant profonde, elle mit longtemps à se fermer.

Il est impossible de nier que, chez la plupart des civilisés, il y a un peu du chien de Terre-Neuve.

J'avais été dans cet igarapé Miriti pour voir des campos, dans lesquels, s'ils

Igarapé.

avaient été près de la rive, on aurait pu établir des fermes à bestiaux qui auraient assurément nourri tous les seringueiros de cette région du Sucundury-Urucu, qui meurent souvent faute de nourriture. Comme ils n'ont à peu près rien à manger ils deviennent si faibles qu'une petite maladie les enlève.

Je n'ai pas vu les campos et, s'ils existent, ils sont beaucoup trop éloignés pour que l'on puisse les utiliser.

Mais dans cet igarapé, depuis l'embouchure jusque dans le sentier des Indiens

où je suis allée, les bois précieux sont abondants, et il y a surtout beaucoup d'heveas : du caoutchouc et du caucho blanc et noir.

L'igarapé a été visité, m'a-t-on raconté, par un homme de Abacaxy, qui, en revenant, a dit que l'igarapé ne valait rien, et qu'il y avait beaucoup de cataractes. Je n'ai point vu de cataracte et pourtant je suis montée à l'étiage, et je puis assurer que cet igarapé vaut véritablement quelque chose.

Ce visiteur ou bien ne connaissait pas le caucho, ou, ne pouvant pas travailler lui-même, a voulu en éloigner les autres.

Ce ne serait que la répétition de l'éternelle histoire que je constate tous les jours : n'espérant pas devenir riche, chaque caboclo serait désolé que son voisin le devînt. La méchanceté et la sottise sont monnaie courante de la vie; il ne faut pas demander à un demi-civilisé d'avoir de l'honnêteté et de la conscience, ces qualités, dans le milieu où il vit, seraient mal reçues et traitées en étrangères.

CHAPITRE VI

RETOUR. — DE L'IGARAPÉ MIRITI AU VILLAGE ABACAXY.

Dans le Sucundury. — Chez Nazareth. — La pluie. — Chez Fulgencio. — Camillo, le Mundurucu. — Une autre femme noyée. — Pimentel. — Conversations de matelots. — Palmier Macaúba. — La crue envahit la tente. — En route avant l'aurore. — Lever de soleil. — Béribasinho. — Bériba. — Les cachoeiras. — Vitesse folle. — La pluie. — Santa Maria. — Effet de tafia. — Nous et les autres habitants de Santa Maria. — En aval des cachoeiras. — Lac Castanha. — Vie agréable. — Le lac. — La forêt. — Igarapé de la bouche. — Le marais. — Les hyménoptères. — Camayú et ces dames. — Les lacs. — Guajará. — Ariramba. — Rio Acary. — Dans le Rio Acary. — Collines et marais. — Retour. — 1er janvier 1906. — Dans le Rio Canumã. — Apuhy. — Igarapé Sucuriju. — Periquito et Jutahy. — Le jabuti et les pupunheiros. — Beauté du paysage. — Le vent. — La nuit. — Igarapé Assú. — Miricuera. — Une poule maigre pour 9 affamés. — Santo Antonio. — *Pacú* va à Canumã. — Igarapé Santo Antonio. — La fièvre. — En aval. — Chez Norato. — Le Mapiá. — Chez Dona Rosa. — Igarapé Paraua. — Végétation dans l'igarapé. — Chez un grand homme. — Parana Maria-Maria. — En aval de Canumã. — Parana do Abacaxy. — Campement en face de la ville. — La lancha. — Pas de nouvelles, c'est-à-dire mauvaises nouvelles.

21 *décembre* 1905. — En sortant de cet igarapé sombre, étroit et humide, les soixante mètres de largeur du Rio Sucundury nous paraissent immenses.

La rivière est gaie sous de joyeux rayons, non plus verts et froids, mais jaunes et brûlants.

J'entre chez Nazareth parce qu'il s'est arrêté à mon campement, la politesse exige que je lui rende sa visite. Il se prépare pour descendre, il attend ses canots du Sucundurysinho. Il me parle de la Cearense noyée de chez Faria, il n'y a que deux jours qu'il sait la nouvelle. Il me fournit quelques renseignements sur le

pays et sur les gens, et il me donne différents noms d'endroits où je suis passée, ou bien où je passerai.

Je quitte la maison de Nazareth à huit heures et demie ; la crue aidant, nous marchons bien. A Piraquara il n'y a plus personne. Nous arrivons pour déjeuner à une heure et demie à l'igarapé dos Bótos, où j'avais rencontré Nuñes et ses seringueiros révoltés.

Nous n'avons à supporter qu'une pluie d'orage de trois heures à trois heures vingt-cinq minutes. Les rives étant mauvaises pour camper nous faisons une longue étape, et, le tafia aidant, nous sommes arrivés à huit heures du soir à Santa Isabel, la case abandonnée de Garcia. Elle est neuve et composée de deux pièces et d'une cuisine.

La pluie peut tomber, nous sommes à l'abri.

On ne saurait imaginer la voluptueuse jouissance qu'éprouve un pauvre être qui vient de passer des jours et des nuits sous la pluie, quand tout à coup, sans y avoir pensé d'avance — car on ne sait jamais comment rameront les matelots ni ce qui pourra survenir en cours de route — on se trouve dans une case bien couverte en feuilles de palmiers et que l'on voit tomber l'averse sans se mouiller.

Le plaisir, dit-on, est l'absence de la douleur ; ici c'est l'absence de pluie sur le dos, et ce plaisir est doublement savoureux, parce qu'il succède aux très gros ennuis causés par ces jours froids et gris que nous venons de passer dans l'igarapé Miriti.

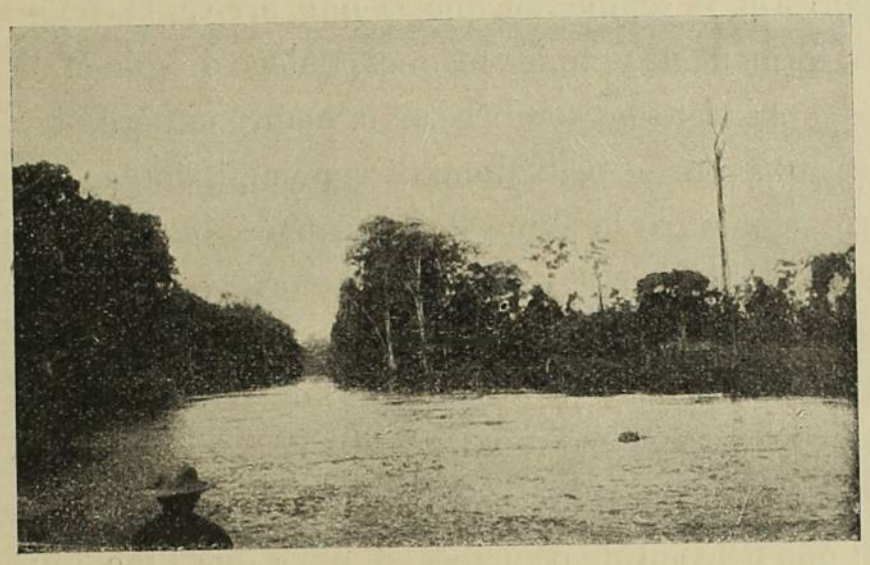
C'est aux sons d'une musique bien mélodieuse que j'essaye de m'endormir dans la maison de Garcia absent : la pluie tombe sur le toit avec un grésillement charmant, puis elle coule du toit dans le petit fossé qui entoure la case avec un gentil clapotis ; il n'y a plus qu'à se rouler dans sa couverture, qu'à ne plus penser, qu'à ne point se dire qu'il est absurde de ne pas avoir peur du sommeil et de craindre la mort : la mort c'est le Néant qui abolit la conscience, et le sommeil n'est-il pas ce même Néant pour quelques heures? Et pourtant c'est sans effroi, et même avec plaisir, que je m'endors, bercée par la chanson de la pluie.

Le lendemain, au réveil, le temps est gris et la pluie tombe toujours très fort

jusqu'à neuf heures, alors seulement elle va s'apaisant. Lorsque nous partons, à dix heures et quart ce n'est plus qu'un fort brouillard.

La cachoeira Aïry est au fond, nous la passons sans nous en apercevoir car le courant est très fort partout.

J'arrive chez Fulgencio à 10 heures 35 minutes. J'achète tout ce que je peux : tafia, carne secca, poules, œufs et je lui demande de me céder un homme, pour me dire le nom des lacs et igarapés d'aval. En maugréant, et d'une façon grossière, il me donne un Indien Mundurucu du nom de Camillo, à



Bouche d'igarapé.

condition que je le payerai trois milreis par jour, que je devrai verser à lui, Fulgencio.

Pendant qu'il était allé chercher une dame-jeanne de tafia, sa femme me demande si c'est vrai que la Cearense s'est noyée. Sur ma réponse affirmative elle me dit : qu'ici aussi, chez elle, une femme s'est noyée au mois de novembre. Elle se refuse à me donner des détails et me prie de ne pas dire à Fulgencio ce qu'elle vient de laisser échapper.

Je paye mes achats et je m'en vais bien vite de cette maison.

Il est beaucoup de gens qui sont persuadés qu'il suffit d'être malhonnête et mal élevé pour avoir le droit de se croire intelligent.

Donc Camillo s'est embarqué avec nous, il paraît avoir un peu peur; j'ai bien

recommandé de ne rien lui dire qui puisse lui faire de la peine, de ne rien lui commander, pour qu'il s'habitue avec nous.

Nous passons devant les igarapés du Paraiso et das Pedras ; ils sont méconnaissables tant la crue est forte, l'eau déborde du lit de ces igarapés et se répand dans les terrains en contre-bas, emplissant les marais.

La pluie ayant recommencé, nous nous arrêtons à Pimentel, je fais donner un supplément de tafia, Camillo paraît apprécier beaucoup cette réchauffante distribution.

Il est 3 heures et il semblerait que la nuit arrive, le ciel gris est parsemé de gros nuages formant de grandes plaques couleur de suie et d'encre, qui distillent la tristesse et la laissent tomber sur la nature entière.

Nous sommes au repos, je peux donc diriger mes pensées du côté mélancolique; en voyage, je n'ai pas le temps de m'ennuyer, mais ici, je puis me tourmenter à mon aise ; chercher le pourquoi des choses qui n'ont aucune parenté avec l'exploration ; me poser des questions insolubles... pour le moment : car qui résoudra l'antinomie de la matérialité de l'nnivers et de l'intellectualité de l'homme?

Mais comme il est facile de rêver à l'Inconnu — je ne dis pas l'Inconnaissable, ce serait une pétition de principes, il n'y a que l'Inconnu — au milieu de conversations de matelots contents et bavards par ce que repus!

Ils sont fort occupés, en ce moment, à deviser sur les habitudes matrimoniales d'un joão do barro (*furnarius*) qui a fait son nid dans un arbre qui se voit de la paillote.

Le lendemain, dès 6 heures, nous nous mettons en route, il faut rattraper le temps perdu. A 2 heures, nous passons devant Curuçá déserté; nous arrivons à 10 heures à la paillote de Tucuman, que nous trouvons également vide. Mes matelots déjeunent très vite, ils sont joyeux de descendre et aussi, et surtout, parce que Camillo leur a dit que personne dans la rivière ne marche aussi vite qu'eux, que pas un autre canot ne pourrait les suivre.

A 11 heures, ils reprennent leur course. L'air est pesant, mais ils n'en ont cure; le rythme accéléré, mais monotone, des pagayes continue, la sueur ruisselle sur les corps et les rend luisants, et ils vont toujours furieusement;

ils sont grisés par la vitesse, nous fendons l'eau et nous allons à allure de train express.

A 3 heures 1/4, nous nous arrêtons à Miriti, non à la cachoeira, mais à la paillote qui est en amont; nous allons voir s'il y a encore des macaubas, fruits du palmier macauba (*acrocomia sclerocarpa*). C'est un palmier d'environ 15 mètres de hauteur, dont le tronc est bien droit et revêtu dans toute sa longueur de grandes écailles qui ne sont que les stipes des feuilles qui tombent. Plus l'arbre est vieux, plus il a d'écailles. Ce palmier se termine par une large touffe de nombreuses feuilles pliées en gouttière et d'un vert luisant; le

En sortant de l'igarapé.

pétiole et l'axe des feuilles ont des épines. Le fruit est petit, vert, lisse et luisant, l'écorce en est dure, mais, une fois bouillie, la pulpe est excellente, un peu gluante. On pourrait retirer de l'huile aussi bien de cette pulpe que de l'amande.

Notre récolte de macaubas faite, un peu de tafia avant de se remettre au travail, et les bras de mes bateliers, pareils à ceux d'une machine, recommencent leurs mouvements réguliers.

A la Samahuma, la rivière est aussi belle vue d'amont que d'aval, les montagnes s'élèvent dans le fond du paysage, et les rives rocheuses, venant tomber à pic sur la rivière étroite, sont du plus joli effet.

Nous bivouaquons au même campement qu'à la montée, sur une plage de sable, haute, en amont de l'igarapé Génipapo.

L'eau était encore loin de la tente, mais, par précaution, le soir, j'avais fait mettre toute la batterie de cuisine dans les canots; l'idée était excellente.

Je suis réveillée très brusquement, à 4 heures du matin, par *Vagabondo*, qui saute dans mon hamac en déchirant ma moustiquaire. Tout d'abord, j'ai pensé que j'avais à faire à une bête de la forêt, et j'ai appelé. Lorsque mes gens se lèvent, ils pataugent dans l'eau, c'est la crue qui a fait chercher au chien un refuge dans mon hamac. Elle a déjà envahi presque toute la tente, il n'y a plus qu'à plier bagages et qu'à fuir dans le canot. Le cuisinier fut obligé de faire le café sur le fourneau à pétrole.

Heureusement que notre coq Maleriado se mit à chanter, sans cela nous allions l'oublier. Nous n'avons pas l'habitude de nous occuper beaucoup de notre réveil-matin, il embarque et débarque tout seul; pour sa nourriture, il vient la voler dans nos assiettes.

A 4 heures 1/2, nous sommes en route, il fait nuit, mais les nuits tropicales sont rarement aussi obscures que celles de nos climats tempérés. Le ciel est de velours bleu foncé, il est beau avec le scintillement des étoiles. Et derrière ce bleu si profond, derrière cette pellicule, tous ces soleils là-haut qui nous entraînent dans leur gravitation éternelle, dans l'Espace Infini.

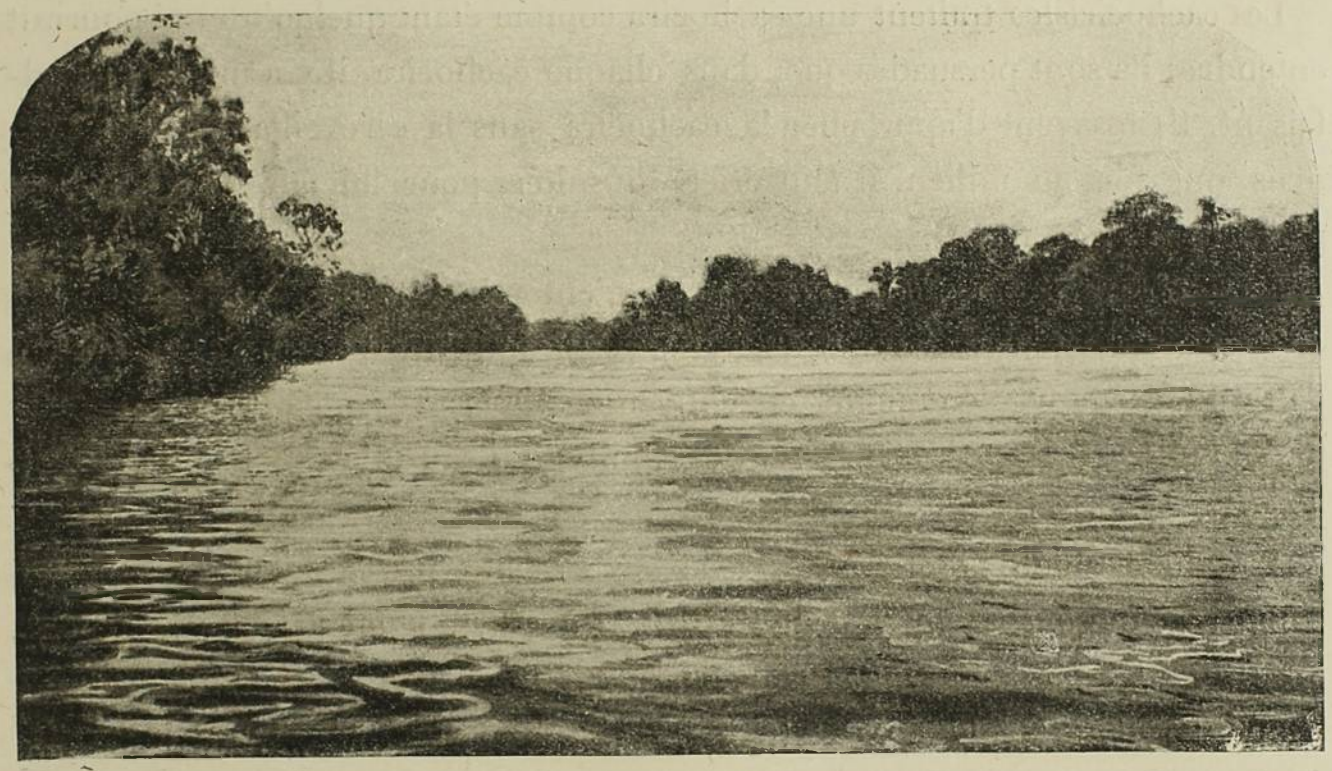
Pourquoi ces millions de globes enflammés tournant en ellipses immenses dans l'Espace Infini, qu'emplit l'éther noir et glacé? Pourquoi, à ces soleils, ce cortège de corpuscules ternes tournant chacun autour de son soleil central? La vie, la pensée n'existent-elles que sur un seul de ces corpuscules à demi-refroidi? La terre est-elle une exception unique dans l'Infini?

A quoi vais-je penser, âme inquiète, jamais contente, jamais satisfaite? Le suprême effort de l'intelligence humaine n'aboutissant qu'à montrer l'inutilité de l'effort, le dernier mot de la sagesse pratique est, sans doute, une résignation consciente.

Un joli lever de soleil : des reflets roses, puis jaune pâle, des reflets venant des lointains de l'horizon; avec les premiers rayons, les verts des arbres sont plus tendres et joliment nuancés; la nature, endormie par la fraîcheur de la

nuit, s'éveille; les oiseaux, engourdis par la pluie, commencent à se faire entendre. De même que le crépuscule, l'aube est très courte : on n'a pas eu le temps d'admirer la douceur de l'aurore que le soleil s'élève, radieux dans un miroitement de rayons d'or.

Nous passons devant Irussú et Santo Antonio vides, leurs propriétaires les ont abandonnés. Nous donnons un regard attendri à l'igarapé de la Pedranera,



La rivière avec la crue.

nous lui disons un adieu mélancolique. Des fibres secrètes nous attachent aux lieux où l'on a souffert, il en est peut-être de même vis-à-vis des gens.

Nous déjeunons en amont de Béribá, et je laisse mes marins se reposer pendant près de deux heures; ils en ont grand besoin : voilà sept heures qu'ils pagayent, et il faut qu'ils aient des forces pour passer les cachoeiras, qui sont tout de suite en aval.

Béribasinho n'a presque plus rien; ce serait comme dans la rivière sans cachoeira, si le courant n'était pas doublé.

Béribá est bon en amont, mais le pédral d'avant, sur la rive gauche, fait

d'énormes remous, de grandes vagues capables d'engloutir le canot qui s'y aventurerait; mais, en passant à droite, en serrant de près la rive et en ne se laissant pas rejeter au milieu par la pointe d'eau, qui est très forte au tournant, on peut passer.

En arrivant en aval d'une cachoeira un peu forte, sans accident, mes matelots sont nerveux; ils se regardent comme des gens étonnés d'être encore vivants; ils rient et surtout ils insultent la cachoeira.

Les cachoeiristes traitent une cachoeira comme étant quelqu'un qui pourrait entendre; ils sont persuadés que, dans chaque cachoeira, il y a un esprit malfaisant. Ils essayent d'approcher la cachoeira sans la « réveiller », disent-ils; mais, une fois au milieu, il faut crier, l'insulter, pour lui faire peur et pour passer sans accident.

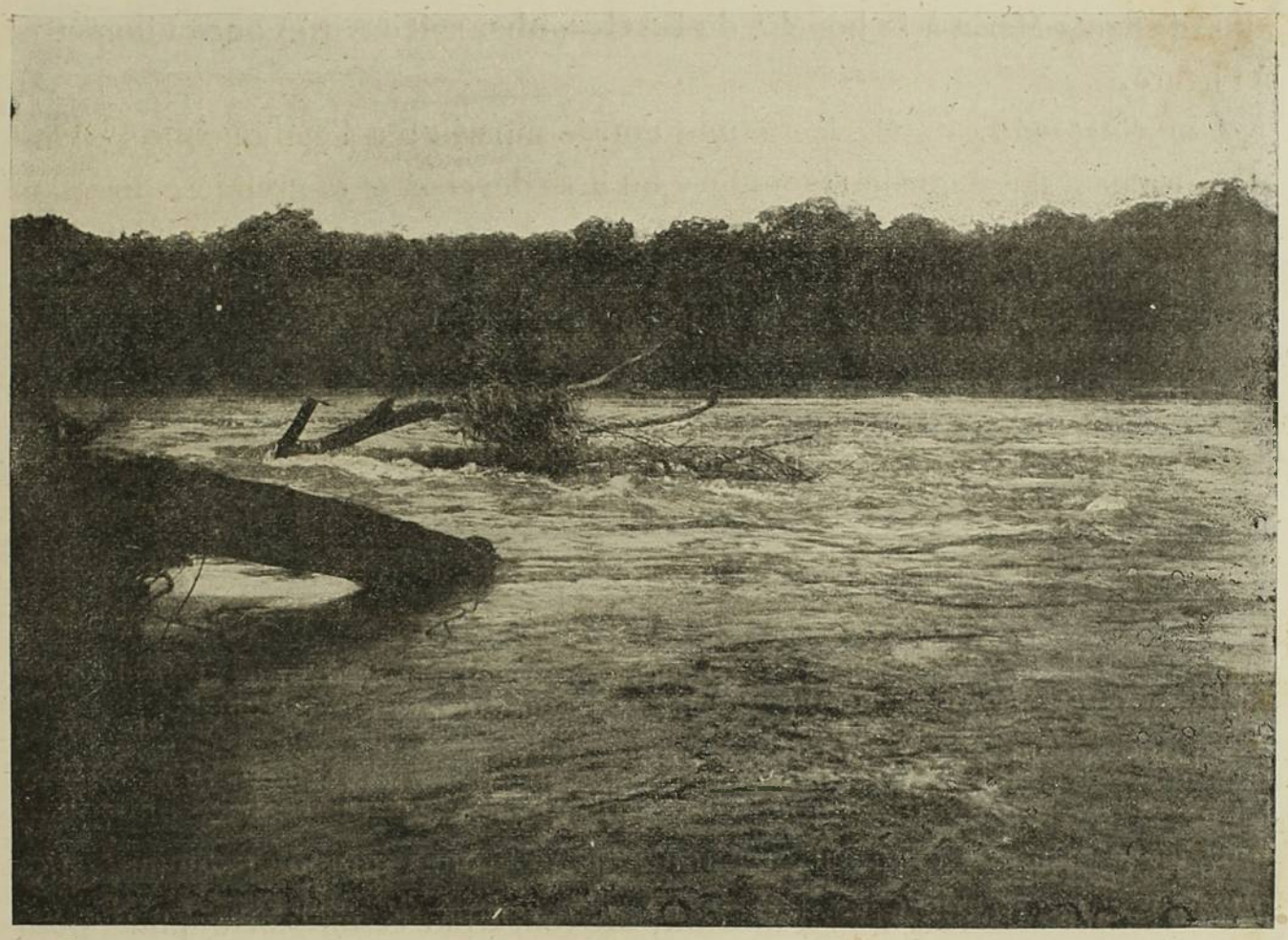
Aussi, avec cette habitude de crier, ils n'entendent pas les commandements du pilote (pourtant, Dieu sait s'il crie), et ils font des bêtises. Lorsqu'on le leur dit, ils ne veulent point en convenir. S'il arrive quelque chose, c'est toujours la faute de la bête du fond de l'eau (do bicho do fundo d'agua).

A 3 heures, nous étions en aval de Castanha; à 3 h. 15, en aval de Sapucaya; à 3 h. 55, en aval de Cayarára; à 4 h. 55, en aval de Mourinho, et à 5 h. 15, nous arrivions à Santa Maria, qui fut, à la montée, notre demeure pendant quelques jours. Nous avons descendu toutes ces cachoeiras à une allure vertigineuse. Est-ce héroïsme? est-ce indifférence?

La pluie tombe depuis 4 heures; nous sommes trempés, mais contents : les cachoeiras sont derrière nous, nous naviguerons désormais dans la rivière libre. Pour arriver à ce résultat, il a fallu faire plusieurs distributions de tafia; notre Indien Mundurucu Camillo, qui n'avait point voulu parler jusqu'ici, cause trop maintenant. Nous ne pouvons plus l'arrêter; il nous conte tous les cancans, toutes les histoires de tous les gens de la rivière. Comme, infailliblement, ce sont les esprits les plus obtus qui sont convaincus de leur supériorité, mes matelots, sous l'influence du tafia, expriment des jugements sur eux-mêmes qui, en témoignant de la plus grossière ignorance, me prouvent une fois de plus la bonne opinion que chaque nègre ou métis a de lui.

Toute la nuit c'est la pluie, la pluie équatoriale, qui se laisse tomber avec une abondance que l'on ne saurait soupçonner.

Pendant la nuit une alerte : une jararaca s'est laissée choir sur la moustiquaire de José Lyra, qui n'y fit point autrement attention, mais, en entendant un sifflement dans la toiture, et un autre en réponse venant de dessus sa mous-



Les cachoeiras ont de l'eau.

tiquaire, il hurle sans bouger de son hamac. Nous entendons des : « Ah ! Jésus, au secours ! » tellement terrifiants, que nous nous levons tous, épouvantés ; Estevaõ s'empressa de relever la moustiquaire de ce fou, et il a manqué être mordu.

Le lendemain, nous constatons, plutôt avec déplaisir, que nous ne sommes pas les seuls habitants de la paillote Santa Maria : mes matelots ont tué trois

jararácas (*bothrops Neuwiedii*) et une énorme araignée crabe. Il y a aussi des cupims et des fourmis de feu, mais nous ne nous en occupons pas, sachant très bien que cela ne servirait à rien.

En aval des cachoeiras, le courant est fort diminué. Après Acará, la rivière court, certainement, mais ce n'est plus l'impétueux torrent d'amont; aussi, la fatigue accumulée des jours précédents aidant, nous mettons cinq heures pour aller de Santa Maria à la bouche du lac Castanha, soit environ onze kilomètres à l'heure.

Lac Castanha. — Ce lac a une entrée superbe; à l'embouchure, il est presque aussi large que le Sucundury où il se déverse, et sa première direction a environ quinze cents mètres. Il est profond: nos grandes perches de cinq mètres n'en touchent point le fond; sur la rive droite, ce sont des terres hautes, aussitôt après le marais inévitable de la bouche.

La rive gauche est basse; l'été, c'est le marais vaseux et pestilentiel, en ce moment, tout est submergé, il y a vingt centimètres d'eau sur de la terre molle. Cependant, de grands arbres croissent au milieu du marais : sur les bords, du caoutchouc barrigudo, celui qui donne un lait que l'on ne peut pas travailler, et partout, au centre de même que sur les rives, les palmiers jawarys dominent.

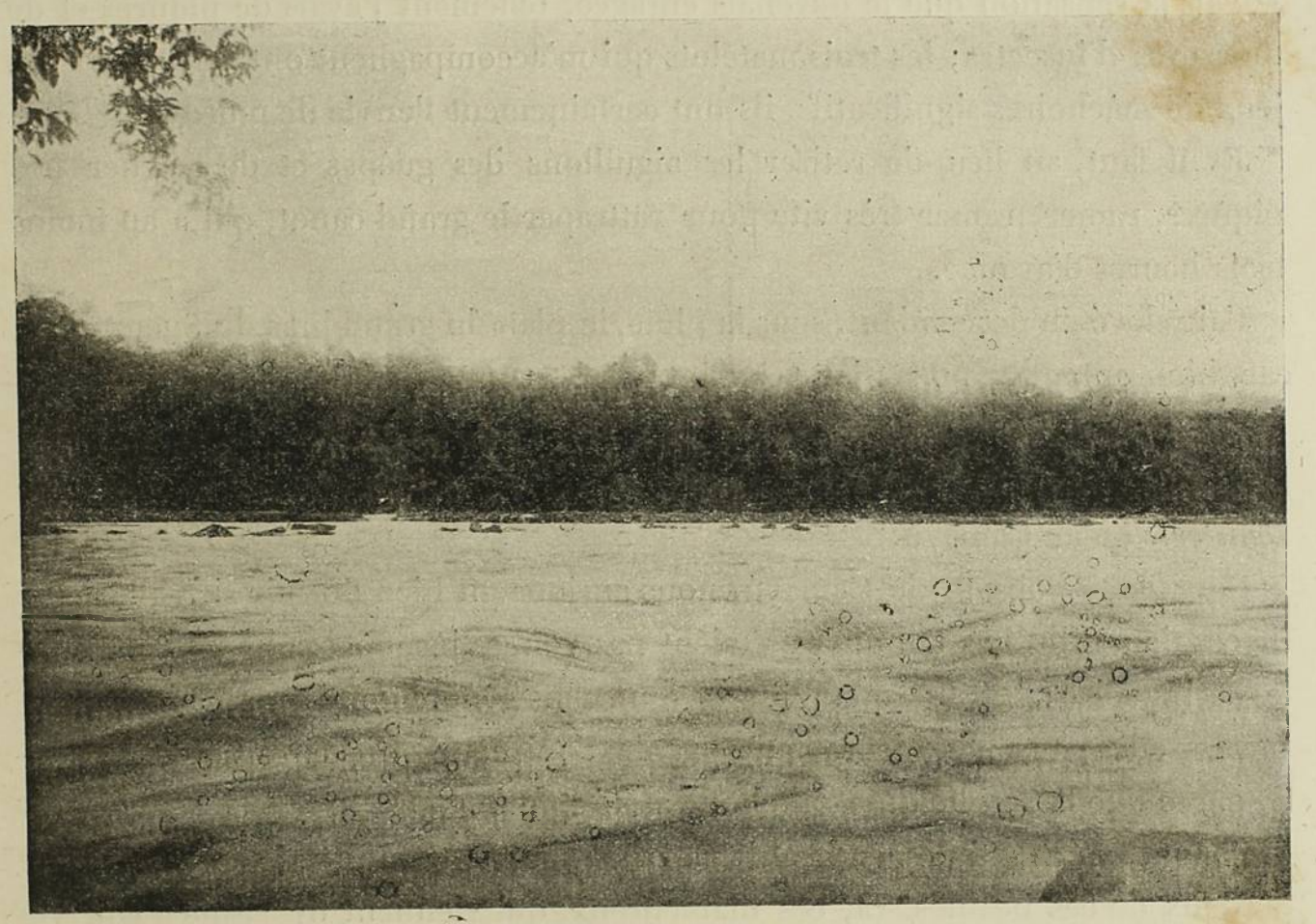
Nous campons sur la rive droite, sur une petite colline, à environ deux kilomètres de l'embouchure.

Quelle agréable vie que celle d'explorateur! Vous avez pendant la journée un soleil de plus de 50 degrés sur la tête, avec la réflexion de ce soleil dans l'eau : c'est la suffocation, l'asphyxie, l'aveuglement; puis, subitement, après cette chaleur arrivent, sans transition, un vent froid et une forte pluie pour vous rafraîchir. C'est la fluxion de poitrine qui vous attend!

Mais, où l'on goûte tout le charme de l'exploration, c'est à la suite d'une journée de forte chaleur, alors que le corps est brisé, que l'esprit est en détresse, et qu'il arrive pendant la nuit une pluie diluvienne qui mouille tout, vêtements et hamac. Vous êtes obligé de dormir dans ce hamac jusqu'au lendemain matin, vous avez au réveil le corps tout courbaturé, vous grelottez avec des frissons de fièvre, et il faut quand même continuer le voyage! Et il y a des gens qui prétendent qu'une exploration est une belle promenade! Ah! si je les

tenais, là, sous la pluie, comme je les laisserais se mouiller avec plaisir!

Le lendemain, de grand matin, je vais visiter ce si beau lac. J'ai vu neuf bouches et je suis entrée dans quatre ; la plus longue n'a pas plus de dix-sept cents mètres, pour les autres, je fus arrêtée de suite; partout c'est le marais.



Effet de la crue.

On peut aller en ce moment du lac à la rivière en canot, en passant au milieu des arbres.

Je fais ouvrir des sentiers et je vais visiter la forêt, que je trouve riche en caucho. Il y a un bon seringal en amont de l'igarapé qui est à l'embouchure, rive droite ; et ce sont de superbes heveas brasiliensis, mais personne ne s'en est encore aperçu ; pourtant il y a des traces, des chasseurs ont passé auprès de la fortune.

Je suis entrée dans cet igarapé de la bouche, parce que je voyais l'eau s'y engouffrer avec une telle force que je comptais trouver un grand lac. Nous avons navigué au milieu des arbres, des lianes, des jawarys et de leurs épines, des guêpes, des fourmis, des piúms et des carapanas, pendant près de deux heures; c'était trop, beaucoup trop. Lorsque je suis sortie de cet igarapé, j'avais la sensation que je devenais enragée, tellement j'avais de piqûres et de morsures d'insectes; les trois matelots qui m'accompagnent ont également des jeux de mâchoires significatifs, ils ont certainement l'envie de mordre.

Et il faut, au lieu de retirer les aiguillons des guêpes et de soigner nos piqûres, ramer, ramer très vite pour rattraper le grand canot, qui a au moins trois heures d'avance.

J'ai relevé en descendant, sous la pluie, le plan du grand bras du Sucundury, car, bien entendu, nous n'avons point pris le parana de la Caruara.

J'ai les trois meilleurs de mes bateliers Estevão, José Bello et Lauro; malgré leur ardeur à ramer, et avec *Pacú* vide, nous ne retrouvons les autres, avec *Bemtevi*, qu'au Camayú.

Dans cette paillote du Camayú, nous aurions pu bien dormir si... plusieurs de ces dames du bas Canumã n'étaient pas venues jusqu'ici pour y surprendre les seringueiros; et, toute la nuit, avec un sans-gêne éhonté comme leur commerce, elles causent de leurs petites affaires qui, cette année iront bien, paraît-il, parce que la récolte du caoutchouc a été bonne.

Chaque canot qui descend, et il en passe deux cette nuit-là, se nantit d'une ou deux de ces beautés. Et, ces malheureux, qui viennent de risquer leur vie dans les hauts, gaspillent en quelques jours de folie le travail de plusieurs mois.

C'est dans l'ordre des choses; du haut en bas de l'échelle sociale, la bête humaine suit la loi de l'espèce, qui se trouve dans l'individu, à l'insu de l'individu, malgré l'individu. Et ce n'est point de cet ordre de choses que sortiront le bien et le progrès, l'histoire de l'humanité le prouve surabondamment, car elle n'est que l'histoire des individualités supérieures. Ce que l'espèce humaine a fait de bon et de bien, elle l'a fait contrainte et forcée, sous l'impulsion de quelques grands hommes, qu'elle a martyrisés ou qui l'ont esclavagisée.

En aval de Cumayú-paillote nous passons Cumayú-rivière qui, avec la crue, a un énorme débit d'eau.

Les lacs, en ce moment de grosses eaux, ne coulent point vers la rivière, c'est au contraire le Sucundury qui s'y déverse. Les marais, qui pendant l'été sèchent les lacs qui vont diminuant, reçoivent maintenant de l'eau en abondance ; tous les terrains riverains et également ceux qui sont très loin dans

Un déjeuner.

l'intérieur sont absolument noyés : c'est une réserve d'eau qui s'écoulera peu à peu pendant la saison estivale.

Si nous nous laissions faire sans lutter, à chaque bouche de lac, le courant violent qui s'y précipite, appelé par un niveau plus bas, nous entraînerait. Nous passons les bouches de Curalino, Piranha, Caraná et Campinarana en naviguant sur la rive opposée à la bouche.

Le lac Guajará est pour le moment stationnaire, le courant de la rivière ne s'y engouffre pas comme dans les précédents; la crue, dans l'igararapé qui

s'y déverse, n'est pas assez forte pour repousser les eaux de la grande rivière. Le Guajará et le Sucundury sont dans l'expectative ; lequel refoulera l'autre?

De Cumayú à Ariramba le chemin est long et sans un peu de tafia mes matelots n'auraient point fourni cette course, surtout pendant cette journée d'épouvantable chaleur. Sur la tolda où j'étais assise, le maxima marqua 54 degrés ; ma blouse et mon pantalon exhalent une odeur de roussi. Nous avons eu une compensation : pendant la nuit le minima descendit à 21 degrés, nous eûmes très froid.

De Ariramba à la Bocca do Acary il y a à peine 24 kilomètrea qui furent franchis en peu de temps, il fait si bon voyager dans la fraîcheur du matin, avec un ciel aux lueurs tendres si joliment estompées!

Rio Acary. — Je ne puis passer devant la bouche du Rio Acary, que l'on m'a dit très important, sans y entrer.

Je fais établir mon campement sur la rive gauche dans une grande île, j'y laisse Antonio, toujours malade, et José Antonio, qui est sérieux et que je prépose à la garde de *Bemtevi*.

Je pars dans *Pacú* avec très peu de bagages et six rameurs en bonne santé et pleins de courage pour travailler.

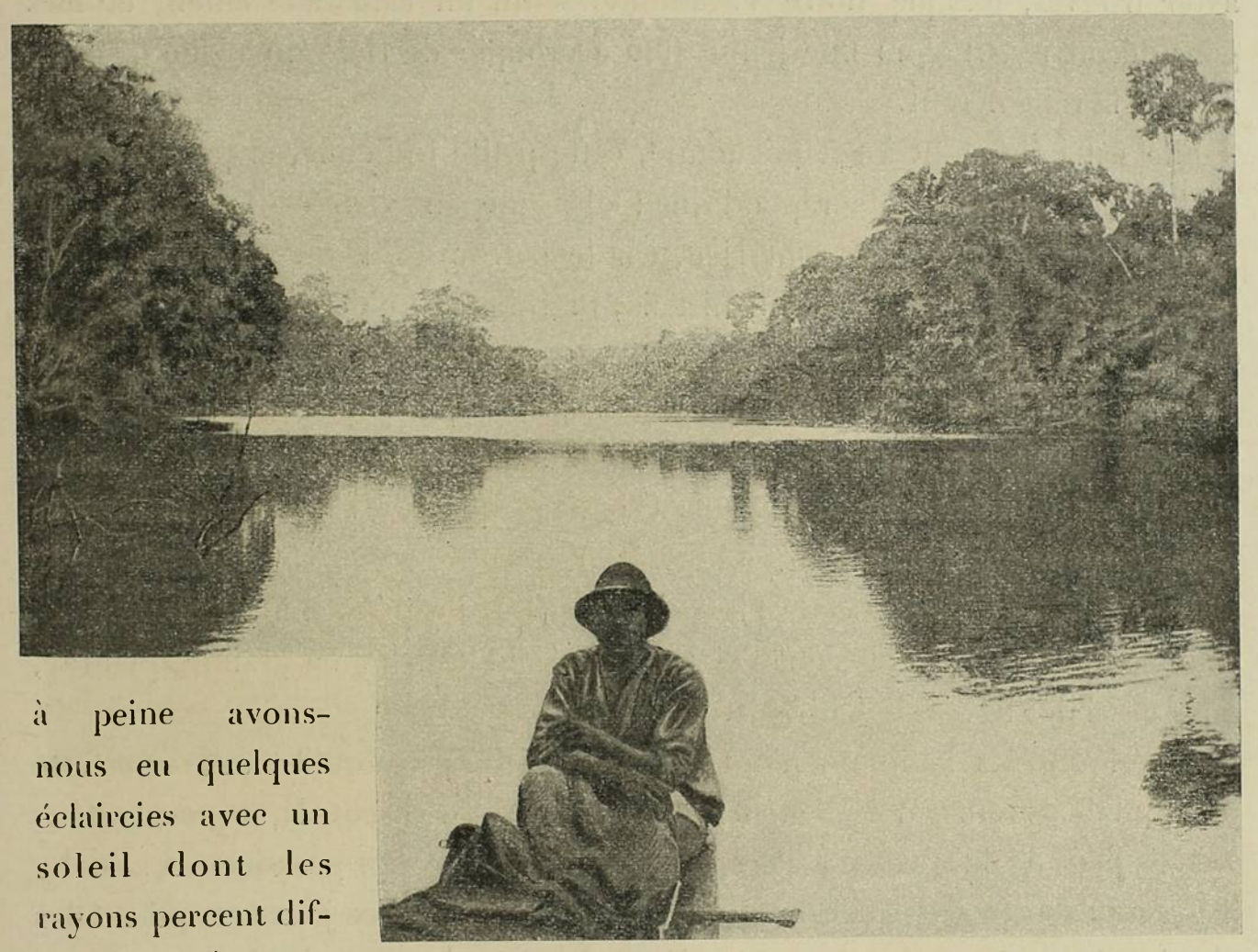
Le Rio Acary, à son embouchure, forme une lagune qui n'est séparée du Sucundury que par une étroite bande alluvionnaire. Sur la rive droite, de petites montagnes ; sur la rive gauche c'est le marais avec quelques monticules, encore hors de l'eau pour quelques jours.

Le Rio Acary, en aval, est plus étroit que le Sucundury, ce n'est qu'un affluent qui ne paraît pas être plus important que le Cumayú. Il a le même caractère lacustre que le Canumã et le bas Sucundury, les terres hautes sont l'exception ; lorsqu'une petite colline se présente sur une rive, la rive opposée est certainement un marécage.

En gravissant ces collines on est sûr de trouver des castilloas ; j'ai fait ouvrir des sentiers à huit points différents et partout on aurait pu installer une exploitation de caucho. Il faut bien admettre qu'il n'y a pas de caucho que là seulement où je me suis arrêtée, cela serait inadmissible.

Les quelques seringueiros qui sont remontés dans le Rio Acary sont tous allés chercher ces précieux arbres en amont des cachoeiras.

Notre retour s'effectua avec une prodigieuse vitesse; pour le dernier jour de l'année mes marins ont travàillé avec une ardeur à laquelle j'étais loin de m'attendre, car depuis trois jours nous sommes sous la pluie; à peine avons-nous eu quelques éclaircies avec un soleil dont les rayons percent difficilement les gros nuages pleins de pluie, et grelotter dans la région équatoriale est chose presque incroyable.



La rivière tranquille.

1er *janvier* 1906. — Toute la journée j'ai eu une forte fièvre; comme cadeau de nouvel an, si j'avais eu le choix, j'aurais mieux aimé autre chose.

2 *janvier*. — Nous continuons la descente. Nous sommes maintenant de nouveau dans le Rio Canumã. La pluie ne nous laisse qu'en amont de Castanhalsinho. Le soleil veut bien se montrer, c'est une chance tout à fait

extraordinaire et heureuse pour moi, sans cela j'aurais été obligée de faire le levé d'Apuhy à Périquito — rive gauche — sous la pluie, et ce n'est pas précisément le remède nécessaire pour couper la fièvre.

A Apuhy les habitants se sont sauvés, ils se sont cachés dans l'abatis et dans le bois. J'envoyai mes gens les chercher, et ils revenaient sans les avoir trouvés, lorsque notre Vagabundo sentit un camarade chien, et mes gens découvrirent alors une jeune fille accroupie derrière un tronc d'arbre. Ils me la ramenèrent.

Elle est jolie, tout à fait mignonne, cette petite Indienne, et pas timide du tout. A mes questions elle répond que : « les autres ne viendront pas; que, s'ils venaient, ils ne me vendraient rien, car le patron a dit que si l'on aidait à la blanche, il ne donnerait plus ni tafia, ni robe, et qu'il prendrait la maison et l'abatis pour lui ».

Je ne veux point que ces malheureux souffrent par ma faute. Je m'en vais, toujours un peu plus triste, après chaque nouvelle constatation de la haine et de la méchanceté de quelques-uns. Que dire? que faire? « *Si un âne m'avait frappé, irais-je me plaindre?* » (Socrate.)

J'ai visité les deux bras de l'igarapé Sucurijú, jusqu'où il a été possible au canot d'aller. Non seulement j'ai rencontré du caucho en grande quantité, mais aussi des heveas brasiliensis.

A Périquito les habitants n'ont pas pu s'enfuir, parce qu'il tombe une forte pluie, mais ils refusent également; ils n'ont rien, me disent-ils, et pourtant!...

Mais j'eus de la chance à Périquito : ils ne furent pas grossiers. A Jutahy il y a un caboclo seringueiro arrivé d'amont depuis deux jours et qui est des plus insolents. La patience est une belle chose, mais elle a des bornes; je ne suis point fâchée de l'affront que je reçois. Les paroles de cet Indien ne m'atteignent point. Cependant, nulle part au monde on ne supporte les injures sans y répondre, à plus forte raison l'excitation à des voies de fait. Mais lorsque ce malheureux me vit disposée à le faire corriger, il devint plat, rampant, me dit en pleurant pourquoi et qui l'a fait agir ainsi.

Il est irresponsable de ses paroles, il n'est qu'un docile instrument; il ne serait donc pas juste de le punir.

Je souhaite aux petits patrons malhonnêtes, qui sont contre moi sans savoir pourquoi et qui n'osent pas m'attaquer de face, de ne pas se laisser prendre en faute; car ce qu'il y a en abondance dans mon canot, ce sont des cordes auxquelles il est facile de faire des nœuds. Ce que ces cordes auraient plaisir à caresser leurs épaules!

Je reprends tristement la descente, oh! combien tristement. Le manque

Castanhal.

de nourriture, la maladie, les intempéries, la lutte contre les éléments et surtout contre les gens, c'est trop. Je n'ai pas besoin de tous ces nouveaux déboires pour que le dégoût et l'amertume de la vie me montent aux lèvres.

Nous campons en aval de l'igarapé Tucuman, sur une belle plage encore découverte. La crue dans le Rio Canumã commence à peine, elle deviendra forte seulement lorsque tous les lacs et marais d'amont seront pleins; en ce moment le niveau est sensiblement le même que lorsque je suis montée; il est vrai qu'alors le Canumã n'était point à l'étiage.

4 *janvier*. — Toujours rien à manger. Désolée et sans conviction de trouver

quelque chose, je vais dans l'igarapé Jabuti; peut-être!... Il ne faut point laisser échapper une seule chance de trouver des vivres.

Les maisons sont vides, pas un seul habitant, mais, ô fortune, chance inespérée! autour de la maison il y a des *pupunheiros* et il y a des fruits mûrs. La pupunha (*gulielma specisa*), le paripou de la Guyane, est excellente bouillie.

Nous sommes autour d'un grand feu, nous regardons, avec amour, notre marmite bouillir. Quel moment de joie intense!

L'idéal du bonheur, en ce moment, est le même chez la blanche, les nègres et le caboclo; chez la civilisée, chez les demi-civilisés et le sauvage Camillo, le bonheur, c'est manger.

La pluie a cessé vers midi, lorsque nous laissons l'igarapé Jabuti et reprenons le Canumã.

S'il n'y avait pas toujours en perspective la menace de mourir de faim, il faut avouer que ce pays est merveilleux. Quelques instants après que le soleil s'est montré, qu'il a percé les nuages, il n'y a plus trace de pluie ni sur la terre ni sur les arbres; toute la nature est en fête et flamboie d'éclatants coloris.

La voûte céleste en entier, de l'horizon au zénith et jusqu'aux lointains des longues directions, toute l'immense étendue est resplendissante, il y a comme de la poussière lumineuse qui emplit l'ambiance; les rides formées par de longs cirrus sont pareilles à des barres d'or, les cumulus sont majestueux avec leurs blancheurs d'argent et leurs franges éclatantes.

La forêt, au delà de superbes plages, est pleine de mystères, attirante, avec tant de beautés qu'on oublie ses laideurs. Les arbres, suivant les ondulations des petites collines, font une ligne sinueuse, aux contours nets, sur le bleu intense du ciel. Les diverses tonalités des verts brillants des rives sont tachetées çà et là par des fleurs écarlates, cramoisies, pourpres; il y a surtout des ébéniers aux fleurs jaunes qui, éclairées par le soleil, ont une transparence telle, qu'il paraît s'en dégager des rayons lumineux.

A la fin de la soirée, le soleil couchant change le paysage sans lui ôter rien de sa beauté : le mystère du sous-bois est révélé, des éclairs de lumière vont au loin dans la forêt; le jour finit avec des teintes d'ors rouges, des rayons roses d'une douceur infinie.

Nous avons passé l'igarapé du Tabocal, celui du Miriti et une grande bouche qui est la bouche d'un furo, qui va ou qui vient du Sucundury à l'igarapé Assú, suivant les saisons.

Au coucher du soleil, un vent s'est élevé brusquement; l'eau, devenue plus sombre, couleur d'ardoise, a de petites vagues frangées d'argent qui menacent

Castanha.

d'entrer dans notre canot, le vent vient du NE.; il nous serait impossible de doubler la pointe qui est en face du Fréchal et en amont de l'igarapé Assú. La rivière, à ce cap, étant plus étroite, le vent y fait rage, un canot s'y risquant naufragerait certainement. Nous campons en amont de la grande pointe, sur une plage encore découverte où nous sommes protégés par la rive haute.

Le vent s'apaise au lever de la lune seulement, la nuit devient calme, belle et silencieuse. Sur la plage il fait vraiment frais, il tombe une forte rosée;

dans le ciel ni brouillard, ni nuage n'en obscurcissent la sérénité. La lune, avec des rayons lumineux plus intenses qu'aux pays tempérés, paraît rouler dans les profondeurs bleues des cieux. Effet d'optique, car, en réalité, elle est dans le vide noir et glacé où tournent les soleils incandescents et les planètes, points lumineux dans la nuit insondable.

Vendredi, 5 janvier. — Aujourd'hui, je demande un très grand effort à mes matelots. D'où nous sommes, en amont de l'igarapé Assú, jusqu'à Santo-Antonio, à la bouche de l'igarapé du même nom, il y a environ cinquante-cinq kilomètres et je voudrais y aller bivouaquer. Mais avec cette rivière si large et le courant si faible qui n'aide pas, ce sera une très rude journée; enfin, si le vent ne s'élève pas....

Lorsque nous partons, de très grand matin, une incertaine lueur rose et jaune pâle se montre à l'Orient; la rivière est calme et pareille à un beau lac, nous sommes déjà près de Assú lorsque le jour apparaît. Il est merveilleux de voir les araças (psidium) des plages que nous cotoyons recouverts d'une abondante rosée ; ces pleurs, sous le poids desquels fléchissent les branches, paraissent être autant de scintillants diamants.

L'igarapé Assú, à son embouchure, semble être très important. Camillo me dit qu'il y a déjà fait un abatis et qu'il a de ses parents (les Mundurucus entre eux s'appellent tous parents) établis dans l'igarapé; mais, ils sont très loin de la bouche pour éviter que les patrons aillent les chercher et les enlever de force.

Nous passons successivement devant les bouches des igarapés Uxituba, Jaraquy, Espeto, du lac Sucurijú, de l'igarapé Grande.

J'ai envoyé le petit canot, *Pacú*, dans l'igarapé Miricuera pour essayer d'acheter quelque chose. Comme Camillo est avec Estevão et Lauro, peut-être en voyant leur « parent » nous vendront-ils quelque chose.

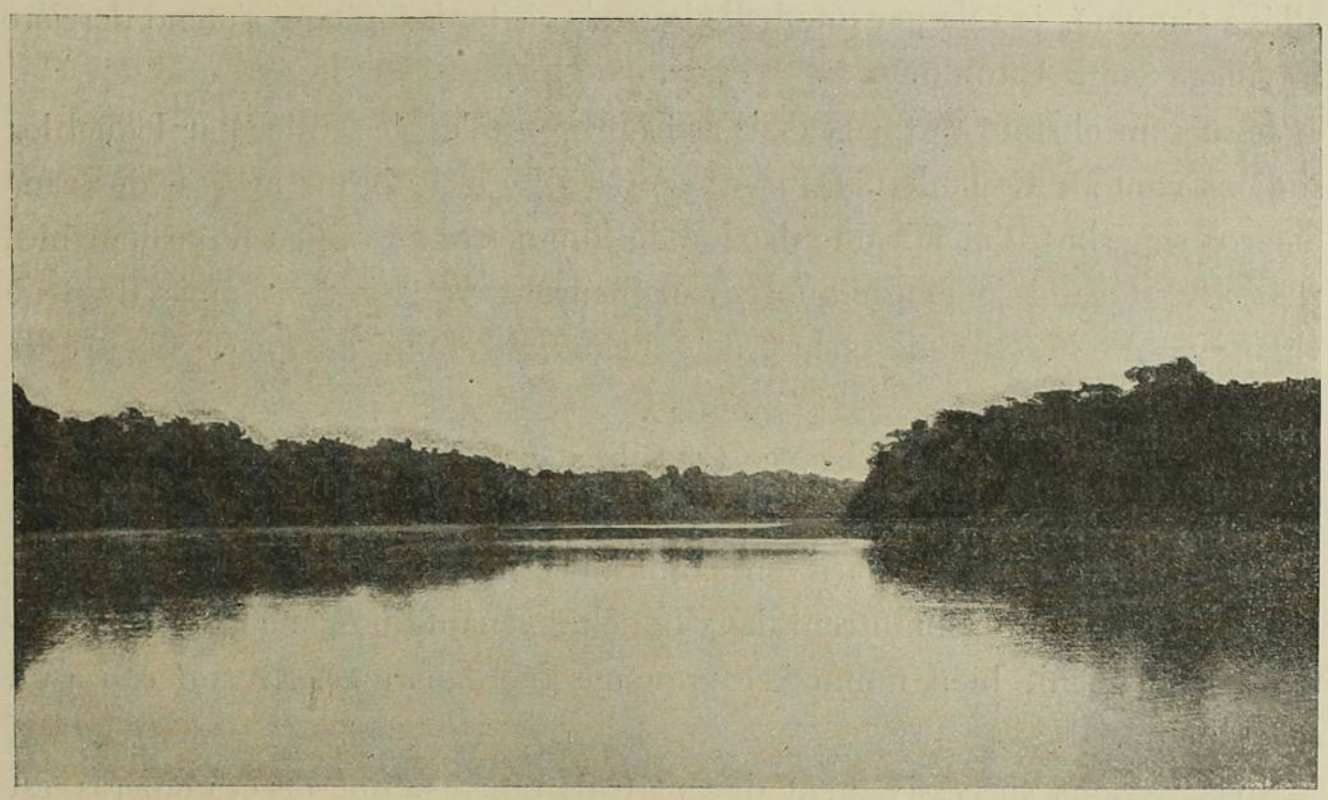
Nous nous arrêtons en amont de Miriti, non pour déjeuner, il n'y a à peu près rien, mais pour laisser reposer mes mariniers et attendre le petit canot.

Grande victoire ayant pour résultat : un panier de farine de manioc et une poule maigre. Une poule pour neuf affamés! Enfin, il y a encore quelques pupunhas.

Grisée par ce succès dans Miricuera, j'envoie dans le Jacunda et dans l'Aracú, mais je fus déçue.

Il était écrit que nous devions dîner aujourd'hui.

En arrivant à Santo Antonio, chez Camillo, un de ses neveux, nommé



Dans la rivière.

Victorino, qui était allé pêcher aujourd'hui, se trouve avoir du poisson; je lui achète un tucunaré.

Je dépêche, à la ville de Canumã Estevão, Lauro et José Antonio qui sont les trois plus raisonnables et les trois plus sérieux de mon équipage. Ils ont pour mission d'acheter des vivres. Je voudrais remonter l'igarapé Santo Antonio et le Mapiá. De plus, ils doivent embarquer Antonio Nunes[1] qui est toujours un peu malade et notre vie de privations n'est point pour le remettre des fièvres.

Camillo et ses parents Mundurucus vont pêcher et chasser, la pêche ne donne pas, mais la chasse est bonne, et, bien qu'ils chassent avec mes fusils,

1. Antonio Nunes est mort à l'hôpital de la Santa-Casa le 19 février 1906.

ma poudre et mon plomb, à l'arrivée des chasseurs le gibier est partagé ; les Indiens sont très contents... et moi aussi. Nous avons pour notre part deux agoutis (*Cavia aguti*) et un singe guariba (*Mycetes ursinus*).

Je ne veux ni ne puis rester inactive. En attendant les trois hommes qui sont allés à Canumã, je vais par une belle journée visiter la forêt qui s'étend derrière le village Santo Antonio.

Je suis un chemin tortueux mais assez propre, c'est le sentier par lequel les Indiens vont au Castanhal. Dans ce sentier, il y a de beaux arbres, des caucheiros superbes. J'ai fait une dizaine de kilomètres au milieu d'incalculables richesses. Quand je pense que ces malheureux vont à trois mois de leur village pour chercher des arbres de gaucho qu'ils ont à un quart d'heure de chez eux.

8 *janvier* 1906. — Je vais avec Camillo et José Bello dans l'igarapé Santo Antonio. L'embouchure est superbe, large et profonde, l'eau est d'un très beau noir, les rayons du soleil n'arrivent point à l'éclairer, ils sont résorbés.

Sur la rive droite se montrent deux bouches venant du même igarapé : l'igarapé d'agua azul, bien nommé, car, même vue dans un verre son eau a un reflet bleuté.

Nous passons successivement devant trois tapéras, une de ces tapéras est l'ancienne demeure de Camillo. Il me dit avoir abandonné cette habitation parce que, lorsqu'il s'en va, sa femme reste seule, et, qu'ici, elle était loin de tout secours.

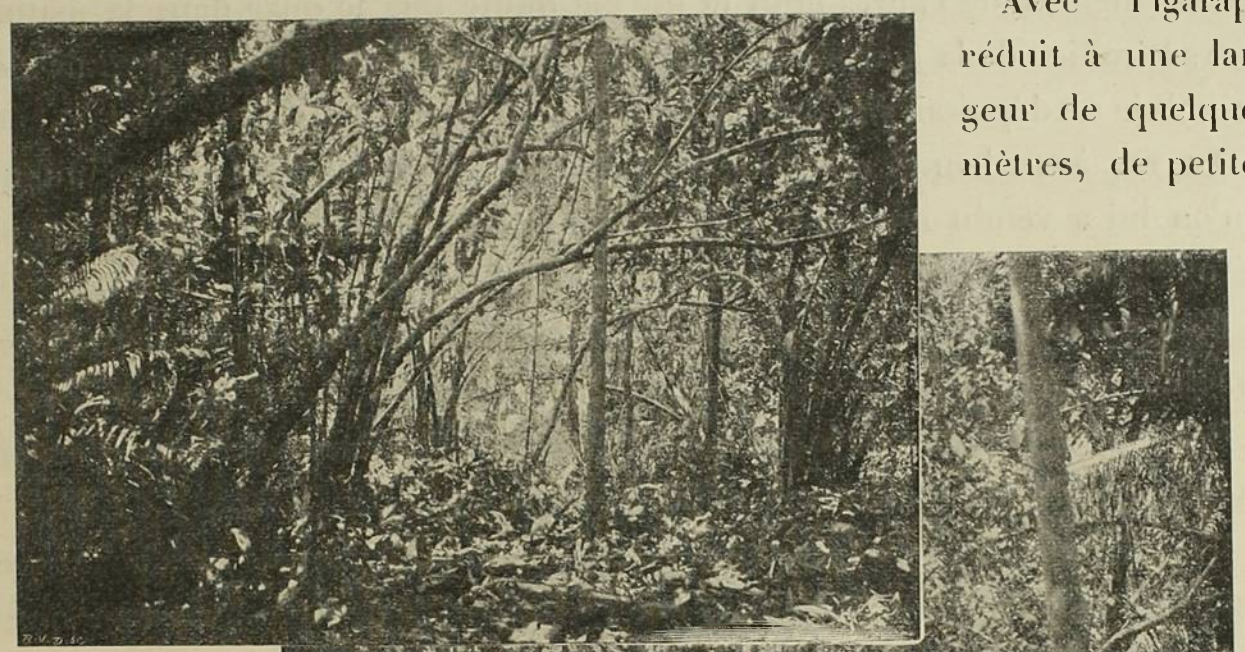
Il y a des îles alluvionnaires accostées sur les deux rives. Un canal sort de cet igarapé sur la rive gauche et va se jeter dans le Canumã en aval de Pimental.

Cette contrée a un aspect mélancolique, ainsi sillonnée par des eaux noires, une étrange tristesse semble mêlée à l'air qu'on respire sur ces rivages déserts.

Je voulais visiter les rives mais cela est inutile et impossible, à droite comme à gauche c'est le marais ; des végétations rabougries s'étendent au loin, laissant voir les terres hautes, tout là-bas, dans les lointains ; par l'igarapé, ces terres sont inaccessibles.

Tant que l'igarapé Santo Antonio a suivi une direction parallèle au Canumã

il est resté d'une bonne largeur, mais lorsqu'il fait NE. il devient brusquement étroit et des arbres ont envahi son lit, nous allons en zigzags cherchant un chemin qui n'existe pas. Dans ce pays-ci, les belles embouchures sont trompeuses, ce ne sont souvent que d'anciens lacs qui vont en se fermant.



Cacaoyère mal entretenue.

Avec l'igarapé réduit à une largeur de quelques mètres, de petites collines se montrent sur les rives. Je fais ouvrir un sentier sur un de ces monticules, mais je ne vois à peu près rien, le bois est pauvre, je ne trouve que quelques Copahus (*Copaïfera guyanensis*) et quelques tucumans (*Astrocaryum tucuman*).

Il fait une chaleur épouvantable dans cet igarapé sans air, aussi lorsque la pluie arrive elle est la bienvenue.

Cependant elle me produit un effet plutôt désagréable. Comme c'était mon jour de fièvre, cette pluie eut pour résultat de me donner un très fort accès.

D'habitude la fièvre passe assez vite, une demi-heure ou trois quarts d'heure,

je claque des dents comme une vieille femme aux temps des gelées, j'ai vraiment froid, je suis glacée, puis vient l'accès, et deux heures après je reste faible, mais la fièvre est passée.

Avec la pluie et mes vêtements qui ont séché sur moi, elle me prend vers quatre heures de l'après-midi et ne me quitte que le onze dans la matinée. Vers le milieu de la journée elle était toujours très forte, j'ai eu jusqu'à 40°8, la nuit je ne dépassais pas 39°.

Le 11, à 10 heures et demie du soir, Estevaõ arrive, il a acheté un porc qu'on lui a vendu 100$000. C'est exhorbitant, mais maintenant je ne me révolte plus, je suis habituée à être exploitée.

Bien que très faible, je me mets en route car je n'ai plus rien à faire à Santo Antonio.

Peu après je suis forcée, par un fort accès de fièvre, de m'arrêter chez Norato, en face de la bouche du Mapiá.

Il m'est impossible d'aller moi-même dans la forêt, j'envoie mes gens; pendant trois jours ils battent les bois et les igarapés; il ne reste avec moi que ce fou de José Lyra qui ne sait point se conduire ni se reconnaître dans la forêt. Chacun en revenant doit me remettre des échantillons de ce qu'il a trouvé; j'ai confiance, mais je veux être sûre.

Dans l'igarapé Mapiá il y a du caucho blanc et du noir; il y en a également derrière chez Norato, et, en longeant l'igarapé, qui est en amont de la case, Lauro a trouvé (il m'en rapporte la preuve) du caoutchouc (*heveas brasiliensis*) — *borracha verdadeira*.

Le 15, nous pûmes aller jusqu'à la maison de dona Rosa Monteiro, mais je fus portée par mes gens du canot jusqu'à mon hamac.

Dona Rosa est veuve, elle habite avec son fils, l'une de ses filles et ses petits-enfants. Derrière la maison il y a une petite cacaoyère (*théobroma cacao*) mal entretenue; il y a aussi devant la maison et sur un côté quelques fruits : des papayers (*carica papaya*) des goyaviers *psydium pomiferum*), des bananiers (*musa paradisiaca*), des orangers (*citrus aurantium*); c'est la première maison, que je vois, et je crois qu'elle est la seule dans tout le Canumã, qui ait autant d'arbres fruitiers.

Mes matelots vont visiter, sur l'autre rive, l'igarapé do Maruim et celui de Saõ João d'où ils me rapportent également des échantillons de caucho noir.

18 *janvier*. — Nous descendions de grand matin, lorsqu'à la pointe qui est en aval de chez dona Rosa, un grand vent s'élève et soulève de grosses vagues, nous sommes obligés de nous réfugier dans l'igarapé Parauá, un igarapé froid et humide, sans air, avec une lumière qui, arrêtée par les grands arbres, est terne, affreusement terne.

Il y a également des artocarpées dans cet igarapé, sur les deux rives, dans les deux bras.

J'ai passé une bien triste journée de fièvre, je n'en puis plus. Dans cet igarapé c'est continuellement et toute la journée, et tous les jours, un crépuscule verdâtre, la teinte est uniforme sur un fouillis de feuilles, de branches et d'épines, oh! surtout d'épines, il y en a aux troncs des arbres, aux branches, aux feuilles, sur le sol, il serait impossible de marcher en ligne droite, il faut éviter des monceaux d'épines.

De la terre il sort, par bouffées chaudes, saturées d'odeurs fétides, des exhalaisons qui vous alourdissent, l'air ambiant est plein d'âcres senteurs.

Les vieux troncs d'arbres ont des formes de monstrueux animaux qui effraient, les lianes si joliment et symétriquement teintées ressemblent à autant de serpents, et surtout, le grand silence plein de mystère fait que le moindre bruit vous emplit de terreur, le vent souffle dans les branches qui grincent, et cela ressemble à des plaintes et à des gémissements. Aussi est-on doublement heureux de revenir dans la grande rivière, d'avoir de l'air et de la lumière.

Chaque fois que l'on sort d'un igarapé, on a la sensation de rentrer de nouveau dans la vie d'où l'on était sorti.

Nous sortons de l'igarapé Parauá avec un brouillard intense; nous faisons environ 7 kilomètres jusqu'à Persévérance où je suis obligée de m'arrêter.

Je ne traverse pas pour aller à Canumã-ville pour bien des raisons, dont la principale est que les gens de Canumã sont en fête; et, dans une fête de par ici, celui-là même qui a envie de dormir, en est empêché par les intarissables et intéressantes conversations, par les battements de mains des danseurs, par

les sons d'une musique qui se compose de trois ou quatre notes éternellement les mêmes; pour un malade ce serait intolérable.

Puis je suis ici chez un grand homme, du moins il me le dit et fait l'impossible pour m'en convaincre. Manoël das Chagas a une grande qualité : il ne demande pas de réponse. Il cause, il cause, et, je me garde bien de l'interrompre. Car à vivre toujours avec moi-même, lorsqu'il m'arrive d'être obligée de causer avec ces mercantiles, il me faut faire un effort pour me reprendre et me préparer à essayer de parler leur langue... et je n'y arrive jamais. En entendant pérorer Manoël le Grand homme contre la religion, je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a des gens qui sont athées par crainte des châtiments qu'une autre vie réserverait aux crimes de celle-ci.

Mes mariniers n'ont rien vu en produits spontanés dans la forêt à l'ouest de la maison de Manoël das Chagas.

Je traverse le Canumã et je vais visiter le paraná Maria-Maria qui, dit-on, va dans le rio Abacaxy.

La rive Nord de ce paraná est très marécageuse, les terres hautes sont l'exception; la rive Sud a en bordure des terrains bas, mais presque aussitôt après ce cordon alluvionnaire les rives sont hautes, la forêt est belle; elle contient une quantité de beaux arbres : des bois précieux de constructions et du caucho blanc.

Du caucho blanc! à l'est de Canumã, à une demi-heure à peine, et les Canumaenses vont à Monte-Christo, à trois mois de voyage!

Il est impossible de s'imaginer l'intérieur du Brésil sans l'avoir vu. Ici, point de souvenirs, pas la moindre trace de travaux, pas de route, peu de cultures, seulement quelques paillotes, aucun indice des habitants qui sont passés, partout c'est l'uniformité et le silence.

Pour un voyageur qui est obligé de passer très vite, qui ne peut observer que l'ensemble, c'est à succomber sous le poids de l'ennui.

Au premier voyage, la vue de cette belle forêt vierge transporte d'admiration et excite la verve descriptive du voyageur. Après seulement quelques semaines, c'est trop toujours la même chose, on arrive à haïr ces arbres gigantesques, on aspire après une nature moins belle, mais avec un peu de diversité; enfin,

par un effort de volonté, on prolonge son supplice, mais, lorsque vous y restez des années!... c'est la folie qui vous menace.

Sortant du Maria-Maria, je continue vers le nord jusqu'à l'entrée du paraná de Abacaxy. Il faut que j'appelle à mon aide tout le courage que je puis avoir (hélas! courage et maladie ne vont point de pair) pour lever le plan de ce

La crue couvre les plages.

paraná. Je ne l'ai point fait à la montée parce que j'étais encore sur le vapeur.

A la saison où nous sommes, avec la crue, l'eau du paraná n'est point de la même couleur que pendant l'été; elle est d'un jaune terreux, elle vient du rio Madeira par le paraná du Canumã. Il est très curieux de voir, pendant quelques kilomètres, l'eau noire du rio Canumã sur la rive droite et l'eau jaune du Madeira sur la rive gauche. Peu à peu, l'eau jaune gagne en surface et arrive à résorber complètement l'eau noire.

De la bouche du lac Canumá à la bouche du rio Abacaxy, j'ai évalué à 51 kilomètres la distance parcourue, et j'ai compté cinquante habitations : carbet, paillotes, cases et même un « palacio » à un endroit appelé Olinda, où le propriétaire a commencé un campo. Peut-être arrivera-t-il, un jour, à pouvoir y mettre du bétail.

Mardi 22. — Je vais camper au confluent de l'igarapé et du rio Abacaxy, en face de la ville du même nom.

C'est au milieu d'une profusion extraordinaire de moustiques, qui, par myriades, tourbillonnent autour de nous et s'abreuvent de notre sang, que je vais attendre le passage du vapeur subventionné. J'ai demandé des ordres à M. le Gouverneur il y a quinze jours; j'aurai certainement une réponse à ce vapeur-ci. Si je dois remonter le rio Abacaxy, comme j'en ai le désir, je me soignerai ici une huitaine de jours et je partirai à nouveau. Si je reçois l'ordre de rentrer à Manáos..., le cœur désolé je rentrerai dans la civilisation.

25. — Ce n'est plus un vapeur, c'est une petite lanche qui fait le service; elle passe au milieu de la nuit sans s'arrêter, elle va à Canumã. A son retour, j'envoie chercher la lettre si impatiemment attendue.

Il n'y a rien!

Cette même entreprise ayant eu des ordres au mois d'août 1905, pour me donner des passages d'aller et retour, je fais demander au commandant de bien vouloir me laisser embarquer.

Refus formel. Il a ordre, dit-il, de ne pas me donner de passages sans un nouveau laisser-passer.

Ce refus, crié à haute voix par Segundino Martins, commandant de la lanche paternelle, en termes si malsonnants, que je n'oserais les répéter, est bien ennuyeux et regrettable pour moi.

Je suis malade, loin d'un centre civilisé, au milieu de gens hostiles qui, jusqu'ici, n'avaient pas trop osé refuser de me vendre quelques vivres, insuffisants; maintenant, ils sentent qu'ils n'ont plus à se gêner avec cette blanche abandonnée, dans un coin de la forêt vierge, comme une paria.

J'ai donc demandé un nouveau laisser-passer.

Je suis restée quinze jours à mon campement, en face d'Abacaxy en fête.

Ces quinze jours sont le laps de temps qui nous sépare du retour de la lanche.

Pour ne pas rester dans une inactivité complète, je suis allée visiter, un peu, la forêt des rives de l'igarapé.

Je ne veux point parler en détail de ces quelques jours, qui furent si longs

Même dans un hamac on s'ennuie beaucoup.

pour moi, je laisse à penser mes révoltes, mes tristesses, le découragement qui m'envahit l'âme.

Le sort est d'airain, il faut donc lui faire face, il ne serait pas admissible que je me laisse abattre, que je perde courage.

« *Tu ne cede malis sed contra audentior ito.* »

« (*Ne cède pas à l'adversité, mais marche hardiment contre elle.*) »

Le cinquième jour de fête à Abacaxy quelques femmes traversèrent l'igarapé et vinrent me demander si je voulais leur prêter quelques matelots pour enterrer un des leurs, parce qu'elles ne le peuvent pas et que les hommes sont ivres-morts.

Je commande six marins pour ce lugubre travail, et je leur dis de s'assurer si, véritablement, il n'y a pas à Abacaxy quelqu'un qui soit capable de faire ce service. Il n'y avait que le vieux curé et Nazareth, encore ce dernier est bien peu solide sur ses jambes.

Un de plus de parti! Chez l'homme comme dans tout corps organisé la mort n'est qu'une transformation de mouvement moléculaire. La désagrégation cadavérique est mouvement. Tout mouvement se transforme, nul ne se détruit. Alors la Conscience est-elle un phénomène de mouvement? La Conscience subsisterait-elle après la mort? Il y a apparence que non. Mais il y a apparence également que c'est le soleil qui tourne et que c'est la terre qui est immobile.

Et je me demande quelle substance éthérée pourrait bien être, après la mort, la force qui un instant a animé le mécanisme humain?

Et si, parmi les entités appelées « âmes humaines », il existe, pendant la vie, de si extraordinaires différences, quelle sélection effroyable devra s'exercer pour le passage dans cet éther impondérable, dont l'existence n'a pourtant qu'une preuve de raisonnement.

Après tout l'immortalité de l'âme n'est peut-être qu'une doctrine vraie pour la minorité, tout en étant bonne pour tous.

CHAPITRE VII

Conclusion.

Ethnographie. — Langage, chants, danses. — Race, caractère. — Famille. — Religion. — Instruction, éducation.

Vie économique. — Maison, matériaux, ameublement. — Aliments. — Agriculture, élevage. — Faune, flore. — Commerce : commerçants, clients, échange. — Négociants de la rivière. — Levé et astronomie. — Ma Forêt Vierge. — Conversation de M. A. Constantino Nery.

Les habitants de Abacaxy-Canumã-Sucundury ne font point partie d'un groupe ethnique déjà fixe[1]. Ils appartiennent au milieu primitif, ils n'en sont point encore à la période où l'homme réagit sur la nature; ils ne modifient point le coin de terre où ils vivent. Les conditions géographiques ne changeant point, ils ne peuvent pas progresser, la nature sauvage exerçant continuellement sur eux une même influence démoralisatrice et annihilante.

La langue parlée est le portugais, quelques-uns parlent encore mundurucu, mais entre eux, jamais devant les étrangers.

Lorsque je voulus prendre le dialecte mundurucu pour le comparer avec celui déjà pris par Henri Coodreau dans le Tapajoz, je me suis heurtée à une résistance générale, aucun Indien ne voulut, même avec promesse de cadeaux et de paiement, me dire un seul mot de mundurucu. Je reçus presque partout cette réponse : « Nous ne savons plus le mundurucu, nous sommes bien trop civilisés pour parler comme des sauvages. »

Ils aiment à causer et pour cela ils se réunissent très souvent; dans ces réunions

1. Sauf quelques *Mundurucus purs*.

ils ont l'habitude de parler tous ensemble comme des enfants. Leurs conversations sont décousues.

Ils éprouvent un très grand plaisir à faire du bruit avec des instruments de musique, à chanter, à danser, à gambader, et plus ils font de tapage, plus ils poussent de hurlements, plus intenses sont leurs plaisirs et leurs joies. Aussi je puis dire que la somme de joie et de bonheur qu'il y eut à Abacaxy lors de mon séjour en face de la bourgade, fut au-dessus de toute supposition. Avec mon campement morne et silencieux il y avait un contraste frappant.

Au point de vue de la race la population est des plus mélangées : le blanc pur n'a qu'un représentant ; les nègres et indiens purs sont représentés par très peu d'individus, on pourrait presque dire que tous les habitants sont le produit du métissage entre la race nègre et la race indienne.

Les êtres se répétant dans leurs descendants, par hérédité, les gens d'ici ont, indestructibles, les qualités et les défauts de leurs ascendants, portés au plus haut coefficient, par cela même qu'ils vivent dans le même milieu géographique et climatologique, dans le même milieu social, et avec le même manque complet d'instruction et d'éducation.

Je ne voudrais pas que l'on crût que je pense que ces métis sont inférieurs parce qu'ils sont le résultat d'un métissage de races que nous qualifions d'inférieures, car j'ai la conviction que, — les conditions de vie ne changeant pas, — le croisement de ces indiens ou nègres actuels et d'une race Européenne, ne fournirait pas d'emblée une race d'un coefficient intellectuel égal à celui des vieilles races d'Europe, ayant vingt siècles ininterrompus de civilisation et de progrès.

Leur caractère a été également façonné par les milieux où ils vivent. Ils sont défiants de par leur propre expérience et par atavisme ; ils sont, et ils ont été si souvent trompés ! Ils mentent instinctivement, chez eux c'est une fonction physiologique, ils mentent comme ils boivent, mangent, respirent, et ils mentent si bien !

Il y a pourtant une différence dans le mensonge chez l'Indien et chez le métis. L'indien ment par peur, par précaution, par habitude acquise avec les demi-civilisés, fort peu par calcul, et, il ne s'obstine que rarement dans le

mensonge, — ni dans la vérité d'ailleurs, — il est toujours de votre avis; avec sa placidité de caractère, il répond indifféremment oui ou non. Le métis ment par intérêt, par calcul, pour faire de la peine, ou, plus justement, il ment, je crois, pour le plaisir de mentir.

A tous, Indiens et métis, il manque de la suite dans les idées, ils sont incapables de réfléchir et ne perçoivent uniquement que les images matérielles.

Ils sont insouciants et imprévoyants, tout entiers au présent et uniquement occupés de leurs besoins physiques, ils n'ont aucune préoccupation de l'avenir.

Le climat influe sur leur caractère au point de les rendre versatiles, cela se remarque davantage chez les Indiens premiers occupants du sol. C'est sans doute la même raison qui rend les habitants importés, capricieux. Une autre influence néfaste du climat, c'est qu'étant très humide, il est déprimant et rend apathique, il amollit forcément et engendre le parasitisme pour les gens comme pour la végétation.

La famille?...

Le concubinage étant l'état social des femmes, admis par les mères et les frères, les enfants restent à la charge de la mère. Hommes, femmes, enfants, vivent dans une promiscuité qu'il m'est impossible de décrire, et comme tous et toutes boivent jusqu'à enivrement complet, je laisse à penser les scènes édifiantes qui se passent (en famille), devant les enfants après que tous ont trop bu. Ils ne savent pas obéir; ils ne peuvent s'assujettir aux lois sociales et familiales les plus élémentaires. Ils font tout ce qui leur passe par la tête, ils ne reconnaissent ni convention, ni règle, et leur liberté est illimitée.

Les habitants de cette région sont étiquetés catholiques, mais en réalité la religion ne les inquiète point; ils n'éprouvent pas le besoin de savoir, ils sont incapables de réfléchir sur le pourquoi du monde extérieur qui les entoure.

Le mystère actuel de l'au delà ne les tourmente pas. Je dis actuel, car l'inconnaissable, le mystère absolu, comme disent quelques philosophes, n'est qu'une pétition de principes que certains esprits intéressés savent exploiter. Peuvent-ils véritablement faire admettre, même aux plus modestes intelligences qu'une chose puisse être inconnaissable? N'est-il pas arrivé que bien des choses proclamées inconnaissables et d'un mystère absolu ont été successive-

ment expliquées? Sans doute, nous ignorons beaucoup de choses, peut-être les ignorerons-nous longtemps, mais qui peut affirmer *a priori* que nous les ignorerons toujours?

Ces métis ont bâti deux églises, l'une à Abacaxy, l'autre à Canumã, où, les jours de fêtes, ils se rencontrent entre eux pour les mêmes raisons qu'ailleurs et qui ne sont point des raisons religieuses : les femmes y vont pour montrer leurs nouvelles robes, les hommes pour... voir les robes; et il y a aussi, et surtout, une raison dominante : ces fêtes sont prétextes à orgies. La durée minimum pour une fête est trois jours et le maximum onze jours.

Ils ont l'air d'écouter les sermons dans lesquels ce bon M. d'Oliveira leur promet, dans une autre vie meilleure, une éternité de bonheur. Je ne me représente pas voyageant dans l'Infini, après sa mort terrestre, l'âme de ces métis d'ici. Penser qu'ils pourraient devenir « immortels » après leur mort, cela me paraît d'un comique extravagant! Qu'est-ce que ces simplistes feraient de l'immortalité de l'âme? ils en seraient ennuyés.

D'après leurs conversations, je crois comprendre que, pour eux Dieu est une espèce de vieux magistrat très honnête, très sérieux, mais en même temps très brave homme. Un bon bonhomme de juge de paix universel, très habile, qui ne plaisante pas, mais qui est resté justement populaire à cause de sa bonhomie paterne.

J'aurais bien voulu savoir comment M. d'Oliveira entend l'étrange religion qu'il enseigne à ses ouailles, cela aurait été, non seulement intéressant, mais encore utile comme preuve de l'influence du milieu sur l'individu. Mais il me tient pour une apostate depuis que je lui ai expliqué la trinité chrétienne en termes qu'il n'a pas compris, bien que très simples : le Père, c'est l'Espace, le Fils, c'est le Temps, l'Esprit, c'est le Mouvement; donc la trinité est le symbole par excellence et absolument philosophique : dans l'Espace le Temps a été manifesté à l'homme par le Mouvement.

Un très petit nombre d'habitants savent lire et écrire, pourtant en général ils sont enthousiastes d'instruction. Pour eux, être instruit c'est l'idéal, non pour l'instruction en elle-même, mais parce qu'ils peuvent alors espérer devenir des fonctionnaires ; et, être fonctionnaire, avoir une autorité quelconque

est la chose qu'ils apprécient le plus : dans ce beau pays-ci, tous, jusqu'au plus infime nègre, savent déjà dire en naissant : « Ici, c'est moi qui commande ». Il y a une école à Canumã et une autre à Abacaxy.

Quant à l'éducation, elle est un mythe. Ceux que par leur position de fortune actuelle vous penseriez susceptibles d'avoir de l'éducation en sont complètement dépourvus.

Cela s'explique : ce fortuné d'aujourd'hui est généralement un seringueiro qui a fait ses affaires par un coup de chance, ou le plus souvent par un coup d'audace; il y a peu de temps qu'il sait se servir d'une fourchette, il était avant de la classe sociale où l'on mange avec ses doigts. Où aurait-il appris un peu d'éducation? Car non seulement l'éducation est acquise, mais elle est aussi une transmission héréditaire; l'éducation vient de la famille, il n'en a pas eu; des chefs ou de la religion, il ne reconnaît aucune autorité.

Cependant son intelligence a trouvé un moyen de suppléer à ce manque d'éducation, pour prouver qu'il a du savoir-vivre il devient grossier.

Les maisons sont toutes construites sur la même architecture, avec la même distribution intérieure. De plus, les habitants les bâtissent sans aucune réflexion, ils ne choisissent ni l'emplacement ni l'orientation, ils ne font point attention à la beauté du site, tout ce qui peut rendre la vie agréable est négligé.

Les matériaux employés pour les montants, les traverses et la toiture sont des bois de la forêt, quelquefois ces bois sont équarris mais le plus souvent ils servent tels quels; dans les bourgades les murs sont en pisé, dans l'intérieur, ainsi que la couverture, ils sont faits avec des feuilles de palmiers. Quelques maisons sont couvertes en tuiles, mais c'est un luxe que bien peu d'entre les habitants peuvent se payer.

L'ameublement des maisons se compose : de hamacs, qui servent non seulement de lits mais aussi de sièges; de nattes (tupés) jetées çà et là pour que les femmes et les enfants puissent s'asseoir; dans les maisons les plus riches il y a une table et des chaises. Mais le meuble indispensable qui se trouve dans toutes les maisons, c'est la malle. Le plus malheureux des Indiens possède une malle afin de mettre ses vêtements hors d'atteinte des insectes. Souvent les termites s'en prennent à la malle.

Dans ce pays-ci la famine a droit de cité; dès tout petit, l'enfant sait souffrir de la faim, et, chose extraordinaire, la nécessité ne les rend pas ingénieux. Lorsqu'il y a des vivres, leur nourriture se compose : de farine de manioc, de poisson frais ou salé, de carne secca et quelquefois de gibier.

Ils se servent pour pêcher d'hameçons, d'éperviers, ou d'arcs et de flèches, ces derniers sont plus appréciés, ils n'ont même véritablement confiance qu'en leurs flèches. Ils chassent avec des fusils à capsules qui se chargent par le haut du canon.

Les gens d'ici ont quelques abatis où ils plantent ou sèment quelques plantes alimentaires : du manioc, des giraumons, des patates douces, des haricots; quelques fruits : bananes, ananas, pastèques. Les orangers, citronniers, acajous et riciniers sont généralement auprès des maisons.

Ils plantent du manioc mais pas suffisamment pour l'entretien de leurs familles, ils sont obligés d'en acheter de temps en temps. Le climat est si chaud que leur indolence est excusable.

Ils commencent à vouloir faire l'élevage du bétail, mais n'ayant pas de savane ils sont obligés d'abattre la forêt : il y a un commencement de ferme à Abacaxy, un autre à Olinda dans le Parana.

Que puis-je dire de la faune si connue de cette contrée, et déjà décrite par Henri Coudreau et par moi-même dans nos onze précédents voyages? En cette même région les mêmes animaux se présentent dans les mêmes conditions, avec exactement les mêmes formes.

Car si aux temps géologiques, autrement dit au temps des genèses, agissaient des forces créatrices, depuis elles ont cessé de créer; et toutes les espèces paraissent avoir été créées d'une seule fois et définitivement pendant cette période des genèses géologiques. Tout évolue dans les détails, rien dans les caractères essentiels; le transformisme, dans son sens réel, est donc synonyme d'adaptation. Et la morphologie des espèces animales est restée la même, — sauf des variations secondaires.

Tous les animaux de l'Amazonie, ceux qui se mangent, ceux qui sont indifférents et ceux que l'on fuit sont alors restés les mêmes. Pourquoi décrire à nouveau les sept espèces différentes de félins, les tapirs, les porcs, les agoutis

les cerfs, les tatous, les hoccos, les jacus, les iguanes et les tortues; tous ces animaux n'ont, dans le Canumã-Sucundury, qu'une particularité, — qui m'a profondément affectée, — c'est que les espèces comestibles sont représentées par un trop petit nombre d'individus.

Ayant été dans les bois surtout pendant l'été je n'ai pu prendre que très peu d'insectes, une quarantaine tout au plus, ce n'était pas leur saison. J'avais un très beau fulgore-lanterne que je n'ai pas pu conserver; mais j'ai pris de beaux bousiers aux brillantes et fines couleurs, de jolis carabes, et de superbes longicornes, j'ai pris aussi d'autres coléoptères plus gras que des hannetons, ils sont noirs, luisants, ou couleur café au lait avec des points blancs, ils appartiennent à la famille des charançons.

Parmi les lépidoptères je n'ai qu'environ cent cinquante papillons diurnes, les nocturnes avec leurs gros abdomens me font les éviter malgré leurs beaux coloris.

Avec la richesse, l'exubérance, la diversité et le nombre incalculable des végétaux de la nature tropicale, la flore ne peut être qu'effleurée par un explorateur qui, d'ailleurs, passe très vite et n'a pas la prétention de botaniser.

Je puis cependant dire qu'est merveilleuse la quantité de bois précieux et de bois de construction qui foisonnent dans ces forêts amazoniennes.

Les fibres textiles sont abondantes; à chaque pas on rencontre des tucumans, des miritis, des piassabas, des embiras, des croás.

Beaucoup de fruits oléagineux outre la castanha, la sapucaya, le cumarú. Presque tous les fruits des palmiers [1] sont également oléagineux.

Les gommes sont en quantités innombrables; pour le moment, on exploite seulement certains heveas, quatre ou cinq variétés tout au plus, dont la principale, l'hevea brasiliensis, donne le caoutchouc dénommé fin Pará.

Le caoutchouc est la grande et à peu près la seule ressource du pays, c'est la manne bienfaisante que la nature a prodiguée sur ce sol Amazonien.

Le caucho a également l'honneur d'être coté sur les marchés. Pour

1. En parlant de palmier, je tiens à signaler une curiosité que j'ai trouvée dans le rio Acary : on prétend que le palmier bifique de Cayenne est l'unique, j'ai vu ce voyage-ci un jawary (*Astrocaryum jauary*) avec six bifurcations.

la fabrication du caucho point n'est besoin d'un matériel comme pour le Para fin, il n'y a qu'à couper l'arbre et qu'à le saigner lorsqu'il est à terre.

J'ai trouvé un autre arbre dont la feuille se rapproche de celle du caucho pour la forme, mais elle est plus petite. Cet arbre donne un lait qui se coagule bien à l'air, sans défumation, et qui est aussi élastique que le caucho. Cet arbre n'est pas encore travaillé.

Des élatas, — que j'ai rencontrés, nombreux, — pourraient être une source de bon rendement, ils donnent une gomme semblable à celle de la gutta-percha.

Hors du caoutchouc il est inutile de parler des autres produits spontanés de la forêt; pour tout le monde ici il n'y a que *Lui*.

La fièvre du caoutchouc est générale, elle est à l'état endémique, et il suffit de respirer l'air de l'Amazonie pour la contracter immédiatement.

Le commerce est fait par des seringueiros qui, une année, ayant eu la chance de réunir un peu de caoutchouc, s'établissent commerçants l'année suivante; et l'on peut penser ce qu'ils sont après leur réussite.

Ils conservent la grossièreté de langage et de manières de leur premier état, et, en plus, ont un orgueil incommensurable de posséder quelque chose. Ils se sentent supérieurs; c'est alors, la conscience et la morale ne les gênant pas, qu'ils font tout ce qu'un primitif, d'une imagination malsaine, peut rêver.

Bien que n'étant pas encore civilisés, ils savent déjà que l'argent qui corrompt ou falsifie tout, paye tout, et fait l'opinion.

Je ne puis m'empêcher, en étudiant tous les commerçants du Canumã-Sucundury, de songer que le sort a de singulières ironies, car il me montre qu'ici, pour réussir, il ne suffit pas d'être malhonnête, mais qu'il est bon aussi d'être assez nul.

Les clients de ces étranges commerçants prennent modèle sur leurs patrons, mais exagèrent encore leurs belles qualités, en y ajoutant, pour leurs besoins, la ruse. Ils sont rampants et plats, ils ont la haine de toutes les supériorités, quelles qu'elles soient. Ils sont comme les mauvais petits garnements qui ne se conduisent bien qu'avec ceux qui leur font peur.

Devant de pareils spécimens je ne puis m'empêcher de penser que cette grande niveleuse, notre éducation démocratique actuelle, à nous autres de race blanche, est un leurre; on oublie un facteur, car la démocratie vraie, complète, parfaite ne saurait exister sans l'absolue égalité, intellectuelle et morale.

Le commerce consiste en échanges. Il y a peu, pour ne pas dire point d'argent, dans cette rivière.

Le patron avance au client tout ce dont il a besoin pour la durée d'une saison de travail : nourriture, vêtements, accessoires de chasse et de pêche, instruments de travail.

Le client s'engage à lui remettre, à la fin de la récolte, tout le caoutchouc qu'il aura fabriqué.

Je dis caoutchouc car c'est le seul produit exploité, on ne s'occupe point ici, malgré que cela pourrait être d'un bon rendement, des plumes : aigrettes et oiseaux-mouches, du tabac, de la vanille, du quinquina, etc. La castahna même qui est en abondance est presque délaissée.

Le patron majore ses marchandises de 300 à 400 pour 100, et il fait en sorte, le client ne sachant pas lire, que celui-ci, lui soit toujours redevable. Tous les ans la dette du seringueiro s'accroît, ce qui fait qu'après cinq ou six ans de travail il ne peut plus se libérer.

De son côté le travailleur essaie de tromper le patron en falsifiant le caoutchouc dans lequel il ajoute des matières étrangères qui en augmentent le poids.

Pour une personne qui a su se débarrasser de sa conscience, ou qui n'en a jamais eu, le commerce, dans ce pays-ci, est un moyen de faire rapidement fortune.

A Abacaxy il y a trois anciens seringueiros établis négociants : Pedro Nunes, Nazareth et Figueira.

A Canumã il y en a trois également : deux Italiens et Patrocinio.

Dans tout le Sucundury il y en a deux : Fulgencio et Faria.

Si les travailleurs ne manquaient pas, le commerce d'ici pourrait être bien supérieur à ce qu'il est, le caoutchouc et le caucho étant en abondance dans ces rivières comme je l'indique sur mes levés.

Mes levés sont, je crois, aussi exacts qu'il est possible de les faire avec les moyens dont dispose un explorateur; depuis quatorze ans que je fais des explorations je dois savoir faire un bon levé.

Un explorateur qui assure qu'il fait des occultations et des observations dans ce pays-ci est un phénomène auquel il faut élever immédiatement une statue, et devant lequel il faut s'incliner très bas, car, autant qu'un dieu, il fait ce qui est impossible.

Les raisons de cette impossibilité sont nombreuses : un explorateur n'est pas un astronome, il peut avoir des notions suffisantes en théorie, mais il les trouvera très insuffisantes à l'application, s'il est véridique avec lui-même. J'admets cependant qu'il soit un astronome distingué, alors il aura contre lui non seulement un excès d'humidité, mais l'atmosphère saturée de vapeur d'eau altère la limpidité du ciel, et, je voudrais bien savoir comment il pourra voir exactement à travers la buée qui se dépose sur l'objectif, et le voile de brume qui couvre le ciel.

Et quand même ces premières raisons n'existeraient pas, il y a la forêt, la belle forêt avec sa voûte impénétrable. Alors il faudrait faire abattre des arbres chaque fois et rester plusieurs jours au même endroit, ce qui n'est pas possible avec la course à laquelle est astreint un explorateur.

Puis essaierait-il, trouvant une plage propice, de faire des observations de culmination, les fatigues quotidiennes du levé sous la pluie ou sous le soleil le mettront dans l'impossibilité de rester éveillé. Et en disant cela je n'exagère point, j'ai essayé.

Un explorateur peut seulement se permettre, ayant ses chronomètres bien réglés, de faire des longitudes.

Malgré les peines et les ennuis que j'ai éprouvés pendant chaque exploration, un très gros chagrin m'envahit lorsqu'elle est terminée. Je ne me souviens plus que j'ai été brûlée par le soleil, que je suis restée des journées sous la pluie, que la fièvre m'a affolée, tout est oublié. Je quitte ma Forêt Vierge à regret.

C'est sans doute parce qu'ayant passé toute ma jeunesse dans le Grand Bois, je me sens étrangère au milieu de la Civilisation.

Sur la *Terre*, navire de l'*Espace*, mon âme est comme un passager qui vient d'être embarqué après avoir perdu la mémoire, et qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va, ni au juste qui il est. Que deviendra-t-elle au milieu des civilisés?

Je ne puis mieux terminer cette relation de voyage qu'en rapportant ici quelques-unes des idées dont me fit part M. A. Constantino Nery, gouverneur de l'État d'Amazonas, au cours de notre dernière conversation.

« Madame, me dit Son Excellence, j'admire les explorateurs; ce sont des gens épris d'idéal, ce sont des chevaliers d'un nouvel ordre de chevalerie, fiers de montrer leur endurance, de guerroyer contre l'inconnu pour se donner à eux-mêmes un brevet d'énergie, ils font des tours de force admirables devant lesquels je suis le premier à m'incliner.

« Mais ce qui est superbe et utile pour un pays de conquête pas encore délimité, où il faut aller de l'avant le plus possible, n'a pas sa raison d'être dans notre vaste territoire déjà acquis et incontesté.

« J'ai pensé, que dans un laps de temps trop court, je vous demandais d'étudier une trop grande étendue, que vous n'aviez pas le temps de faire des observations d'aucune sorte, que vous ne faites qu'entrevoir sans pouvoir approfondir.

« Je crois mon pays colonisable malgré son climat chaud, mais je comprends que pour coloniser utilement, il est indispensable que le travailleur puisse se ravitailler avec facilité, car la nécessité abat la volonté et brise le courage.

« Plutôt que d'entreprendre de ces longs voyages il serait plus pratique, plus utile et d'un rapport plus certain d'étudier tout de suite au delà de la zone immédiate de la capitale qui est peu ou point connue, d'y faire méthodiquement des découvertes, d'ouvrir des routes.

« Pour moi, le rôle de l'explorateur doit être plus économique que scientifique. Il lui faut découvrir, enseigner, montrer la meilleure et la plus grande utilité des produits spontanés.

« C'est un travail de volonté où il n'y a pas à escompter la moindre parcelle de Gloire. J'ai compté sur vous pour m'aider dans cette tâche laborieuse.

« Cette œuvre que je veux commencer permettra de faire connaître, aux portes même de Manáos, quelques-unes des grandes richesses que recèle cette belle terre du Brésil, ma chère patrie. »

Novembre 1906.

O. C.

ALTITUDES

D'après un baromètre altimétrique Naudet et un baromètre altimétrique Fisch. (En mètres au-dessus du niveau de la mer.)

Canumã	29	mètres.
Bocca do Acary	32	—
Tabocal	33	—
Santa Maria	39	—
Cachoeira Castanha	40	—
Pedranera	47	—
Paraizo	51	—
Igarapé do Miriti (bocca)	54	—
Bocca do Urucú	56	—
Cachoeira Fortaleza	85	—
Cachoeira do Inferno	92	—
Cachoeira Monte Christo (aval)	110	—
Cachoeira Monte Christo (amont)	142	—

TEMPÉRATURE

			Maxima.	Minima.	Moyennes.
			—	—	—
1905.	Septembre.	1er au 15	33°	24°	33°-23°
—	—	16 au 30	33°	22°	
—	Octobre. .	1er au 15	32°	32°	32°-22° 1/2
—	—	16 au 31	32°	23°	
—	Novembre .	1er au 15	33°	21°	34°-21° 1/2
—	—	16 au 30	35°	22°	
—	Décembre .	1er au 15	35°	24°	33° 1/2-23°
—	—	16 au 31	32°	22°	
1906.	Janvier . .	1er au 15	33°	24°	33°-23° 1/2
—	—	16 au 31	33°	23°	
—	Février . .	1er au 9	33°	22°	

COORDONNÉES

Canumã	Latitude S. . .	4° 0′ 32″
—	Longitude O. P.	61° 24′ 16″
Bocca do Acary.	Latitude S. . .	5° 23′ 12″
—	Longitude O. P.	62° 10′ 42″
Monte Christo	Latitude S. . .	9° 30′ 28″
—	Longitude O. P.	62° 42′ 24″

TABLE DES GRAVURES

1. — A. Constantino Nery, Gouverneur de la province d'Amazonas (portrait hors texte).
2. — Porto de desembarque 2
3. — Porto de Manãos. 3
4. — Mercado publico 4
5. — Igreja de Matritz. 5
6. — Rua de Installação. 6
7. — Avenida Eduardo Ribeiro. 8
8. — Jardim publica 9
9. — Rua Municipal 10
10. — Rua Henrique Martins. 11
11. — Correio. 12
12. — Quartel do Regimento Militar do Estado. 13
13. — Le Cabory à sa sortie dans l'Amazone. 14
14. — Dans le Cabory. 15
15. — Rua Municipal. 16
16. — Rua Municipal et Ponte metallica 17
17. — Rua Municipal. 18
18. — Carte de l'île Tupinambaranas. 19
19. — Theatro Amazonas. 20
20. — Type de ville sur l'Amazone 21
21. — Palacio de Justiça 22
22. — Egreja de S. Sebastião. 23
23. — Instituto Benjamin-Constant. 24
24. — Casa das Machinas. — Cachoeira grande. 25
25. — Colonia S. Raymondo. 26
26. — Ponte de cachoeira grande. 27
27. — Type de bourgade. 28
28. — Dans les paranas. 29

29. — Parana 30
30. — Aspect de parana. 31
31. — Dans les paranas. 33
32. — Indien Maúes. 35
33. — Un largo 37
34. — Estevão de Brito 39
35. — La rivière plus étroite 40
36. — La rivière. 43
37. — Une plage. 45
38. — José Bello. 47
39. — Une baie 49
40. — Bois mort sur la plage 51
41. — Dans le lac 53
42. — OEufs de tortues. 55
43. — OEufs de tortues. 57
44. — Une plage 59
45. — Dans les lacs 61
46. — Végétations de lac. 63
47. — Barrage dans un lac. 65
48. — Bouche de lac 66
49. — Bords de rivière 67
50. — Campina. 71
51. — Campina 73
52. — Paillote. 75
53. — Pierres dans la rivière. 77
54. — Végétations dans les cachoeiras 79
55. — Travessão 81
56. — Ajoupa-Carbet. 83
57. — Travessão. 85
58. — Dans la rivière tranquille 87
59. — Case de seringueiro. 89
60. — Campement sur la rive 91
61. — Travessão 93
62. — Case 95
63. — Case 97
64. — Case planchéiée 98
65. — Palacio 99
66. — Soubassement stratifié. 103
67. — Cachoeira. 105
68. — Nid de termites 107
69. — Rivière tranquille 109
70. — Cachoeira 111
71. — Une lage 113

72. — Cachoeira. 115
73. — Dans la rivière. 117
74. — Transport de bagages par terre 119
75. — Rivière sans cataracte. 121
76. — Cachoeira 123
77. — Pierres dans la rivière 125
78. — Cachoeira.. 129
79. — Cachoeira.. 132
80. — Un pedral. 133
81. — La crue. 137
82. — La crue dans la cachoeira.. 139
83. — Dans la rivière libre 141
84. — La crue au-dessus d'un gurgulho. 143
85. — Sous bois 148
86. — Rive d'igarapé 149
87. — Grand arbre 156
88. — Sous bois 157
89. — Rive d'igarapé. 161
90. — Igarapé 163
91. — Bouche d'igarapé. 167
92. — En sortant de l'igarapé 169
93. — La rivière avec la crue 171
94. — Les cachoieras ont de l'eau 173
95. — Effet de la crue 175
96. — Un déjeuner. 177
97. — La rivière tranquille 179
98. — Castanhal.. 181
99. — Castanhal 183
100. — Dans la rivière. 185
101. — Cacaoyère mal entretenue 187
102. — La crue couvre les plages.. 191
103. — Même dans un hamac on s'ennuie beaucoup 193

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

DE MANÁOS A CANUMÁ.

Ville de Manáos. — Visite à M. A. Constantino Nery. — Proposition de mission. — Acceptation. — Préparatifs. — Recrutement de marins. — Conditions de l'engagement. — Départ de Manáos sur le *Rio Jutahy*. — A bord. — Amatary. — Itacoatiara. — Silverio Nery et ses notables. — Rio Urubú. — Rio Uatuman. — Le Cabory. — Parintins. — Parana de Uraria. — Barreirinha. — Maues. — Le guaraná. — Abacaxy. — Paraná do Abacaxy. — Lac de Canumã. — Débarquement d'un bœuf. — Première demi-journée. — Le soir et son cortège. — Carne secca. — Les canots. — Visite d'un mameluco. — A la ville. — Le curé. — Canumã . . 1

CHAPITRE II

DE CANUMÁ AUX CACHOEIRAS.

Départ de Canumã. — Les plages d'amont. — Les rives. — Paillotes. — A la pointe du Careca. — Chauves-souris. — Fatigue. — Changement d'aspect. — Le marais. — Chez Geronimo. — Tempête. — Igarapé Santo Antonio. — Pimentel. — Aracu. — L'immensité. — Fête des couleurs. — Le Jacunda. — Révolte. — Les rives. — Le frechal. — *Vagabondo*. — Igarapé Assu. — Jabuty et Jutahy. — Un archipel. — Le soleil de face. — José Bello est comme la femme de Sganarelle. — Barrage. — Activité de barqueiros. — Terrains bas. — Chasse. — José Antonio perdu. — Recherches. — Ennui. — Les recherches continuent. — José Antonio s'est retrouvé tout seul. — Rio Acary. — Le Sucundury. — Jaraquy. —

Igarapé Beriba. — Camillo. — OEufs de tracajas. — Amancio. — Ariramba. — Caucho. — Beurre de tracaja. — Fonds de sable. — Guajará. — Mauvaise humeur d'explorateur. — Deux Indiennes. — Campinarana. — Sous-bois. — Caucho. — Lac Caraná. — Fonds de sable. — Lac et igarapé das Piranhas. — Trouvaille d'Estevão. — Camayú. — Paraná. — Tempête. — Ile da Caruara. — Barreiras. — Lac Castanha. — Seringaes. — Hostilité. — Tristesse 36

CHAPITRE III

De la première cachoeira a la Bocca do Urucu.

Arrivée aux cachoeiras. — Premiers rapides. — Cachoeira Acara. — Bemtevi a un trou. — Une Paillote sale. — La pluie d'orage. — Bûcherons et chasseurs. — Une bonne nouvelle. — Un Indien. — Je suis à Santa Maria. — Départ à la recherche de campos. — Le sentier. — Les carrascas. — Campinas. — Le Grand Bois. — Les hyménoptères aiment Manoel. — Retour. — Dans les cachoeiras. — Mourinho. — Mourão. — Cayarara. — Areganhado. — Sapucaya. — Castanha. — Deux seringueiros. — Rivière fleurie. — Beriba. — Delphino. — Beribasinho. — Pedranera. — Sept malades. — Remèdes. — José Lyra. — Départ pour la chasse. — Repos forcé. — La fièvre. — Pensées de fiévreux. — Départ de Raymondo et de Julio. — Retour des chasseurs. — Un nouveau fiévreux. — Départ en amont. — Santo Antonio. — La fièvre. — Brouillard. — Irussu. — Paillote Miriti. — Canot sans rameur. — Deux paillotes, deux Indiens. — Fonds de rivière. — A Curuça. — Pimentel castanhaes. — Pierres. — Paraïso. — Une quarteronne. — Airy. — Santa Isabel. — Igarapé Santarem. — Pedro Nunes et ses douze seringueiros. — Piracuara : deux femmes. — São José. — Carbet. — Paillote. — Case. — Palais. — Bocca do Urucu. 69

CHAPITRE IV

De Bocca do Urucu a Monte Christo.

Dans le Sucundury. — Gurgulho. — Santo Antonio. — Les piúms. — Gurgulhos et rapides. — La forêt. — Le tamandua. — Histoire d'estomac. — Cachoeira Piranha. — Tira Temo. — Saubas et cupims. — Chasse. — Gourmandise. — Visites. — Mututucas, Tatuquiras. — Crue. — Cuyaba. — Cachoeira Mantiba. — Sucurijú. — Orage. — Palhal. — Caracachá. — São Jeronymo. — Sucundurysinho. — Guêpes et fourmis. — Assahy. — Une île. — Tres Tombos. — Quatre seringueiros. — Rebentatodo. — Fortaleza. — Malades. — Travaux. — Jacaré. — Le soir. — Rêverie. — João Belem. — Départ en amont. — Essor de matelots. — Tarada. — Tucunaré. — Puraké. — Murérú. — Coelho. — Igarapé. — Marais. — Une paillote. — Mauvais esprits. — Cachoeira do Inferno. — Pedras lisas. — Rivière calme. — Gambá. — Carrascas. — Dois canaes. — Paneiro. — Mucura. — Bruit de la chute. — Monte Christo. — Carrascas. — Canella d'ema. — Seringueiros. — Fièvre. 101

CHAPITRE V

Retour de Monte Christo a l'igarapé Miriti.

En amont de Monte Christo. — Départ. — Vitesse. — Indifférence. — Dois canacs. — Estevão dans l'eau malgré le froid. — Vitesse. — Cachoeira do Inferno. — Le Murérú. — Un rayon de soleil. — A quoi sert la profession d'explorateur. — Fortaleza. — Borrachudos. — Antonio malade. — Poissons bienvenus. — Borrachudos. — En aval de Fortaleza. — Tres Tombos. — Caracachá. — Miel de chupes. — Abeilles. — Cachoeira Sucurijú. — Un accident. — Chasse au tigre. — Le tigre. — La crue. — Cachoeira Piranha. — Santo Antonio. — Bocca do Urucu. — Faria. — *Rio Urucu*. — Aspect. — Tucuriba. — Japyms. — Campina. — Igarapé Jatuarana. — Faria a des poules! — En aval de l'Urucu. — Femme noyée. — Histoire de la femme noyée. — *Igarapé Miriti*. — En amont dans l'igarapé. — Arbres tombés. — Miritis. — Fièvres et pluie. — Vêtements parfumés. — Dans le sentier. — Silence. — Averse. — Crue. — Un castanheiro menaçant et exécutant sa menace. — La pluie. — La crue. — Vitesse vertigineuse. — Les oiseaux se sèchent. — Arrivée au campement de la bouche de l'igarapé 135

CHAPITRE VI

De l'igarapé Miriti a la bourgade Abacaxy.

Dans le Sucundury. — Chez Nazareth. — La pluie. — Chez Fulgencio. — Camille le Mundurucu. — Une autre femme noyée. — Pimentel. — Conversations de matelots. — Palmier Macauba. — La crue envahit la tente. — En route avant l'aurore. — Lever de soleil. — Beribasinho. — Beriba. — Les cachoeiras. — Vitesse folle. — La pluie. — Santa Maria. — Effet de tafia. — Nous et les autres habitants de Santa Maria. — En aval des cachoeiras. — *Lac Castanha*. — Vie agréable. — Le lac. — La forêt. — Igarapé de la bouche. — Le marais. — Les hyménoptères. — Camayú et ces dames. — Les lacs. — Guajará. — Ariramba. — *Rio Acary*. — Dans le rio Acary. — Collines et marais. — Retour. — 1er janvier 1906. — Dans le rio Canumã. — Apuhy. — Igarapé Sucurijú. — Periquito et Jutahy. — Le jabuty et les pupunheiros. — Beauté du paysage. — Le vent. — La nuit. — Igarapé Assú. — Miricuera. — Une poule maigre pour neuf affamés. — Santo Antonio. — *Pacú* va à Canumã. — Igarapé Santo Antonio. — Fièvre. — En aval. — Chez Norato. — Le Mapiá. — Chez Dona Rosa. — Igarapé Parauá. — Végétation dans l'igarapé. — Chez un grand homme. — Paraná Maria Maria. — En aval de Canumã. — Paraná do Abacaxy. — Campement en face du village. — La lancha. — Pas de nouvelles, c'est-à-dire mauvaises nouvelles. 165

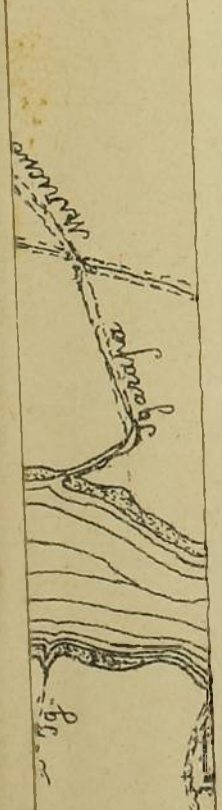
CHAPITRE VII

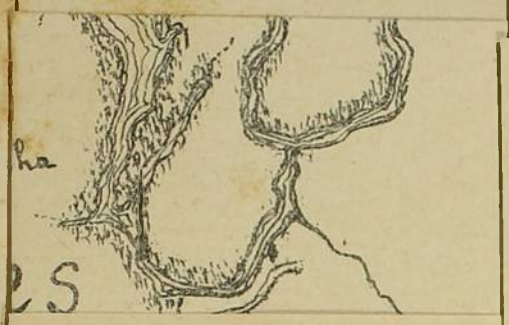
Conclusion.

Ethnographie. — Langage. — Chants. — Danses. — Race. — Caractère. — Famille. — Religion. — Instruction. — Éducation. — *Vie économique*. — Maison. — Matériaux. — Ameublement. — Agriculture. — Élevage. — Faune. — Flore. — Commerce. — Commerçants. — Clients. — Échange. — Négociants de la rivière. — Levé et astronomie. — Ma Forêt Vierge. — Conversation de M. A. Constantino Nery. 195

Altitudes 207
Température 208
Coordonnées 209
Table des gravures. 210

58 405. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.





o

a Beriba

Caucho

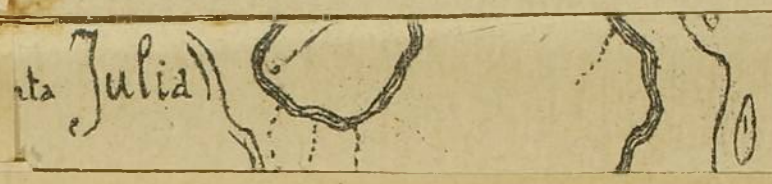
Curuça

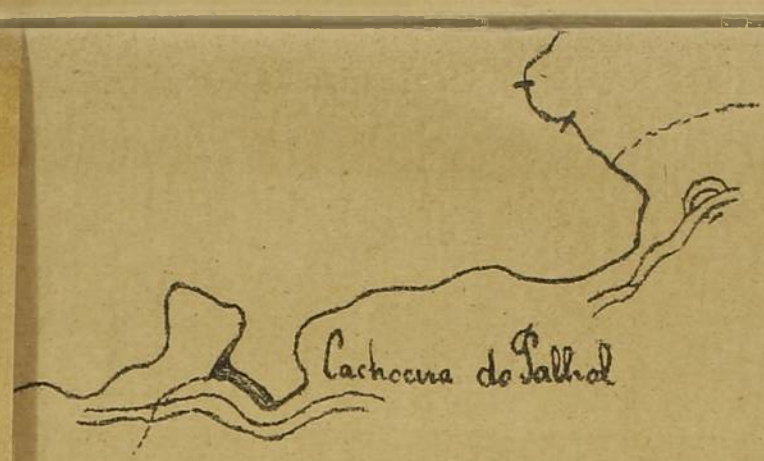
Seringaes

Castan

Castanhal

Mac


nta Julia


Cachoeira do Salhal

Caucho

peira Monte Christo

Caucho

30485